

N° 25
2009

CHRONIQUES



NONTRONNAISES

Présentées par le GRHIN
Groupe de Recherches Historiques du Nontronnais



SOMMAIRE

- Editorial	P.	2
- Armand-Emmanuel de Richelieu (1766-1822)		
<i>Par Geneviève Moreau</i>	P.	3
- Madame Grand, Madame de Talleyrand-Périgord, Princesse de Bénévent.		
<i>Par Jean-Marie Bouzy</i>	P.	20
- George Sand (1804-1876)		
<i>Par Marie-Thérèse Mousnier</i>	P.	23
- Les débuts de la carte postale		
<i>Par Jean-Pierre Rudeaux</i>	P.	53
- Aucors, histoire du château et de ses seigneurs (1100-2000)		
<i>Par Claude-Henri Piraud</i>	P.	58
- Hautefaye 1870		
<i>Par Georges Marbeck</i>	P.	61
- Des pigeonniers seigneuriaux		
<i>Par Gérard Francis</i>	P.	74
Ephéméride	P.	93

N.B. : Les articles publiés dans le présent bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

EDITORIAL



Sci sont publiés 7 conférences et 4 condensés de nos séances, déposés par leurs auteurs, ainsi que les voyages thématiques d'octobre 2008 et de juin 2009. A savoir :

« Sur les traces des Talleyrand, comtes du Périgord. »

« Sur les traces de Jean de Bretagne, vicomte de Limoges et comte du Périgord, dans l'histoire de la vicomté du Haut-Périgord et Bas-Limousin. »

« - Être de plain-pied avec l'Histoire de son pays par ou dans sa ruralité.

- En comprendre presque d'instinct les détours, les méandres, les originalités, les faiblesses.

- En observer, fasciné l'extrême diversité dans les mouvements profonds et silencieux, qui traversent l'espace, avec des enjeux géographiques et politiques, depuis ses origines lointaines.

- En rappeler ses traditions et l'évolution technique qui, au cours des siècles, ont modifié son paysage, son patrimoine architectural. » telle est l'ambition forte de ce numéro 25 de nos Chroniques Nontronnaises. (d'inspiration de F. Braudel)

En espérant que ce prologue à votre lecture vous incitera à redécouvrir, à pénétrer dans l'âme profonde de ce Périgord-Limousin, qui se révèle aussi être une des clefs de l'Histoire de France.

Avec nos compliments et remerciements aux auteurs de ces textes.

La Présidente.

N.B. Les réunions de notre aimable société se font dans l'amitié, autour de l'Histoire, le 1^{er} jeudi de chaque mois à 20 h 45, dans la salle très confortable de l'auditorium place Paul Bert à Nontron.

Un public aussi large que possible sera toujours le bienvenu.

ARMAND-EMMANUEL DE RICHELIEU (1766-1822)



Conférence donnée au GRHIN
Le 6 mars 2008
Par Geneviève Moreau

Le duc de Richelieu.

Armand-Emmanuel, né en 1766, 12 ans avant la mort de Louis XV, est le petit-fils du Maréchal de Richelieu, l'incarnation d'un libertin du XVIII^e siècle.

Le père

Le père du petit Armand-Emmanuel n'est pas grand-chose. Il se nomme Louis-Antoine de Richelieu, duc de Fronsac. Deux ans avant la naissance de son fils, il avait épousé Adélaïde d'Hautefort, noblesse périgourdine. Ce fut un splendide mariage, le Roi lui-même signait le contrat.

A 44 ans, n'ayant jamais participé à des campagnes militaires, il parvint cependant au grade de Lieutenant-Général, en plus du gouvernement de Saint-Yrieix et du Périgord.

Très jeune, atteint de la goutte à cause de ses débauches, son père le vieux maréchal, avec 40 ans de plus, était autrement plus vaillant et se moquait : « *Fi donc, Monsieur, quand on a la goutte à un pied, on se tient sur l'autre !* »

Le fils

Quant au tout jeune Armand-Emmanuel, portant le titre de Comte de Chinon, son père ne s'en occupa jamais et sa mère, Adélaïde d'Hautefort, mourut peu après sa naissance.

On confie l'enfant à sa marraine, Sophie de Richelieu. Elle était jolie à ravir, bonne et grande musicienne, mais malheureusement pour le petit garçon, lorsqu'il eut huit ans, elle mourut en 1773. Il entre au collège de Plessis-Sorbonne. Il en sort ses études terminées en 1782, à l'âge de 15 ans.

Son père, entre-temps, s'était remarié avec Marie-Antoinette Gallifet, de petite noblesse. Deux filles naîtront, qui seront les sœurs d'Armand et dont nous reparlerons.

Le Maréchal lui aussi se remariait, à 84 ans, pour la troisième fois.

Par ces deux mariages, le père et le fils se font la guerre. Le rejeton duc de Fronsac prend peur. Si l'union du Maréchal portait ses fruits ! Car son père l'avait avisé que malgré ses 84 ans, il comptait bien avoir un enfant, il en ferait un cardinal puisque cela n'avait pas si mal réussi à la famille.

La Reine le plaisante un jour : « *Alors, Monsieur le Maréchal, le bruit court que votre femme est enceinte.* »

Ne manquant pas de répartie, le vieux de 84 ans répond : « *Ma foi, Madame, je n'en sais rien, à moins que ce soit d'hier soir ou de ce matin.* »

Bref, on s'en doute, le fils tant attendu ne viendra pas, le Maréchal, déçu par son fils incapable, reportera son affection sur son petit-fils, disant de lui : « *Il a toutes mes qualités et pas un de mes défauts.* » D'ailleurs, depuis qu'Armand a quitté le collège, il habite l'hôtel de son grand-père.

En 1782, à 86 ans, le Maréchal dirige encore la famille. Il va s'occuper de marier le tout jeune Armand-Emmanuel de Chinon. Le Marquis de Rochechouart a une fille de douze ans, Adélaïde Rosalie. Le mariage est décidé aussitôt entre les deux enfants.

Donc la cérémonie religieuse a lieu le 4 mai 1782. Aussitôt après le mariage, les deux jeunes époux se quittent et ne se verront plus durant trois ans. Adélaïde retourne sagement chez ses parents. Elle a douze ans et Armand, selon l'usage du temps, part pour les cours européennes terminer son éducation.

Il continue ses études le matin, visite les villes, parle couramment l'allemand. Il va à Rome, apprend l'italien, puis retourne à Vienne où il est reçu plusieurs fois par Joseph II.

Pendant trois années, il recevra de fréquentes lettres de son épouse, remplies de grâce et d'esprit. Elle lui envoya son portrait, où il retrouva les traits, un peu plus développés, du minois enfantin gravé dans son souvenir.

Il termine ses voyages par Berlin.

Il rentre en France en 1784. Les conversations et les amitiés avec la plupart des princes de l'Europe ne seront pas perdues. A 18 ans, il possède les traits de caractère qui en feront un homme d'Etat. Il a une sévérité de mœurs, peu faite pour le société de son temps. Il est timide avec les femmes, malgré de grands yeux noirs pleins de feu qui séduisent.

Il va enfin se rendre chez sa jeune épouse, la comtesse de Chinon, qu'il n'a pas vue depuis trois ans. Mais durant ces années, les choses ont bien changé. La comtesse de Boigne et Léon de Rochechouart décrivent la scène : *« Le vieux Maréchal, son grand-père, et le duc de Fronsac son père avaient placé entre-eux un petit monstre, de quatre pieds, bossu devant et derrière, un nez énorme, des bras d'une longueur démesurée, qu'ils présentèrent au comte Armand de Chinon comme étant le compagne de sa vie. »*

Il recula et tomba sans connaissance dans l'escalier. Il partit la nuit même pour l'Allemagne, écrivant à sa famille qu'il lui était impossible d'accomplir un hymen qui lui répugnait.

La toute jeune épouse avait un esprit élevé et un cœur généreux, très bonne musicienne et une instruction étendue.

Elle ne s'occupa qu'à réconcilier les deux familles brouillées par la fuite de son mari. Elle lui offrit de faire casser leur mariage et reçut comme une faveur le refus que fit son époux.

Avertie par la disparition de son mari des disgrâces que lui avait infligées la nature et que la tendresse de ses parents lui avait dissimulées, Adélaïde ne voulut pas s'exposer aux dédains du monde et à la pitié. Elle se retira dès lors dans une belle demeure, à Courteilles, qu'elle habita jusqu'à sa mort.

Au moment de la Révolution, ses vertus lui avaient acquis le respect. La jeune duchesse employa son influence à maintenir la tranquillité dans ses domaines.

Elle fut la providence de toute la famille de Richelieu. Des années plus tard, son mari, vaincu par tant de générosité et tant de noblesse, alla, à partir de la Restauration, la voir au château de Courteilles où il était reçu avec une joie extrême. Quelque temps avant sa mort, Monsieur de Richelieu était décidé à s'établir près de sa femme, leur âge à tous deux aurait rendu l'existence simple et facile.

Revenons à la jeunesse d'Armand-Emmanuel, encore duc de Chinon sous Louis XVI.

Grâce à son caractère réservé, il plaît au roi et en tant que Premier Gentilhomme de la Chambre, il est obligé d'être à la Cour, dont il déteste l'ambiance. Il a un esprit libéral et juste, et n'aime ni les principes ni les discours, quelle que soit leur couleur politique.

La Turquie refusant d'admettre l'annexion de la Crimée par la Russie, une nouvelle guerre éclate en 1787.

Catherine II et Joseph II d'Autriche s'allient contre le Sultan.

Très vite, cette guerre à l'Est de l'Europe va devenir pour une partie de la noblesse française ce qu'avait été la guerre d'Indépendance de l'Amérique, le nouveau symbole de la lutte contre la barbarie. Le voyage sur les rives du Danube devient à la mode dans l'armée française.

Mais le roi tient à rester en bons termes avec Constantinople et refuse les demandes de ceux qui souhaitent rejoindre l'armée russe.

Pour Armand, proche du roi, sa requête est refusée. Durant un court séjour qu'il fait à la Cour de Vienne, il apprend la mort de son grand-père, duc de Richelieu, en 1789. Il prend donc le titre de duc de Fronsac, ce qui est l'usage.

Il se retrouve dans le régiment d'Esterhazy le 14 juillet. Il est appelé par le roi avec de nombreux autres régiments pour renforcer les troupes royales autour de la capitale.

Les 5 et 6 octobre, il désespère devant son impuissance pour empêcher le retour forcé à Paris de la famille royale.

C'est la pagaille en France, sa décision est prise : il part le 1^{er} septembre 1790 pour Vienne avec l'espoir en tête de se rapprocher du Danube.

Durant la première guerre russo-turque, Catherine II, en 1774, avait obtenu d'immenses territoires vides et trois places fortes sur la mer Noire pour le libre passage de ses navires. En 1783, elle obtient l'annexion de la Crimée.

Catherine veut la Bessarabie, mais il lui faut une victoire éclatante sur le Danube ; et Potemkine, chef de l'armée russe, met le siège devant Ismaïl. La prise de cette forteresse mettrait fin à la guerre.

Armand, qui rêve de se battre, assiège avec Charles de Ligne et le comte de Langeron, le 6 janvier 1791, la fameuse ville d'Ismaïl, sur l'embouchure du Danube.

Catherine II sera ravie de prendre à son service les officiers qui fuient la France à cause de la Révolution. « *Tout homme de naissance et d'honneur qui voudra entrer à mon service y sera reçu,* » dit-elle.

35 000 janissaires défendent la forteresse. Face aux Turcs, Potemkine commande le siège avec 22 000 hommes. Deux armées face à face de valeur inégale. Les Russes sont plus disciplinés car les Turcs sont un rassemblement de volontaires ; mais pour les deux armées, bravoure, mépris des hommes et de la vie. La traversée du Danube retardera les assaillants ; la forteresse est prise au prix de combats acharnés : 35 000 tués côté turc, 30 000 côté russe.

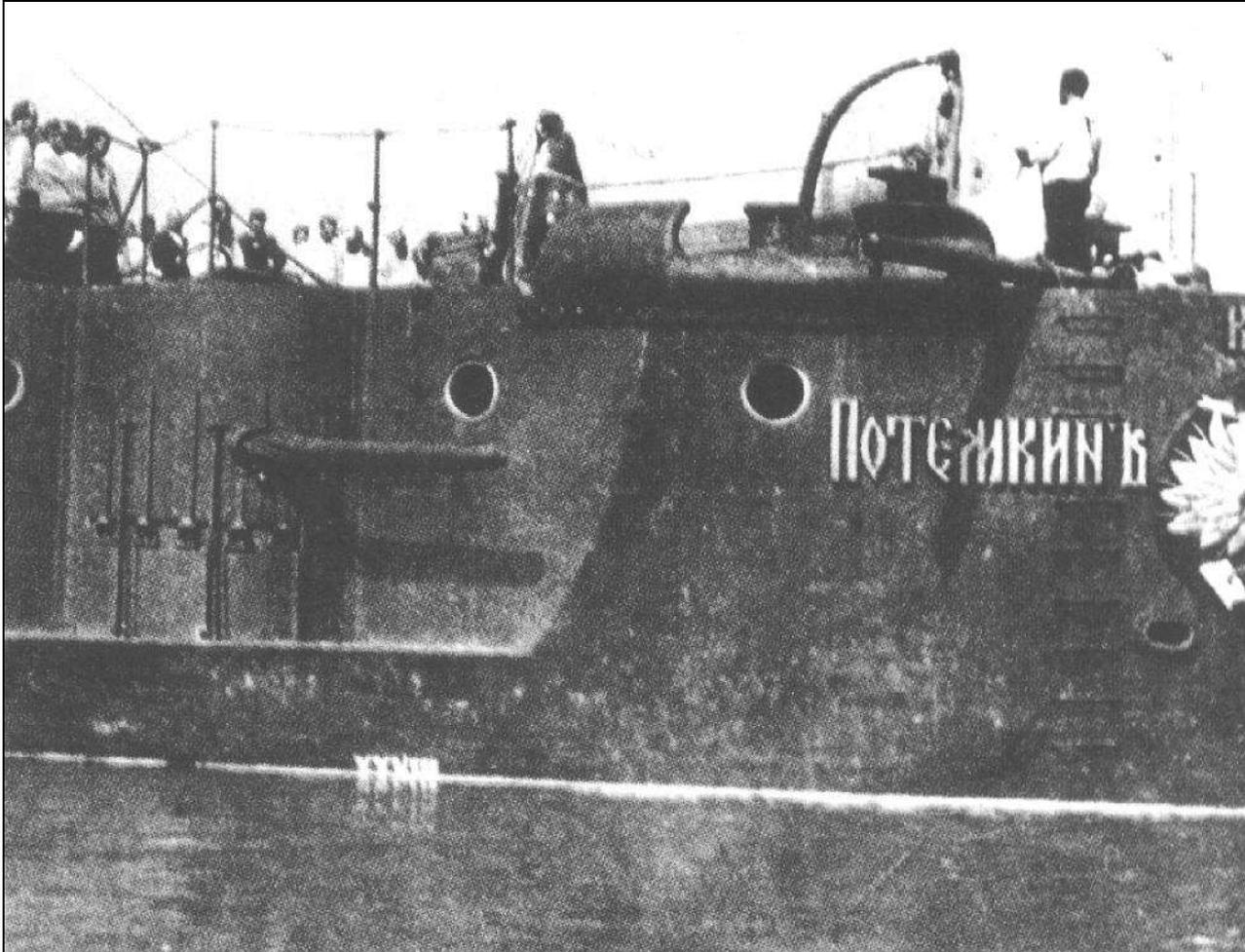
D'après Langeron, « *Les rues étaient jonchées de 38 000 cadavres de tout âge et de tout sexe, 8000 esclaves nus traînés sur les corps de leurs compatriotes... Spectacle horrible qu'offrait cette malheureuse ville.* »

La paix sera signée.

Le duc retrouve au quartier général Potemkine qui vit comme un pacha, dans un luxe inouï, entouré de femmes splendides. Cinq de ces belles sont ses nièces et toutes ont été ses maîtresses.

Potemkine, s'il n'est plus depuis longtemps l'amant de Catherine, est quand même le grand homme de la Russie. Il est commandant en chef des armées russes depuis 1787.

Ce qui est surprenant, c'est qu'il y aura de la sympathie entre le vieux Général et le jeune volontaire de 24 ans.



Le célèbre cuirassé Potemkine, portant le nom du vieux chef militaire de Catherine.

Son père meurt la même année. Armand se retrouve avec une énorme fortune, mais menacée par les dettes laissées par son père et également par les séquestres révolutionnaires. Il a le nouveau et définitif titre de duc de Richelieu. Il revient en France pour régler ses affaires et se rend compte de la gravité des événements.

En février, 300 courtisans fidèles au roi, désarmés et malmenés aux Tuileries par la Garde nationale, prirent la fuite dont le premier gentilhomme de la Chambre du roi. Le jeune duc de Richelieu reçoit l'ordre de Louis XVI pour prendre auprès de lui cette place vacante et dangereuse. L'ordre ne lui plait pas, mais il obéit. Pour le roi, c'est un modéré et un homme neuf.

Mais il fallait, vu les événements, plus de courage et de dévouement pour venir aux Tuileries qu'à un poltron pour monter à l'assaut d'Ismaïl. Aussi il fut plus que déçu lorsqu'au matin du 21 juin, il apprend le départ de la Famille royale. L'arrestation à Varennes, les ordres de La Fayette, rendent la situation intenable.

Richelieu reçoit une lettre de Potemkine l'invitant à venir en Russie. Le roi y consent, l'Assemblée nationale ne s'y oppose pas. Le duc de Richelieu est au service de la Russie en décembre 1791. Lorsqu'il quitte son pays pour la seconde fois, il n'est déjà plus tout à fait Français.

La Russie est, pour les Français menacés par la République, une terre d'accueil. On estime leur nombre à plus de 10 000.

Richelieu rencontre à Saint-Petersbourg la 'Sémiramis du Nord', la tsarine, toujours aussi majestueuse. Elle était honorée qu'un si grand nom servît dans ses armées. Elle tient à se montrer généreuse, elle le fait colonel. Puis c'est au grand Palais d'hiver, lors des petites réunions, qu'il rencontre le grand-duc Alexandre âgé de 15 ans (le fils de Paul 1^{er} et le petit-fils de la Grande Catherine).

En 1792, le duc prend le parti qui n'était ni à la mode, ni en faveur. Il rejoint l'armée de Condé au lieu de l'armée des princes qui paradait à Coblenz.

Mais s'il est présent sur le Rhin, c'est en observateur, sa position en Russie lui interdit de se battre.

En hiver 1792-1793, il reste une petite armée qui a juste de quoi ne pas mourir de faim. Grâce à l'intervention de Richelieu auprès de Catherine, il propose de fonder une colonie vers la mer d'Azov. Les 6000 soldats de l'armée de Condé recevront des terres, du bétail et les gentilshommes jouiront des droits de la noblesse russe, à charge pour eux de fonder deux villes et de mettre en valeur les terres. Condé sera gouverneur de cette nouvelle colonie.

En 1793 il voudrait reprendre les armes, mais la Russie n'est plus en guerre.

Donc Richelieu et son ami Langeron entreront au service de l'Autriche, chargés par Catherine II d'une mission d'observation. Elle voulait savoir les intentions de ses alliés, Prusse et Autriche, sur le dépeçage de la Pologne.

En France, c'est la Terreur, Marie-Antoinette est exécutée, Robespierre élimine Danton. La duchesse de Richelieu est en prison ; les biens de la famille, terres, rentes, bois et châteaux dépossédés de succession. Richelieu, en 1793, n'a plus un sou. Aussi, pour la première fois de sa vie, il prend les armes contre la France.

Il participe à la campagne de Flandres où les Autrichiens sont battus à Charleroi par Jourdan.

La mort de Robespierre, qui change les événements en France, ne changera pas ses projets. Au mois d'octobre 1794, il part pour Saint-Petersbourg.

Les temps difficiles.

Dès qu'il arrive à Saint-Petersbourg, il se rend compte que le vent a tourné pour les Français. Les Russes ne traitent plus les émigrés en hôtes mais en réfugiés. On déteste les Français, les royalistes sont « *des faquins insupportables* », les jacobins des « *brigands sanguinaires* ». A la tête de ce parti, Rostopchine. Rares sont ceux qui ont pu défendre leur position auprès de Catherine ; et pour se maintenir, ils sont encore plus durs avec leurs compatriotes. Le comte Esterhazy est de ceux-là et marque son déplaisir de voir arriver Richelieu, et s'arrange pour l'éloigner de la Cour. Celui-ci se décide à être courtisan auprès de Platon Zoubov, favori de la tsarine depuis la mort de Potemkine.

Ce jeune amant peut tout, comme un roi. Il avait son lever, solliciteurs et courtisans se pressaient à l'heure de sa toilette. Richelieu, tellement choqué, sortit sans demander son reste.

Mais les choses finissent quand même par s'arranger grâce à Catherine, Langeron et lui partent rejoindre leur régiment en Pologne. C'est l'armée d'occupation de ce pauvre pays qui n'existe plus. De son régiment, Richelieu analyse avec lucidité les événements de Pologne.

« Tout est fait en dépit du bon sens. La Lituanie est saccagée. Autour de Varsovie, il n'y a plus d'habitants, ni de cultures, les paysans ne peuvent pas récolter leur blé. Les impôts sont terribles. Plus de 40 000 personnes ont été déportées en Sibérie ». Richelieu en perd son sang-froid. *« Il semble qu'on prenne à tâche d'éloigner par tous les moyens possibles les malheureux habitants de ce pays. »*

Seul un geste de Catherine pourrait lui faire quitter la Pologne, mais Catherine meurt en 1796. Il n'attend rien du nouvel Empereur Paul 1^{er}. Mais à sa grande surprise, il est nommé Général-Major des cuirassiers de l'Impératrice, stationnés à Tsarkoïe-Selo.

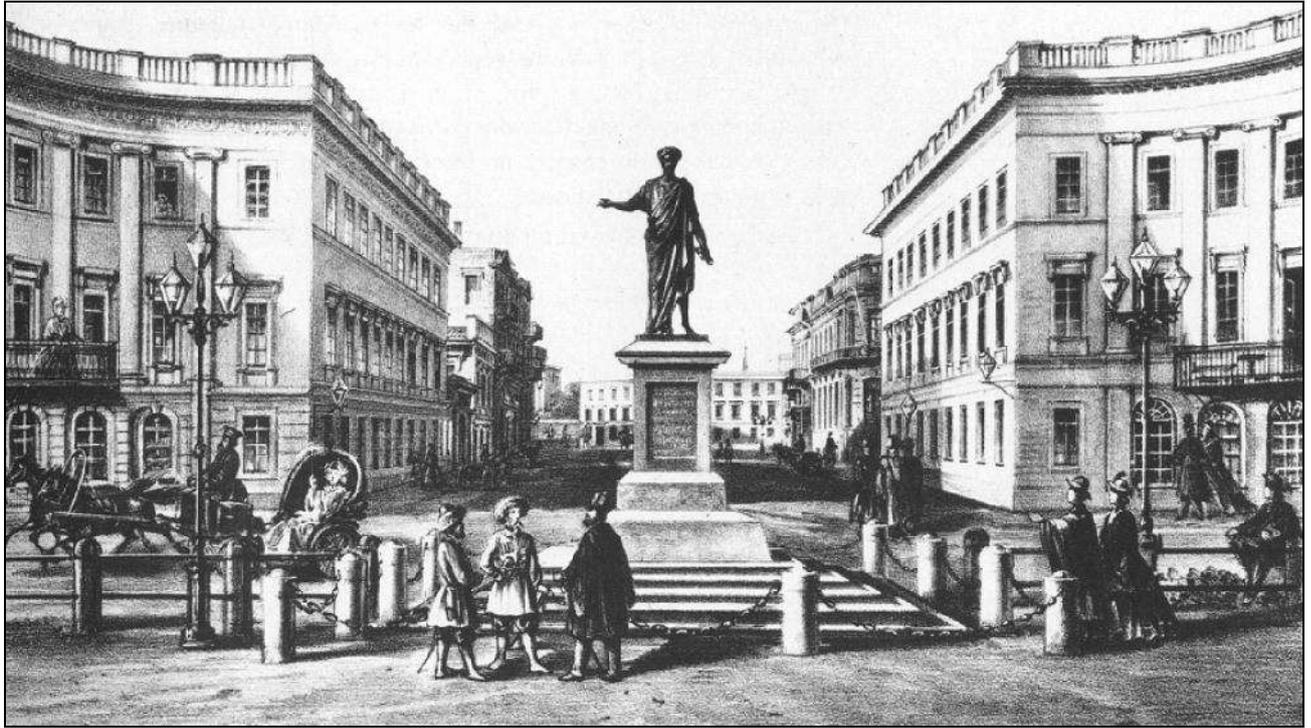
Une caricature circule à Saint-Pétersbourg de Paul 1^{er}. Il tient dans chacune de ses mains un papier ; sur l'un on lisait ordre, sur l'autre contrordre et sur son front désordre.

Chacun vit dans la terreur, la disgrâce fuse sans que l'on ait le temps de réagir.

Evidemment, les Français encore en place étaient des espions. Richelieu se trouvait dans une position dangereuse, d'autant plus qu'il avait été vu avec Potemkine, tout particulièrement détesté par Paul. En 1800, tous les émigrés qui n'étaient pas directement au service de la Russie devaient repasser la frontière. Le tour de Louis XVIII, vivant à Mittau, au Nord de la Russie, n'allait pas tarder. Richelieu, humilié par tous les reproches du tsar, renonce à servir la Russie. Il se réfugie à Vienne, sans solde, héritier d'une immense fortune mais anéantie par la Révolution.

En 1801, Paul 1^{er} est assassiné. Alexandre 1^{er} prend le pouvoir. Le duc rentre en France pour éclaircir sa situation, obtenir sa radiation de la liste des émigrés et la levée des séquestres sur une bonne partie de sa fortune. La duchesse de Richelieu, depuis dix ans toujours amoureuse de son mari, ne ménage pas ses efforts et rencontre même Fouché. Le Premier Consul accorde la radiation provisoire des comtes de Lambert, de Langeron et du duc de Richelieu. En janvier 1802, il est heureux de revoir sa famille et ses amis. Mais le Régime consulaire, pas plus que la République, ne l'attirent. Il cherche à rassembler les restes de sa fortune éparpillée. Peine perdue, même Joséphine recevra la duchesse à Malmaison, mais Bonaparte reste inflexible. Recevant l'ordre de quitter la France avant huit jours, il part pour Saint-Pétersbourg sans avoir rien obtenu. A peine arrivé, il reçoit la nouvelle de sa radiation définitive de la liste des émigrés avec l'autorisation de rester au service de la Russie.

Reçu par Alexandre, il le trouve aimable et attachant. Le tsar lui propose le gouvernement d'Odessa, créée depuis peu. Pour lui, c'est un homme neuf, dévoué et fidèle. Il pouvait aussi servir de rapprochement entre la Russie et la France. Les nouvelles fonctions de Richelieu arrangèrent tout le monde. Bonaparte, voyant qu'il renonçait au métier des armes, se montra du coup compréhensif.



Monument en l'honneur du duc de Richelieu élevé à sa mémoire à Odessa.

La Nouvelle Russie.

En 1803, la Nouvelle Russie n'est encore qu'une vaste steppe désertique. C'est un désert que Richelieu va gouverner pendant 10 ans. Alexandre s'intéresse beaucoup au développement économique. Richelieu a tout à gagner de sa nomination à Odessa. Travailleur acharné, il va faire d'Odessa en moins de deux ans un modèle d'administration et Alexandre, satisfait, le nomme gouverneur de la Nouvelle Russie en 1805. En 1807 il le tient pour un homme de mérite. Il parle de sa délicatesse et de sa probité. Le Tsar va lui prouver sa confiance en envoyant en villégiature à Odessa les deux personnes les plus chères à son cœur, Madame Naryshkine sa maîtresse et sa fille Sophie, et plus tard, au moment de l'invasion de la Nation par Napoléon, il les mettra toutes deux sous la protection du duc. Donc à partir de 1805, Richelieu, puissant, est le bras droit de l'Empereur. Il a tous les pouvoirs.

Le duc de Richelieu n'aura malheureusement pas le temps de changer les mentalités, les fonctionnaires russes, alcooliques, paresseux, reçoivent aussi un salaire de misère, la corruption est partout, les dossiers traînent des années. Quant à la noblesse, elle ne vaut guère mieux, son inefficacité au Sud du pays est énorme. Il n'y a pas d'instruction, même chez les classes supérieures.

Louis et Léon de Rochechouart, heureusement, sont auprès du duc dans ses moments de découragement. Léon sera chargé de sa Maison de 1806 à 1812 et en 1814, il sera aide de camp d'Alexandre.

Odessa va devenir un port important sur la route du commerce de l'Europe avec l'Orient. On y construit des théâtres, des églises, des écoles. Richelieu s'occupe de créer une économie agricole dans la région et, chose rare à l'époque, encourage la petite propriété. C'est un travail énorme.

La vie du duc va être une vie de voyages incessants dans ces immenses territoires, depuis la Crimée jusqu'à la mer d'Azov chez les Cosaques ; bref, une inspection dure 4 mois sur des milliers

de kilomètres. Lorsqu'il est à Odessa, il travaille huit à dix heures par jour. Il sort dans la ville à pied ou à cheval, comme un simple particulier.

Sa grande passion sera toujours la botanique et l'art des jardins. Il achète en Crimée en 1808 une terre entre montagne et mer. Il y fera construire une petite villa et plantera un jardin de rêve. Rochechouart supervisera les travaux et c'est d'ailleurs lui qui, en principe, devait hériter de la propriété, mais les événements de 1814 en décideront autrement.

Richelieu, lorsqu'il rentrera en France, ne reverra jamais ce petit paradis qu'il avait créé, mais il y pensera jusqu'à sa mort.

Peu à peu s'installe à Odessa une vie mondaine. Au théâtre vient une troupe française et la jeune première de cette troupe n'est autre que la fille de Léonard, le célèbre coiffeur de Marie-Antoinette.

Lorsque madame Nariskine, l'amie du Tsar, viendra à Odessa, Rochechouart organisera, tout heureux, la visite du harem d'un riche marchand. Il s'y déguisera en femme et cela faillira mal tourner.

Les résultats politiques de ce séjour de la favorite seront excellents pour le duc, car elle va parler à Alexandre de son heureux séjour.

La troisième guerre avec la Turquie allait bientôt être déclarée. Sous l'insistance de Napoléon, le Sultan Selim, en 1806, interdit le passage des navires russes dans les détroits du Bosphore, la Valachie et la Moldavie (actuelles Bulgarie et Roumanie) annulent les accords avec les Russes et se tournent vers les Turcs. 65 000 Russes sous les ordres de Michelson pénètrent dans les provinces en rébellion, le long du Danube.

Richelieu jouera sur terre un rôle peu connu dans cette guerre. A ses côtés se trouve le marquis de Traversay, autre Français qui dirige la flotte de la mer Noire depuis 1802. Cette flotte servira surtout pour le transport des troupes.

C'est Louis de Rochechouart qui mit en place un pont de bateaux sur le Dniestr pour permettre à Michelson et à ses 13 divisions de traverser. La forteresse d'Alkerman, la plus près d'Odessa, se rend, « *sans brûler une amorce* ». Puis la Bessarabie, toujours sur la mer Noire, en moins d'un mois passe au pouvoir des Russes. Seule la forteresse d'Ismaïl sur le Danube résiste encore. Mais Richelieu, malade, rentre à Odessa, laissant le commandement à son ami Langeron. Puis c'est au tour de la Moldavie et de la Valachie de rendre les armes.

Mais Bucarest est en ruines, l'armée de Langeron manque de tout et surtout elle est malade ; on l'appellera « *le régiment de la fièvre* ». Rochechouart part à Bucarest avec des vivres. De son côté, aidé par la flotte de Traversay, le duc s'empare de la forteresse d'Anapa, dans le Caucase, arrêtant ainsi les bandes de pillards descendant des montagnes du Caucase. C'est vraiment le bout du monde.

La guerre traîne, d'ailleurs Richelieu a échappé à une embuscade où il devait être fait prisonnier.

La paix de Bucarest entre le Grand Vizir Akhmet Pacha et Koutouzov sera ratifiée par Alexandre seulement à la veille du passage du Niémen par la Grande Armée napoléonienne.

Richelieu envoie 50 000 hommes rejoindre à marche forcée les armées russes pour défendre la Nation envahie par Napoléon. Mais finalement Richelieu va rester à Odessa pendant la campagne de Russie, car la peste se déclare en 1812.

Il fait fermer les routes car cela représente un risque grave pour l'armée venant juste de partir.

Pendant 5 mois Richelieu veille à l'approvisionnement des hôpitaux. Il assiste chaque soir à l'inhumation des morts, il se dépense sans compter.

Le bilan total est de 53 000 morts. Jamais cependant la popularité du duc de Richelieu n'a été aussi grande. Il écrit à Alexandre : « *Je ne puis y tenir, mon cœur se fend de devoir employer toute mon autorité à rendre désertes ces rues ; quand j'ai travaillé pendant 10 ans à les peupler et à les animer.* » Il n'a qu'une idée : partir. Mais le Tsar fait la sourde oreille.

Tout ce qu'il demande à Saint-Pétersbourg, allègement des charges, du recrutement et des impôts, est maintenu comme si le pays n'eût rien éprouvé d'affreux.

1814. La misère est insurmontable. Le duc sent son pouvoir lui échapper. Alors qu'en France Louis XVIII remonte sur le trône, il ne croit pas beaucoup aux chances des Bourbons.

Il garde son admiration pour Alexandre, mais doute maintenant de son amitié. Il adresse cependant des reproches aux collaborateurs du Tsar, trop pressés de quitter le service de la Russie.

Surtout l'attitude de Léon de Rochechouart, qui avait été comblé par les bontés de l'Empereur et aurait dû le raccompagner lors du retour de Paris à Saint-Pétersbourg.

Mais le devoir de Richelieu est d'aller féliciter Louis XVIII d'être monté sur le trône. Il part, et c'est un événement en Nouvelle Russie. Une foule accompagne sa voiture, tous voulaient l'embrasser et tous pleuraient. Ce pays le hantera jusqu'à sa mort. Pour lui, ce sera un âge d'or à jamais perdu.

Louis XVIII, Talleyrand et Richelieu.

Le duc arrive au Congrès de Vienne, mais ne prendra pas part aux négociations. Il essaiera de rencontrer Alexandre qu'il n'a pas vu depuis deux ans ; mais à Vienne il est devenu un personnage hautain, brusque, cassant avec son entourage. Il finira enfin par le recevoir, mais les bords de la mer Noire ne l'intéressent plus, face aux questions polonaises, saxonnes et allemandes.

Armand rejoint enfin la France en décembre, sans avoir pris de décision pour son retour dans sa chère ville d'Odessa. Détestant la Cour, il sait qu'à Paris tout se joue aux Tuileries, dans les appartements du roi. Après 24 ans de séparation, Louis XVIII et Richelieu se rencontrent. Il était chargé par le Tsar de proposer au roi sa sœur comme épouse du duc de Berry. Le duc échoua dans ses démarches. Louis XVIII dit : « *La duchesse de Berry, quelle qu'elle puisse être, ne franchira le frontière de la France qu'en faisant profession ouverte de la religion catholique.* »

Mais ce fut quand même Talleyrand qui fit tout pour empêcher ce mariage. Il voulait compromettre le duc auprès du roi et du Tsar.

Pourtant Richelieu ne songe pas un instant à un ministère pour lui.

Bien qu'il redoute de revoir sa femme, il passe quelques jours chez elle et finalement avec plaisir.



Le port d'Odessa.



Le grand escalier du port d'Odessa, célèbre par le film d'Eisenstein.

Puis c'est le débarquement de Napoléon à Golfe-Juan. Il est profondément scandalisé par les trahisons. Il parle de honte et d'humiliation.

Avant son départ, sa sœur, madame de Montcalm, pense qu'il ne reviendra jamais. En effet, il propose à Rochechouart de tout planter là et de l'accompagner à Odessa pour ne plus en repartir. Il retrouve à Vienne Alexandre et pense mieux servir le roi en restant auprès des alliés. Le roi voit en lui un bon avocat, et Alexandre préfère sa présence que celle de Talleyrand.

Les armées coalisées battent Napoléon le 18 juin 1815 à Waterloo. La France est occupée. Louis XVIII remonte sur le trône et le ministère Talleyrand gouverne à vue. Le Tsar arrive en août, hostile au prince. Il est redevenu l'arbitre des destinées de la France.

Le duc, dégoûté de cette malheureuse France pillée et ruinée, a décidé de son départ pour Odessa fin septembre.

Coup de théâtre. Le 19 septembre, démission de Talleyrand. Le roi charge Richelieu de former un nouveau ministère. D'après Rochechouart, ce sont les paroles d'Alexandre qui seront décisives : « *Je vous délie de tous vos engagements avec moi à condition que vous serviez le roi comme vous m'avez servi...* »

Richelieu négocie avec les alliés pour sauver certaines possessions françaises et tenter de faire réduire les énormes indemnités de guerre. Seul l'Empereur de Russie peut empêcher la ruine et le déshonneur de la France.

Heureusement Wellington, en 1815, est contre un traité qui ruinerait la France qui deviendrait alors « *dangereuse pour la tranquillité du monde* ». Le 2 octobre, le traité de paix est signé. Richelieu a fait vite.

Il faut s'occuper de la situation intérieure catastrophique. Les dégâts de 6 mois d'occupations étrangères seront longs à réparer. Dans les départements occupés, la misère est extrême.

Puis les ultra-royalistes déchaînent la violence et la déraison aux séances de la Chambre des députés. Ils exigent de « *revenir à l'Ancien Régime, aux vrais royalistes toutes les places, aux autres rien.* » Pour Richelieu, ils vont trop loin. Les ultras représentent à ses yeux tout ce qu'il déteste, l'injustice, l'incompétence et l'intérêt.

Il est assis solitaire au banc des ministres. Il parle peu, reste silencieux. Il n'a personne à qui ouvrir son cœur ; c'est un homme très malheureux. Il s'est battu avec la Chambre pour la loi d'amnistie. Elle est votée de justesse.

Le roi estime son ministre, mais ne l'aime pas. Souffrant de la goutte, il supporte mal les plaintes de sa famille concernant les ultras. Monsieur, frère du roi, dirige l'opposition royaliste contre le Ministère et représente un véritable danger. D'ailleurs Richelieu dit de lui : « *Je l'ai vu chef de parti, jamais l'héritier présomptif du trône.* » Aussi pour lui, ce malheureux roi, « *isolé, tirillé par ses parents* » il le voudrait maître de sa famille. Il écrit en 1816 au marquis d'Osmond : « *deux ou trois 'je le veux', les choses iraient toutes seules.* »

Le ministre de la Police, Decazes, plaît au roi. Il ne lui dit que des choses agréables. La police est toute puissante et Decazes sait se servir de sa position. Il devient le favori de Louis XVIII qui, isolé au milieu de sa famille, reportera toute sa tendresse sur lui.

Les alliés sont inquiets de cette Chambre à majorité ultras, qui peuvent empêcher le paiement des indemnités de guerre.

Ils ont peur du comte d'Artois. Ils exigent du roi la dissolution de la Chambre. Celui-ci hésite toujours. Armand intervient. Enfin, l'ordonnance de dissolution sera signée par le roi le 5 septembre 1816.

Richelieu résume la situation après ce coup d'éclat : « *L'effet à Paris est très populaire, les fonds ont monté, mais les salons sont furieux, et je ne suis pas bon à jeter aux chiens.* »

Les nouvelles élections lui donnent raison car le gouvernement obtient la majorité et les plus ultras ne sont pas réélus.

Succès pour Richelieu qui va lui donner l'esprit libre pour négocier avec les alliés la réduction de l'armée d'occupation, car elle représente un risque de troubles dans le royaume. L'armée d'occupation est une charge annuelle de 150 millions. Les quatre puissances semblent favorables à la discussion.

Comme à Odessa, les femmes sont proscrites, la duchesse de Richelieu vit à Courteilles. Ses deux sœurs, la marquise de Jumilhac et la marquise de Montcalm, qui espéraient bien tenir le rôle de maîtresses de maison, sont priées de rester dans leur hôtel du Faubourg-Saint-Germain.

Richelieu aurait été incapable de supporter les intrigues féminines. Il aime cependant la compagnie des femmes lorsqu'elles ont du charme et de l'esprit.

Il ne résista pas aux charmes de la vicomtesse de Noailles, jolie veuve de veuve de 24 ans, mais ce fut une liaison 'très furtive'.

Il eut un attachement plus profond avec la marquise de Gourgue, mais cette liaison reste très cachée ; en fait Armand a tout du célibataire endurci. Il participe cependant aux réceptions agréables chez madame de Montcalm, où il rencontre le duc de Wellington. Il a intérêt à être bien avec lui pour négocier la réduction des armées d'occupation.

L'autre sœur, Simplicie de Jumilhac ne pense qu'à s'amuser. Elle est très laide. Les plaisanteries sur sa laideur courent tous les salons ; mais grâce à sa bonne humeur, elle est aimée et reçue partout. « *Il n'y a pas de bonne fête sans madame de Jumilhac* », dira madame de Boigne.

Revenons aux négociations pour la libération des territoires. Richelieu est pris encore entre les ultras et Talleyrand. Mais malgré leurs intrigues pour le renverser, il est soutenu par les ambassadeurs étrangers.

En 1816, les charges financières pour entretenir l'armée pèsent lourdement ; en plus, des pluies continuelles au printemps, et une sécheresse l'été provoquent une baisse des récoltes et l'augmentation des prix des farines. Des émeutes éclatent partout en France. Richelieu prend des mesures et commande entre autres du blé à Odessa. Cette disette lui fournit un argument face aux alliés, en brandissant la menace d'une révolte populaire. Tout va se jouer autour des questions financières.

Ouvrard trouve la solution, Richelieu adopte son plan : lancer un emprunt français auprès des grands banquiers européens. Son succès rétablira la confiance dans la France et entraînera le départ de 30 000 soldats étrangers. Mais il faut encore payer les créances et essuyer les plâtres 'laissés par Napoléon et ses campagnes militaires.'

Richelieu cette fois fait un emprunt en France qui obtient un succès considérable et qui montre la confiance dans ce ministère.

Les alliés décident enfin pour le mois de septembre 1817 une conférence à Aix-la-Chapelle pour discuter l'évacuation complète. Le duc a beaucoup de mal sur l'argent que la Nation doit payer aux alliés. Heureusement Wellington le soutient. Le 30 novembre 1817, il informe le roi que la convention qui libère la France a été signée. Il n'y a guère que Talleyrand qui ricane en traitant son rival de « Prince de l'évacuation ».

Puis la France, grâce au duc et à l'appui du tsar, rentre sur un pied d'égalité dans l'alliance des grandes puissances. Le roi est content et lui envoie un grand cordon du Saint-Esprit. Dans Paris, la joie est totale. Aux yeux des alliés, la seule garantie de la paix en France reste le duc de Richelieu. Pour Wellington, « *la parole du duc vaut un traité.* »

Il rentre d'Aix-la-Chapelle épuisé et ne pense qu'à sa retraite à Odessa.

Il veut se retirer du Gouvernement où règne une mauvaise entente entre les ministres. Il remet sa démission au roi. Très fatigué par tous ces événements, il peut à peine lire la réponse du roi, et tombe évanoui.

Les ultras sont ravis de son départ. Il a le tort d'être trop Russe. Louis XVIII lui accordera la transmission de son titre de Pair à son neveu, Odet de Jumilhac.

Richelieu, remis de sa maladie, prend le large au début de 1819. Il voyage à travers la France, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la Belgique. Il va pour la première fois de sa vie prendre son temps. Il est tout joyeux de découvrir ce « beau pays de France ». Il écrit à madame de Montcalm qu'il est reçu avec enthousiasme par la population dans toutes les villes, comme à Odessa. Il s'intéresse aux grands travaux. Dans les Landes, il conseille la plantation de pins afin de fixer les dunes. A Nice, il regrette que la route de la Corniche, commencée par Bonaparte, ne soit pas achevée.

Une aventure insolite va lui arriver. Une femme de 40 ans, plus très belle, qui épousera Bernadotte, Désirée Clary, reine de Suède, est prise d'une passion folle pour le duc, depuis l'entrevue de 1816, où elle venait plaider, auprès du ministre, la cause de sa sœur Julie, femme du roi Joseph. Le pauvre ne se doutait pas dans quelle affaire il allait être pris. Amoureuse folle, elle refuse de rejoindre son mari en Suède. L'affaire s'ébruite et embarrasse Richelieu car Bernadotte est allié d'Alexandre.

Elle cherche à le rejoindre partout, lui ne cherche qu'à se faire oublier de sa « folle de reine ». Madame de Boigne se moque d'elle, car il ne lui reste rien de sa beauté et de sa jeunesse. Etrange passion de la reine. Elle fait subir au duc une véritable persécution. Il ne songe qu'à fuir, mais la course poursuite se déroule sur les routes de France et d'Europe, jusqu'à Spa où il doit prendre les eaux. Il écrit : « *Ma folle de reine est déjà arrivée avant moi. Elle me poursuit de son amour insensé. Je me sauve bien vite.* » Se sauver et puis après ? A Paris, madame Bernadotte inventera mille ruses pour le voir.

Le 13 février 1820, assassinat du duc de Berry. L'affaire est grave. Richelieu se précipite à l'Opéra et assiste aux derniers moments du prince.

Il s'éleva un long cri de douleur dans toute la France, et les partis l'exploitèrent si bien, qu'en trois jours, il s'était changé en imprécation contre Decazes, depuis des années favori de Louis XVIII, ayant contre lui toute la famille, le comte d'Artois en tête. Le roi dut céder et renvoya le

ministre malgré son affection. Tous se tournent vers Richelieu, qui s'enferme dans son hôtel. Mais le roi, las de ses refus, charge Monsieur d'aplanir les difficultés. Comme en 1815, c'est le défilé chez lui. Toujours le refus. Artois dit au duc : « *Composez votre ministère de qui bon vous semblera. Je serai content de tout, j'approuverai tout, j'appuierai tout.* » Richelieu reste méfiant, il se sait la bête noire des amis d'Artois. D'après madame de Boigne, « *Monsieur le supplie à genoux, et même à deux genoux par terre, de venir au secours de sa famille et de protéger ce qui reste du couteau des assassins.* » « *Je prends l'engagement sur le corps sanglant de mon fils de vous soutenir loyalement.* » Quoi qu'il en soit, il le conduisit en triomphe chez le roi, qui l'accueillit avec peu d'empressement.

Le roi ne pensait qu'à conserver près de lui son favori, Decazes, mais malgré les pleurs du roi, Richelieu exige son départ. Decazes s'éloigne pour ne plus revenir. Une fois de plus, Richelieu s'impose comme l'homme indispensable.

Il décide de gouverner avec les chambres, où il veut que tous les partis soient représentés... « *Pourvu que la sagesse et la modération y soient en force.* »

Depuis l'assassinat du duc de Berry, il y a une grave crise de régime et malgré sa parole, trois mois après, Monsieur était à la tête de toutes les oppositions et de toutes les intrigues.

Madame de Boigne qui, au fond, aimait Richelieu, disait : « *qu'il recherchait avec un soin scrupuleux les hommes de talent pour s'entourer de leurs lumières.* »

Pour la première fois, la Restauration a un ministère, « juste milieu », cohérent et homogène.

Mais le roi ne l'aime pas et la naissance du fils posthume du duc de Berry, « l'enfant du miracle », renforce malheureusement la position de Monsieur ; et la victoire de la droite ultra aux élections les rendent exigeants. Cependant Richelieu réorganise les préfectures, l'enseignement public et surtout l'armée. Il s'attaque aux réformes économiques, à l'investissement agricole, puis à la construction de trois grands canaux, (les canaux de la Saône au Rhône 'canal Monsieur', de la Somme à la mer 'canal d'Angoulême', de la Meuse à l'Aisne 'canal des Ardennes') d'une dizaine de ponts et l'aménagement de plusieurs ports.

Quant au roi, usé, fatigué, malade, il ne cherche plus qu'à se réconcilier avec son frère. Richelieu n'est plus pour lui l'homme indispensable qu'il était en 1820. Il l'abandonne au point que le Ministre doute de ses facultés mentales. Le roi s'endort en plein Conseil.

Puis il découvre une nouvelle affection dans la comtesse de Cayla, qui vient combler le vide laissé par Decazes.

Elle avait 37 ans, des restes de beauté, spirituelle, intrigante et possédait surtout un fond de bassesse que rien n'épouvantait ; introduite dans l'intimité du roi par les proches de Monsieur.

Les tristes séductions employées auprès du vieux roi ne le cédaient qu'à l'ignoble salaire qu'elle en recevait. Le Ministre aurait pu la retenir avec de l'or, mais il la méprisait trop. Elle eut le temps d'établir son influence, de réconcilier Louis XVIII avec Monsieur. Entre eux fut décidée la chute du ministère Richelieu.

Le frère du roi a oublié la parole donnée et dira : « *Ah ! mon cher duc, vous avez pris aussi les syllabes par trop à la lettre.* »

Le Cabinet était composé de gens trop consciencieux et trop royalistes pour achever de dépopulariser le prince d'Artois, héritier de la Couronne. En conséquence, les ministres décidèrent de se retirer en masse et le duc fut chargé d'en prévenir le roi.

Le roi dit : « *J'en suis parfaitement content, il est très sage, tout est arrangé. Vous pouvez vous en aller quand vous voudrez.* »

Voilà l'expression de la reconnaissance royale pour tous les services et tout le dévouement du duc de Richelieu.

Monsieur et sa Cour sont « gais comme des pinsons ».

Le roi avait promis à madame du Cayla le démission du duc. Monsieur est à la tête du gouvernement.

Le maréchal Victor, duc de Belhune, pur ultra et vieil imbécile, entouré d'une famille d'escrocs, remplace le duc. « *Ici se termine le règne de Louis XVIII, la Restauration est perdue* » écrit madame de Boigne.

Richelieu, dégoûté et découragé, se retire à Courteilles. Il revient à Paris le 3 janvier 1822 pour le mariage de son neveu Léon de Rochechouart avec mademoiselle Ouvrard.

Il voudrait maintenant revenir à Odessa, mais sa fortune est toujours modeste et sa santé se dégrade. Il se sent vieillir, il avoue à sa sœur n'avoir « pas plus de force qu'un poulet. »

Il va souvent chez madame de Boigne. Elle comprit que la conduite des princes l'avait ulcéré jusqu'au fond du cœur. Il était blessé de leur ingratitude.

Il supporte de plus en plus mal les incessantes poursuites de sa « folle reine ». Elle s'établit dans une petite auberge près du château de Courteilles d'où elle pouvait surveiller toutes ses actions. Cet espionnage est encore plus insupportable à Richelieu dans l'état où il se trouve.

Ayant traversé à cheval un gué profond, négligeant de changer ses vêtements mouillés, dès le lendemain il eut de la fièvre. Il décida de retourner dans son hôtel parisien.

La reine de Suède le suivait comme d'habitude à la piste et aux relais, plaçait sa voiture de manière à se procurer le bonheur de l'apercevoir. Elle fut frappée de son changement à Dreux. Elle conseilla de le faire soigner sur-le-champ. Elle le répéta à Pontchartrain et à Versailles. Le duc négligeait de baisser le store de sa voiture et elle voyait l'état d'affaiblissement où il était.

Arrivé place Vendôme, son médecin habituel est indisposé. Un autre arrive qui diagnostique une simple fièvre et se borne à ordonner des infusions de fleurs d'oranger. De plus en plus faible, l'abbé Feutrier lui administre les derniers sacrements. Il meurt le matin du 17 mai 1822.

Il est mort d'une congestion cérébrale à 55 ans.

La reine de Suède eut une douleur immodérée. Elle ne consentit à aller occuper sa place sur le trône de son époux qu'après sa mort.

C'est le seul exemple d'un amour féminin aussi persévérant dans ses actions, sans avoir jamais reçu le plus léger encouragement.

Ses amis le pleurent. Rochechouart avoue être brisé et anéanti.

Mais Louis et Artois paraissent plutôt soulagés de la mort d'un homme vis-à-vis duquel ils n'étaient pas à l'aise. Ni la Cour, ni les princes ne seront présents à son enterrement, auquel assisteront pourtant plus de 1000 personnes.

Pour les simples Français, la peine est profonde. Ils savent qu'il a mis la France sur la voie paisible de l'indépendance et de la prospérité. Parce qu'il a été deux fois la providence du régime le plus libéral d'Europe et qu'il a beaucoup fait pour rétablir la pratique parlementaire, sa mort a été ressentie comme une catastrophe nationale.

A l' autre bout de l'Europe, Alexandre n'a pas oublié l'ancien Gouverneur d'Odessa. « *Je pleure le duc de Richelieu comme le seul ami qui m'ait fait entendre la vérité. C'était un modèle de l'honneur et de la loyauté... Je le regrette pour la France où il fut mal apprécié et à laquelle cependant il a rendu de si grands services.* »

Geneviève Moreau

MADAME GRAND

(CATHERINE-NOËLE VERLÉE, 1762-1835)
MADAME DE TALLEYRAND-PÉRIGORD,
PRINCESSE DE BÉNÉVENT.



Extrait de Histoire & Généalogie n° 9
Recueilli par notre collègue **Jean-Marie Bouzy**

De l'esprit de Madame de Talleyrand, l'épouse du « Diable boiteux », seul est conservée une phrase absolument apocryphe : « *Je suis d'Inde* ». De ce fait, la princesse de Bénévent, créole^{a1} des Indes^{a2}, reste dans l'histoire comme l'archétype de la femme belle et bête : « C'est la Belle et la Bête réunies en une seule personne » diront certains.

Belle, elle l'est à coup sûr avec ses yeux bleus et ses cheveux d'or, telle qu'on peut la voir sur son portrait de François Gérard.

Un portrait d'elle, peint lors de son installation à Paris par Madame Elisabeth Vigée-Lebrun fut exposé en 1783 au salon de la peinture de Paris.

Tous les avis sont d'ailleurs concordants : « Madame Grand, au temps de sa liaison avec Talleyrand, avait la sorte de beauté qui est la plus rare et la plus admirée en Europe » (Révélation sur la vie du prince de Talleyrand, par Golmache), « Elle était grande et avait toute la souplesse et la grâce si communes aux femmes nées en Orient » (mémoires de Madame de Rémusat), « Aussi belle que Vénus elle-même » (écrivain qui la rencontra à Paris en 1802), etc.

Bête ? Rien en fait n'est plus faux, comme nous pouvons le lire dans le témoignage de ceux ou celles qui l'ont connue : « Elle était très belle et je n'ai jamais rien entendu sortir de sa bouche qui ressembla aux propos vides de sens que l'on se plaisait à lui prêter. Jamais elle n'a proféré devant moi une seule phrase de mauvais ton, jamais elle n'a dit un mot qu'on pût qualifier de bêtise ». (mémoires de Madame de Chastenay – 1806), « La conversation de la princesse de Bénévent n'était point celle d'une sotte » (histoire politique privée de Charles Maurice de Talleyrand par Michaud). Nous devons donc détruire cette légende propagée par la jalousie des amies, des admiratrices et parfois même des maîtresses de l'ancien évêque d'Autun.

La future duchesse de Talleyrand-Périgord, Noël-Catherine Verlée, dite souvent à tort Worlée, est fille de Jean-Pierre Verlée, pilote du Gange puis lieutenant de port à Pondichéry, qui termine sa carrière comme capitaine de port à Chandernagor en Inde française près de Calcutta, désigné aussi comme capitaine de l'ancienne compagnie des Indes. Il est décoré de la croix de Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis. Natif vers 1724 de Port-Louis, diocèse de Vannes, et issu du mariage de Jean Adam Verlée et de Marie Boitevin, il meurt le 18 mai 1786 à Chandernagor (Inde française). De son premier mariage vers 1744 à Chandernagor avec Marguerite de Silva, décédée en Ile de France, sont issues au moins deux filles :

- 1) Marie Anne Françoise Xavier Verlée
- 2) Marguerite Verlée.

Le 17 avril 1758 (contrat de mariage du 15 avril), à Pondichéry (Inde française), Jean-Pierre Verlée, veuf, se remarie avec Laurence Alleigne, née en 1744 et décédée le II Brumaire an XI (2 novembre 1803) à Paris. Elle est fille de Jean-Baptiste Alleigne dit Saint-Jacques, armurier de la Compagnie des Indes puis maître-armurier de l'Armée française du général de Bussy dans le Deccan et maître-arquebusier (lui-même originaire de Saint-Philibert et veuf en premières noces de Marie Ermoneau qui décède sans lui laisser d'enfants), et de Jacqueline Banet.

Jacqueline Banet, née vers 1727 à Brest et décédée en décembre 1757 à Pondichéry, est elle-même fille de Jean-Baptiste Banet, maître d'artillerie, et de Laurence Gouesse.

Ainsi donc, Noël-Catherine Verlée, créole des Indes, par son ascendance est une pure Bretonne !

Du deuxième mariage de son père, une sœur la précède : Françoise Verlée, née le 10 novembre 1760 à Pondichéry, et au moins un frère suit : Jean-François Xavier Verlée, né vers 1764 à Chandernagor, qui devient chef du comptoir de Mahé, puis propriétaire d'une manufacture d'indigo.

Noël-Catherine Verlée, notre future princesse naît le 21 novembre 1762 à Tranquebar (Inde danoise) et se marie le 10 juillet 1777 à Chandernagor avec Georges François Grand, écrivain de l'honorable Compagnie des Indes anglaises, fils de John James Grand et de Françoise Elisabeth Le Clerc de Virly. Elle divorce le 7 avril 1798 à Paris, pour épouser le 23 Fructidor (10 septembre) 1802 à l'hospice des incurables, rue de Verneuil, à Paris (Xe) Charles Maurice de Talleyrand-Périgord, né le 2 février 1754 et qui décède le 20 mai 1838. Le contrat de mariage est signé la veille

à Neuilly. Le 11 septembre 1802 est célébré le mariage religieux en l'église Saint-Gratien d'Epinay-sur-Seine. Leur témoin de mariage est Pierre-Louis comte Roederer (1754-1835). Charles Maurice est fils de Charles Daniel comte de Talleyrand-Périgord (1734-1788), lieutenant général, et de Alexandrine de Damas d'Antigny. Sa biographie est connue : abbé de Saint-Denis de 1775 à 1789, évêque d'Autun et député du bailliage d'Autun aux états généraux de 1789, évêque constitutionnel de Saône-et-Loire, ministre des Relations extérieures en 1797, rendu à l'état laïc par un bref du Pape du 21 juin 1802, prince duc de Bénévent (Italie) avec le prédicat d'Altesse Sérénissime en 1806 et pair de France en 1814, etc. La princesse duchesse s'éteint le 10 décembre 1835 à Paris, au n° 87 de la rue de Lille, et est inhumée le lendemain au cimetière de Montparnasse, 2^{ème} division, 1^{ère} section, n° 734. Elle repose toujours au même endroit mais dans des conditions lamentables : il ne reste qu'une parcelle de terre battue ! Que font les descendants ?

Des amours de Talleyrand et de sa belle créole est issue Charlotte déclarée comme Elisa Alix Sara, née le 4 octobre 1799 et baptisée le 14 à Londres (Angleterre), de père et de mère inconnus ! En fait, elle est née un an plus tôt en août 1798 à Paris. Un problème de droit se pose car Noël Catherine Verléé est enceinte alors que toujours officiellement mariée avec son premier mari. Le délai de viduité n'est pas respecté et il est difficile d'accoucher officiellement dans ces conditions, cinq mois seulement après un divorce. La seule solution est l'adoption, ce que font les époux Talleyrand en 1803. Le 30 août 1814, devant le juge de paix, des témoignages confirment qu'Elisa Alix Sara est bien Charlotte. Son père la marie en 1815 à son cousin germain, Alexandre Daniel baron de Talleyrand, né le 22 février 1776 et décédé le 2 juillet 1839, pair de France en 1738, et fils de Louis-Marie baron de Talleyrand (1738-1799), maréchal de camp, et de Louise Fidèle Durand ; d'où :

1) Charles Angélique Baron de Talleyrand, né le 18 novembre 1821 et marié le 11 juin 1862 avec Véra Benadarki.

2) Marie-Thérèse de Talleyrand, née le 2 février 1824 et mariée en 1842 avec John Stanley.

3) Louis Alexis de Talleyrand, né le 25 août 1826 et décédé le 18 novembre 1872. Il se marie le 10 mars 1868 avec Marguerite de Biéville, fille de Louis Yvelin baron de Biéville.

Par ailleurs, on a beaucoup parlé des amants de la belle créole ; citons, parmi ceux-ci, mais nous n'en prenons point la responsabilité : Sir Philipp Francis, esquire ; Thomas Lewin, esquire ; Valdec de Lessart ; Rillet-Plantamon ; Louis de Monneron ; Freuilly ; Dillon ; Don Joseph Michel de Carvajal, duc de San Carlos, etc.

Comment, après tous ces noms, dont le plus beau fleuron est celui de Talleyrand, amant avant d'être mari, ne peut-on imaginer la sourde jalousie de toutes les aristocrates évincées au profit de cette belle roturière. Quoiqu'il en soit, la princesse de Bénévent restera dans l'histoire, non seulement comme la seule épouse légitime de Talleyrand, mais aussi comme la plus belle fleur de l'Inde française.

Annexe

1) Créole : personne de race blanche, née dans les plus anciens territoires français d'outre-mer. En aucun cas, créole ne veut dire métis. Aux Indes, un métis est appelé un « topa », du tamoul « topi » qui signifie chapeau, car au XVII^e siècle, comme au XVIII^e siècle, seuls les topas, les créoles et les Européens (c'est-à-dire ceux nés en Europe) ont droit au port du chapeau.

2) Au XVIII^e siècle et jusqu'à nos jours, on ne dit pas « l'Inde », mais « les Indes ».

GEORGE SAND

(1804-1876)



Etude sur George Sand en relation avec le voyage
du GRHIN du 4 octobre 2008.

Rédigée par **Marie-Thérèse Mousnier**,
Présidente du GRHIN.

Notre voyage dans l'ordre des visites :

I – Gargillesse : Le Barbizon du Berry – l'Ecole de Crozant

Combien d'artistes, souvent parisiens, ont gravi les marches de la petite maison du graveur Alexandre Manceau, qui logeait une invitée de choix, « La bonne dame de Nohant », la bourgeoise qui, ici, dans deux petites chambres blanchies à la chaux, plafonds en bois brut, meublées de lits de merisier et de grosses chaises tressées de paille, vivait la vie d'artiste dans la chaumière, refuge au nom d'Algira – Algira étant le nom d'un papillon d'Afrique que le micro-climat de Gargillesse avait attiré-là.

George Sand venait s'y reposer, se ressourcer dans l'écriture. Maison reconstituée en 1960 par sa petite fille Aurore Lauth-Sand.

Bien que fréquentée dès 1857 par les artistes-peintres impressionnistes, ou musiciens, la petite Suisse berrichonne fut découverte en 1844 par la romancière, alors en compagnie de Frédéric Chopin.

Des peintres, Henri Jamet, Osterland – excellent paysagiste – tentés par le plein-air, technique encore nouvelle et suspecte pour la peinture officielle. Des musiciens dont Pierre Jamet, célèbre harpiste qui ouvrit au village une Académie de musique.

Gargillesse, ravissant petit village aux franges du Berry et du Limousin et dont l'église romane, véritable petit chef-d'œuvre, subira les influences architecturales de ces deux régions. L'église offre un des plus beaux ensembles de chapiteaux du Berry (129). La vaste crypte est couverte de fresques du XIIIe et du XVIe siècles. Belle statue de bois de la vierge noire ramenée d'Orient par un Croisé – Statue qui présente une particularité, celle de La Vierge assise, portant non sur un genou, mais dans son giron, l'Enfant.

II – Nohant

Il est de tradition de lui donner le titre de château, parce qu'il a succédé à un château véritable qui comptait trois siècles.

George Sand n'en tirait aucune vanité. « *Ce n'est qu'une médiocre maison du temps de Louis XVI qui touche au hameau et se pose au bord de la place sans plus de faste qu'une habitation bourgeoise.* » Il y a quelque exagération dans la modestie, vraie ou fausse, de la romancière, car les maisons du village ne possèdent pas quatorze fenêtres, trente mètres de long...

La maison de *George Sand* est pleine de charme, dans cette magie du lieu où tout vibre de sa présence et de celle de tant d'autres personnages au nom illustre. Quelques-uns au hasard :

- Liszt, Chopin, Delacroix, Dumas fils, Flaubert, Tourgueniev...

A l'âge de quatre ans s'y installa une petite fille : *Amandine Aurore Lucille Dupin*.

George Sand y mourut à l'âge de 72 ans et repose selon son vœu dans le petit cimetière de la famille à l'ombre d'un grand if.

Dans le parc, de ravissantes petites constructions dispersées : la maison des confitures, le pavillon de Flaubert qui abrita les rendez-vous amoureux d'Aurore et de Jules Sandreau, et plus tard accueillit les invités en surnombre arrivés de Châteauroux par la patache. Toute une époque à revivre.

Eglise à fresques du XIIe, classée sur le rapport de Prosper Mérimée.

Le domaine de *George Sand* avait été légué par Gabrielle Palazzi-Sand, sa petite fille, à l'Académie française.

Sa sœur, Gabrielle Aurore Lauth-Sand fit transférer le legs en 1952 aux Services des Monuments Historiques et des Sites qui en assure la gestion.

Un sacré bonhomme disait Flaubert.

Qui ne connaît deux de ses ouvrages : La Mare au Diable et La Petite Fadette.

Or ces deux contes, aussi bien écrits soient-ils vers la fin de son œuvre, sont noyés dans une œuvre immense dont les romans dépassent le nombre de quatre-vingts ; romans assez inégaux d'ailleurs, car Sand est poussée par le besoin de produire et ce dans une grande facilité d'écriture, développée jusque dans sa vieillesse où Sand écrivait encore quarante pages par jour, dans un étroit placard transformé en bureau, de préférence de 11 h du soir à 6 h du matin. C'est ainsi que fut écrite La Mare au Diable, en quatre jours.

Femme de Lettres française, sa vie et son œuvre évoluent au gré de ses passions. Dans les études les plus sérieuses sont référencés : 'Consuelo' un de ses meilleurs romans en plusieurs volumes, sa correspondance (40 000 lettres) et son autobiographie 'Histoire de ma vie' dont la rédaction lui prendra huit ans et reste un modèle de vivacité et de courage, de franchise et de détermination. Publiée à l'origine en 4 volumes, aujourd'hui en un seul de 1627 pages. Sand fonde un genre autobiographique :

L'autobiographie au féminin.

Sand y rappelle qu'elle est arrière-petite-fille du maréchal Maurice de Saxe, lui-même fils illégitime de Frédéric de Saxe, roi de Pologne et d'Aurore de Koenigsmarck. Le maréchal Maurice de Saxe a eu une fille de la théâtreuse Marie Rainteau, elle-même fille d'une demi-mondaine. La fille du maréchal ne sera reconnue que bien plus tard et portera enfin le nom de Marie-Aurore de Saxe, grand-mère d'Amandine Aurore Lucile, au prénom usuel d'Aurore dans son enfance, avant d'adopter le pseudonyme littéraire de George (sans s) Sand. Pourquoi Sand ? Ce nom est la première partie de celui de Sandeau, avec qui elle écrira en association dans la presse, avant de pousser l'association plus loin... Succès rapide, y compris dans les théâtres où elle produira quelques pièces. Ce succès conduira Henri Rafin, parfumeur à Paris, à lancer une eau de Cologne : 'Eau de George Sand pour la toilette et le mouchoir'. C'est la gloire enfin, et l'installation à Paris.

En 1860, après un séjour à Gargillesse, publication de 'La guerre' et 'Garibaldi' ; ainsi Sand prend fait et cause pour les Républicains qui soutiennent la réunification de l'Italie.

Ses divers engagements politiques au cours de sa carrière littéraire, lui vaudront le refus de l'Académie à l'attribution d'un prix pour l'ensemble de son œuvre. L'Empereur Napoléon III dira que malgré son admiration pour l'œuvre de l'auteur, son engagement politique ne le lui permet pas... Un dédommagement financier équivalent au prix de 20 000 francs sera proposé. Sand charge Buloz, directeur de presse, de décliner cette offre (1861)

On reçoit beaucoup à Nohant.

Eugène Fromentin, peintre et romancier qui dédiera son roman 'Dominique' à Sand, dans une lettre à sa femme, décrit une journée à Nohant.

« ... réception excellente, causerie, jeux de cartes et leçon de géographie par madame Sand et à laquelle j'ai été trop heureux de prendre part.

Lever à 10 h, pour déjeuner, promenade en voiture. Et d'abord madame Sand m'a amené dans son cabinet et nous avons causé de 'Dominique', paraissant dans la Revue des Deux Mondes en 1863 en feuilleton. J'ai noté toutes ses observations, très légères et justes, j'y ferai droit.

Belle maison, jolie vie, simple, unie, cordiale, indépendante pour chacun, d'un ton de bonne compagnie, qui ne ressemble pas à ce qu'on peut imaginer dans un certain monde.

Bref, je suis très heureux d'être venu voir de près sa vie de travail et de famille (en plein désaccord avec sa fille Solange : brouille de 4 ans) Un grand esprit et un excellentissime cœur. »



Aurore de Koenigsmarck.
Musée Carnavalet, Paris.



Marie-Aurore de Saxe.
Musée Carnavalet, Paris.

L’histoire de George Sand est celle d’une femme qui, par sa naissance, se trouve placée sur la frontière de deux classes et, par son éducation, sur une frange où se rencontrait le rationalisme du XVIIIe siècle et le romantisme du XIXe.

Dès l’enfance, ayant perdu son père (chute de cheval à Nohant) elle souhaite le remplacer auprès d’une mère adorée et acquit par là un comportement viril ; elle fut confirmée dans cette attitude par l’éducation garçonnière que lui donna un précepteur, un peu fou (Deschatres) par les vêtements d’homme qu’il lui fit porter. Puis elle se vit à dix-sept ans indépendante, maîtresse à Nohant d’un domaine de 200 hectares avec métairies et château (1821) et d’un Hôtel particulier à Paris.

Inconsciemment, tout au long d’une vie, forte sera la tentation de recréer ce libre paradis de son adolescence, paradis qui ne put jamais supporter un maître, et demandait à l’amour ce qu’elle trouvera dans la maternité. Ses amants seront souvent effectivement beaucoup plus jeunes qu’elle. Protéger les plus faibles. Lutter pour émanciper les femmes et pour leur assurer la franchise de leur corps et de leurs sentiments.

D’abord catholique, elle fut toujours chrétienne, et se crut en communion mystique avec son Dieu. Elle devint socialiste, comme elle resta chrétienne, par générosité de cœur et se jeta en 1848 dans un mouvement révolutionnaire ; mais après l’échec de celui-ci, elle sut garder son prestige, sans renier ses idées. Ayant violé toutes les conventions, tant dans la vie privée que dans la vie publique, elle s’imposa au respect de tous par le génie, le travail et le courage.

Toutes passions éteintes, elle réussit à recréer dans la maison de son enfance, le paradis perdu. Ex-baronne du Devant, devenue la bonne Dame de Nohant, elle trouve enfin dans une vieillesse sereine et active, toujours matriarcale, le bonheur recherché en vain dans la passion.

Etude chronologique.

1804. Mariage à la mairie de Paris 2^{ème} arrondissement de Maurice Dupin, militaire de carrière (1778-1808) et d’Antoinette Sophie Victoire Delaborde. Maurice Dupin est fils de Louis Claude Dupin dit de Francueil, fils illégitime du baron Dupin de Francueil et de Marie-Aurore de Saxe (1748-1821).

1^{er} juillet : naissance à Paris d’Amandine Aurore Lucile Dupin, future George Sand, premier enfant légitime du couple Maurice et Sophie Dupin.

A la naissance d’Aurore, Maurice Dupin est déjà père d’un fils naturel non reconnu, Hippolyte Chatiron (1799-1848)

De son côté, Sophie Delaborde est mère d’une fille, Caroline Delaborde, de père inconnu.

D’autre part, avant leur mariage, Maurice et Sophie ont eu ensemble plusieurs enfants morts en bas-âge. Le dernier, Louis, devait mourir alors qu’Aurore avait deux ans.

1805-1807. Maurice a caché son mariage à sa mère, farouchement opposée à ce qu’elle considère comme une mésalliance. Maurice entretient toujours avec l’auteur de ses jours une correspondance suivie comme par le passé, ainsi qu’avec sa femme. Sa carrière se poursuit dans la division du général Dupont, en Hollande, en Suisse, en Allemagne. (correspondance à la Bibliothèque historique de Paris).

1808. En avril. Départ de la petite famille à Madrid où Maurice est nommé aide de camp de Murat. Eux qui n’avaient jusqu’alors vécu que dans des appartements très modestes, sont logés dans de magnifiques appartements royaux, ceux occupés par Murat. (La famille royale de Ferdinand VII est en exil à Valençay)

En juillet. Maurice et sa famille seront pour la première fois reçus à Nohant. Aurore sera très impressionnée par sa grand-mère très ‘vieille France’.

En septembre. Décès du petit Louis atteint d'une forte fièvre. A cette épreuve s'ajoute un deuil terrible pour les deux femmes. Dans les huit jours et dans la nuit, Maurice est désarçonné par son cheval fougueux, ramené d'Espagne. Il est tué sur le coup à quelques pas de la maison, lui qui avait jusqu'alors conduit sa vie de soldat, de la façon la plus dangereuse, car il croyait fermement à sa bonne étoile et cherchait de l'avancement. Une morne tristesse s'abat sur la demeure, et pour longtemps.

1809. Autre date importante, Antoinette Victoire Sophie Dupin se désiste officiellement de sa fille Aurore, en faveur de sa belle-mère madame Dupin de Francueil. Voici les raisons de la grand-mère, qui, ayant appris le mariage de son fils il y a peu, ne l'admet toujours pas, Maurice ayant épousé une femme légère ; ce qui est faux car sa vie sera changée aux côtés de Maurice à qui elle restera fidèle. (Auparavant, elle était entretenue par un général.) Le vrai reproche paraît être la condition obscure de la jeune femme. L'argument de la grand-mère vis-à-vis de sa belle-fille sera qu'elle voit là l'occasion d'assurer à sa petite-fille, une éducation digne de sa famille. Ainsi promesse est faite à Sophie Dupin d'une pension confortable, si celle-ci revient vivre à Paris ; ce qui sera fait, la jeune femme tiendra une mercerie et boutique de mode.

D'autre part, il était difficile à la mère d'Aurore de vivre à Nohant, la grand-mère ne voulant pas recevoir le premier enfant de Sophie, une fille Caroline, née hors mariage et de père inconnu. Néanmoins la petite Aurore aura, pendant un certain temps, l'impression d'avoir été achetée par sa grand-mère !

La vie à Nohant avec trois enfants : Hippolyte, Ursula, Aurore. Hippolyte, le demi-frère d'Aurore habite 'la petite maison' en face du château. Ici on peut apprécier le geste de la grand-mère qui ne fera aucun reproche à son fils et assurera sa vie durant, malgré son peu de revenus, l'existence de la mère et de l'enfant, lequel ne saura rien de sa naissance pendant longtemps. Quand à Aurore, elle l'apprendra beaucoup plus tard. Ursula est la fille ou la nièce que l'on fera venir pour se joindre à 'l'agrément des enfants'.

1810. Février, avril. Séjour à Paris d'Aurore et de sa grand-mère dans un appartement loué. Aurore a 6 ans et souffre beaucoup d'être l'objet d'une jalousie et une lutte continuelle entre sa grand-mère et sa mère.

1811. Séjour à Paris dans un autre appartement de location. Mais à Nohant, Aurore commence à recevoir les leçons de Deschatres, ex-précepteur de son père. Son demi-frère y participe aussi. Ce dernier est un enfant insupportable qui ne songe qu'à détruire, à taquiner, à jouer de mauvais tours à tout le monde. La grand-mère s'occupe de l'instruction musicale d'Aurore, initiée à l'épinette. Aurore est heureuse, comme Charles Maurice de Talleyrand à Chalais auprès de sa grand-mère.

« *Cette portion de l'année 1811 passée à Nohant fut, je crois, une des rares époques de ma vie où je connus le bonheur complet* ». Décembre les reverra à Paris.

1812. Mais à Paris « *je vis peut-être un peu moins ma mère, on m'habitait peu à peu à me passer d'elle.* »

L'hiver à Paris, l'été à Nohant ; ainsi passent les années.

1813-1814. Années sombres vu le contexte politique. La sécurité est à Nohant. Le temps est meublé par diverses études : arithmétique, versification, latin, grec, botanique. « *Rien de tout cela ne me plaisait.* »

1815-1816. Dès le mois de janvier, les forces de coalition se renforçant les conduisent à se réfugier à Nohant, où les relations entre belle-mère et belle-fille ne s'arrangent pas. Aurore a 11 ans et se pique d'avoir déjà des idées politiques, qui ne sont pas celles de sa grand-mère ! Aurore vole en imagination au secours de Napoléon. Les Bourbons, contrairement à sa grand-mère, ne l'inspirent guère... car nous sommes sous la première Restauration.

Aurore suit des cours de musique avec un médiocre organiste à l'église de La Châtre. Pédagogue sans talent, Aurore perd pour un temps, avec lui, 'le respect' de la musique. Quelques tentatives littéraires, d'ailleurs découragées par sa mère, connaissent peu de succès ; mais elle découvre avec enthousiasme, Homère dans 'l'Iliade' et 'la Jérusalem délivrée' du Tasse.

1817. Nohant toujours en hiver. Passion pour les phénomènes d'hallucinations dont les paysans sont l'objet. Plus tard, quelques légendes du Berry se retrouveront dans « Légendes rustiques » (1858).

En mars, à 12 ans, Aurore fait sa première communion à la Châtre. Sa grand-mère, élevée dans l'esprit philosophique en fait une simple affaire de convenances... Dès la première semaine, Aurore savait son catéchisme « *sur le bout des doigts* » dit-elle.

1818. Aurore entre au couvent des Dames anglaises, lieu où sa grand-mère a été internée quelques mois pendant la Révolution, au grand désespoir de son fils Maurice, qui tous les jours lui faisait parvenir, par son précepteur Deschartres, des lettres, étant lui-même assigné à résidence dans son quartier, à l'âge d'une quinzaine d'années.

Aurore reçoit alors une éducation soignée, bilingue, pour jeunes filles de l'aristocratie. Deux années d'internat sans sortir du couvent. Ne pas interrompre les études disait la grand-mère, afin de rester moins longtemps au couvent ; d'où une correspondance suivie avec l'aïeule, qui lui rendait visite en hiver, lors de ses séjours à Paris.

1819. Après avoir été très dissipée, Aurore entre dans une période de dévotion avec passion et songe même à rentrer dans les ordres.

1820-1821. Aurore quitte le couvent et poursuit une correspondance suivie avec ses amies. Séjour d'Emilie de Wismes (famille que l'on retrouve à la châtellenie de Piégut) à Nohant où se donnent comédies et théâtre de société. Equitation, promenades avec Hippolyte. Scandale à la Châtre, car Aurore monte à l'anglaise.

A Nohant, en hiver, les jours se traînent. Proposition et refus de mariage avec un général d'Empire de ... cinquante ans.

Février, Aurore découvre Chateaubriand, dans les lectures faites à sa grand-mère, avec 'le génie du christianisme'. Œuvre qui lui fait une profonde impression. Puis madame Dupin de Francueil est frappée d'une attaque d'apoplexie et reste paralysée. Les lectures se poursuivent au chevet de la malade, avec Byron et Shakespeare. Mauvais climat, sans amies, sans conversations.

C'est vers cette époque qu'Aurore tente de se suicider en se jetant avec son cheval dans l'Indre. Elle est sauvée par le très dévoué précepteur Deschartres.

En décembre, décès de madame Dupin de Francueil. Agée de 17 ans, sa petite-fille hérite de tous ses biens.

Anticipons pour parler de la maison de Nohant, gentilhommière berrichonne, plus encore que la maison des amours, fut la maison des amis. Que de têtes illustres s'y succédèrent au cours d'un demi-siècle et que nous allons rencontrer au cours de ce récit.

Une grande partie de ce que le XIXe siècle a produit en artistes, journalistes, hommes politiques, comédiens, philosophes, est passée par Nohant :

Aurélien de Sèze, Jules Sandeau, Balzac, Marie d'Agoult, Liszt, Leroux, Charpentier, Chopin, Pauline Viardot, Delacroix, Bocage, Clesinger, Lambert, Dumas fils, le prince Jérôme-Napoléon, Calamatta, Théophile Gautier, Flaubert, Tourgueniev, Musset, Vigny, Prosper Mérimée, Théodore Rousseau, Alexandre Manceau le graveur (Gargillesse) et bien d'autres...

Sand n'était jamais aussi heureuse que lorsque le château était plein à « *rase-bord* » d'où les transformations multiples pour loger tout son monde. Or, comme elle l'écrivait, les 9400 francs de revenus de la propriété étaient insuffisants à entretenir cette maisonnée.

Rarement une femme célèbre s'est autant attachée à une demeure :

« *J'avais la maison de mes souvenirs pour abriter les futurs souvenirs de mes enfants. A-t-on bien raison de tenir tant à ces demeures pleines d'images douces ou cruelles, histoire de votre*

propre vie, écrite sur tous les murs en caractères mystérieux et indélébiles, qui à chaque ébranlement de l'âme, vous entourent d'émotions profondes, ou de puériles superstitions ? »

Fermons la parenthèse pour nous retrouver en 1822.

1822. Aurore est héritière, mais sa mère, Sophie Dupin, conteste le testament, par la clause selon laquelle sa fille passe sous la tutelle (étant mineure) d'un cousin très lié à la famille Dupin : René de Villeneuve. La clause est cassée et la mère retrouve enfin la tutelle de sa fille, enlevée pour la deuxième fois par sa belle-mère. Néanmoins à ce sujet, la violence des propos de sa mère à l'encontre de sa grand-mère, choque profondément Aurore qui en tient rancune à sa mère.

Mars-avril, séjour d'Aurore chez des amis de son père, au château du Plessis-Picard, près de Melun, où elle fait la connaissance de Casimir-François Dudevant, sous-lieutenant, fils naturel reconnu du baron Dudevant, propriétaire du château de Guillery dans le Lot-et-Garonne.

« Le jeune homme est mince, assez élégant, d'une figure gaie et d'une allure militaire. »

Nouveau séjour au Plessis-Picard, Casimir se déclare. La demande est agréée. Aurore a noté sur son calepin : *« 7 ou 8 heures du soir, bonheur inouï. »* Pourtant l'affaire était mal engagée au départ, madame mère étant très réticente.

Septembre, le mariage, Aurore a 18 ans et Casimir 27. Ils se sont mariés à Paris, à la mairie de 1^{er} arrondissement, suivi du mariage religieux à Saint-Louis d'Antin.

Après quelques jours passés au Plessis, Nohant les voit arriver. Les jeunes mariés sont reçus par l'éternel et bon Deschatres.

1823-1827. Hiver à Nohant pour le jeune ménage. Aurore est souvent seule, Casimir étant un fanatique de la chasse. Aurore emploie ses loisirs à la confection d'une... layette.

Printemps à Paris et le 30 juin, naissance de Maurice, qui porte le prénom de son grand-père, lequel portait celui du maréchal de Saxe dont la famille s'enorgueillit depuis toujours. Retour à Nohant, avec pour distractions : la chasse pour Casimir et la lecture pour Aurore, qui se plonge dans son auteur favori du moment : 'les Essais de Montaigne' ; sans oublier les soins attentionnés pour son petit Maurice, qui, tout au long de sa vie, lui donnera beaucoup de satisfactions. La mère et le fils seront très proches l'un de l'autre.

L'année 1924 s'écoule entre Nohant et Paris.

En 1925, séjour du couple à Cauterets (très à la mode) où la rencontre d'un jeune magistrat, Aurélien de Sèze, bordelais et légitimiste, prendra le cœur d'Aurore.

En novembre, vives tensions dans le couple Dudevant, d'autant qu'Aurore a fait l'aveu naïf d'avoir fauté avec le magistrat à Cauterets. Très délaissée par Casimir qui de son côté vit librement, Aurore propose à Casimir un arrangement 'permissif' à l'amiable. Casimir décline l'offre et part en voyage. A souligner qu'il n'y a pas eu de scènes entre eux, les torts étant sans doute partagés. Il n'en demeure pas moins que la vie en couple est très intermittente ; d'autant que le demi-frère Hippolyte ne joue pas un beau rôle vis-à-vis d'Aurore. Il ne calmera pas le jeu et se rangera du côté de Casimir.

Aurore a 21 ans, en bonne épouse, elle écrit de longues lettres à son mari, sur les détails de la vie à Nohant et la santé de leur fils.

Entre temps, Aurore porte de l'intérêt à un jeune érudit local : Stéphane Ajasson de Grandsagne. Liaison qui laissera une trace, paraît-il, par la suite.

On voyage beaucoup entre l'Auvergne et Paris. Casimir fait des efforts auprès de sa femme, en louant un appartement à La Châtre, pour tenter de la distraire par des réceptions. Ce n'est pas une bonne idée, non seulement Aurore ne trouve aucun intérêt à fréquenter 'ces gens là' mais encore ils subiront ses moqueries dans leur existence étriquée, de petits bourgeois, elle qui se dit et se veut de descendance aristocratique à la fois et fille du peuple par sa mère. Dualité qu'elle 'traînera' toute sa vie.

Non seulement la Châtre ne la guérit pas de sa mélancolie, maintenant se sont des accès de fièvre. Consultation à Paris en compagnie de ... Stéphane Ajasson. Pas de réaction du mari. Aurore

retrouve l'ennui à Nohant. La fortune étant dans la propriété de Nohant, Casimir vivait aux dépens de sa femme.

1828. Enceinte, Aurore passe toute l'année à Nohant, en poursuivant une correspondance assidue avec Aurélien de Sèze et Zoé Leroy à qui elle se confie. En mars, la perte de son précepteur Deschatres l'affecte plus qu'elle n'aurait pensé. Il est vrai que sous deux générations, Deschatres avait été l'homme de confiance d'un dévouement inlassable.

Et revoici la vie avec la naissance d'une belle grosse fille : Solange. On dit que très vraisemblablement, Stéphane Ajasson de Grandsagne en serait l'heureux père. Aurore donnera régulièrement des nouvelles de Solange à son mari, souvent absent cet automne, lequel semble toujours avoir ignoré que Solange n'était pas sa fille.

1829-1830. Lecture et longues lettres à des correspondants divers, où Aurore continue à brocarder et à pasticher les notables de La Châtre ; qui le lui rendent bien d'ailleurs. Commentaires de l'actualité politique en plein mouvement.

Travail intense : rédaction de ses voyages mis en romans, voyages qui se succèdent.

En recherche d'indépendance matérielle, pour se procurer quelques revenus, elle s'essaie à la traduction, au portrait au crayon et à l'aquarelle, à la couture qui la détendait, à la peinture : fleurs et oiseaux sur des tabatières, des étuis à cigare...

Enfin, en juillet, la connaissance de Jules Sandeau, de 7 ans son cadet et dont elle devient bientôt la maîtresse, orientera sa vie, en une vie parisienne dans la fine fleur des intellectuels. La situation vis-à-vis de Casimir se clarifie dès novembre, où rien ne va plus entre les époux.

« *Je veux une pension et j'irai à Paris pour toujours, mes enfants resteront à Nohant.* » avait décrété Sand. Après discussions, Casimir accepte de verser une rente.



Autoportrait au crayon d'Aurore Dudevant, 1831
Musée George Sand et de la Vallée-Noire, La Châtre.

1831. Installation à Paris et c'est alors que commence sa carrière littéraire. Elle se décide pour 'le métier d'écrire' en compagnie de Jules Sandeau qui se trouve associé à ses débuts en littérature dans 'Le Figaro' alors journal satyrique. Publications d'historiettes signées tout à tour : J.S. ou J. Sand. Le pseudonyme littéraire de Sand étant la première partie du nom de Sandeau ; choix d'un accord commun.

1832. Les publications se succèdent. Vif succès 'd'Indiana' (3 éditions). En octobre querelle avec Sandeau qui reprend son nom. Séparation des amants. Déménagement de George Sand quai Malaquais.

Lancée dans le tout-Paris littéraire et artistique, Sand fait la connaissance de Marie Dorval, interprète célèbre du théâtre romantique et maîtresse d'Alfred de Vigny, qui ne supportait pas la vie de Sand et craignait l'influence sur sa maîtresse.

1833. Année de la rupture avec Sandeau.

Début juillet, liaison avec Alfred de Musset, de 6 ans son cadet. En novembre départ avec Musset pour l'Italie. En cours de voyage, elle rencontre Stendhal. Florence, Venise.

1834. Installation au Danieli. Sand est malade et Musset court les mauvais lieux. Musset, malade à son tour, est atteint de la typhoïde. Il s'alcoolise toujours, délire et hallucinations, les scènes sont continuelles. Sand le soigne avec dévouement en compagnie du docteur Pagello, appelé au chevet de Musset ; lequel Pagello, peut-être par provocation vis-à-vis de Musset, Sand en fera son amant peu après. Rétabli, Musset qui connaît la liaison de Sand, non cachée, bien au contraire, quitte Venise pour Paris.

Sand prolonge son séjour à Venise en l'aimable compagnie de Pagello qui, après plusieurs mois, l'accompagnera à Paris jusqu'en novembre. Sand renouera avec Musset pour quelques jours d'une liaison orageuse, à laquelle Musset mettra fin pour un temps court, avant de reprendre, pour se terminer définitivement en mars 1835.

1835. En mai, Sand fait connaissance de Pierre Leroux, publiciste saint-simonien, puis fondateur du groupe socialiste, directeur de « l'Encyclopédie nouvelle » et auteur de « l'Individualisme et du Socialisme ». Sand est conquise par ses idées, et le soutiendra financièrement pendant des années. Elle fondera avec lui « La Revue indépendante » en 1845.

Enfin, après 13 ans de vie conjugale, une séparation judiciaire est mise en requête au tribunal de La Châtre. De son côté, depuis longtemps, Casimir Dudevant n'est pas en reste de son épouse. Vie libre et peu discrète : « *La conduite de monsieur Dudevant devient dissolue, si bruyante, ses fanfaronnades de libertinages si déplacées [...] le silence de mes nuits fut si souvent interrompu par le vacarme de ses plaisirs [...] que mon plus grand désir fut de voir entrer mon fils au collège, afin de quitter Nohant sans me séparer de lui.* »

1836. Le tribunal de La Châtre prononce la séparation des époux Dudevant. « *Vous saurez que je viens de faire une guerre conjugale et maternelle, et que j'ai gagné la bataille...* » écrit Sand à Sosthène de La Rochefoucault.

En Août, départ pour la Suisse de Sand et de ses enfants, où les rejoignent le nouveau couple de Marie d'Agoult et de Franz Liszt.

1837. L'amitié de Sand pour Marie d'Agoult qu'elle surnommait 'la princesse' va peu à peu se dégrader pour se terminer en 1839 dans un flot de reproches. Une rivalité certaine s'établit car Marie, influencée au départ par Sand, publie aussi des romans et des écrits politiques, des mémoires et des études littéraires, sous le nom de Daniel Stern, avec talent. Leur rivalité inspirera Balzac, dans son roman : Béatrix (1839).

Cette même année marquera la fin d'une liaison difficile, avec Michel de Bourges, révolutionnaire violent.

En Août, décès de Sophie Dupin, mère de Sand, âgée de 64 ans, devenue impossible avec des relations très épidermiques avec sa fille.

En septembre, les ex-époux Dudevant se disputent leurs enfants. Sand récupère Solange, que Casimir avait amenée chez lui, en Lot-et-Garonne. Maurice est alors en pension au lycée Henri IV.

La vie sentimentale et chaotique de Sand se poursuit. L'acteur romantique Bocage, et l'écrivain Charles Didier, auteur d'un voyage en Italie (1835) comptent parmi les amants de Sand. Ce 'défilé', cette dispersion sentimentale suscitent le rire ou le blâme d'une vie pleine d'égarements et de misères.

1838. Rencontre lors d'un concert chez le marquis de Custine, de Frédéric Chopin, âgé de 28 ans, Sand est de 6 ans son aînée. « *Nous nous sommes livrés au vent qui passait et qui nous a emportés, tous deux, dans une autre région pour quelques instants...* »

le 18 octobre, départ pour Majorque avec les enfants. Chopin les rejoint le 30 à Perpignan. Après un très agréable séjour à Barcelone, reçus par des amis ; Barcelone où chantent les guitares, c'est l'embarquement pour la chartreuse de Valdemosa. En plein hiver, dans un immense bâtiment plus ou moins désaffecté, rempli de courants d'air froids et humides, le désenchantement sera grand et Chopin y laissera une partie de sa faible santé ; ce qui était loin des espoirs envisagés du rétablissement de la santé de Chopin. Le tout dans un climat d'hostilité de la population.

Retour par Marseille pour quelques semaines, puis embarquement de toute 'la famille' via Gênes, encore quinze jours de séjour. Juin voit leur retour à Nohant. Visite de Louis Arago. A nouveau Paris en octobre. Emménagement de Sand et Chopin à Pigalle. L'artiste donne quelques concerts, dont l'un à Saint-Cloud en présence de Louis-Philippe et de sa famille.

1840. Bon rythme de publications. A 17 ans, Maurice entre comme élève à l'atelier de Delacroix.

Première tentative de Sand au Théâtre-français avec « Cosima ». Echec de la pièce qui ne connaîtra que sept représentations. « *Ne me peignez pas comme une tête ambitieuse*, écrit-elle au critique Jules Jasnin. *J'avais fait une pièce sans songer à la faire jouer... On m'a fait aller où je ne voulais pas.* ».

En mai, ayant eu connaissance du 'livre du compagnonnage' grâce à P. Leroux, Sand fait la connaissance de son auteur Perdiguier, au prénom qui présente un relent des prénoms donnés pendant la Révolution : Agricol. Menuisier originaire d'Avignon et Compagnon du Devoir. Ce dernier exposera ses vues sur les conditions des artisans, ses rêves de réforme et le fonctionnement du compagnonnage. Sand y prête une oreille attentive, d'autant que cela entre parfaitement dans ses vues, et promet de seconder les projets, de celui qui sera un ami dévoué et correspondant fidèle.

A partir de cette époque, on sent chez Sand une lassitude de l'écriture, trop de contraintes à produire un certain rendement. Voici son aveu :

« *Je n'ai plus la facilité [d'écriture] que j'avais autrefois, tant de contrariétés en tout genre... Mais pour gagner le pain de la semaine, payer le tailleur de Maurice, les maîtres de Solange, le pot-au-feu, les nippes, il faut prendre la plume.* »

En août, Sand, liée d'amitié avec Pauline Viardot, sœur de la Malibran, l'accompagne dans la série de concerts donnée dans le Nord de la France. Louis Viardot, le mari, directeur du Théâtre italien, républicain, ami de Sand, participera avec la romancière à la fondation de 'La Revue indépendante' en 1841. Sand s'inspirera de la carrière de Pauline pour tracer le portrait de la cantatrice, Consuelo, dans le roman éponyme.

Décembre verra la publication du 'Compagnon du Tour de France' roman politique et sentimental.

1841. Les publications se succèdent dont « Scènes de la vie privée et publique des animaux »

Dans l'été, visite des Viardot, avec Chopin, la cantatrice s'intéresse à la musique populaire.

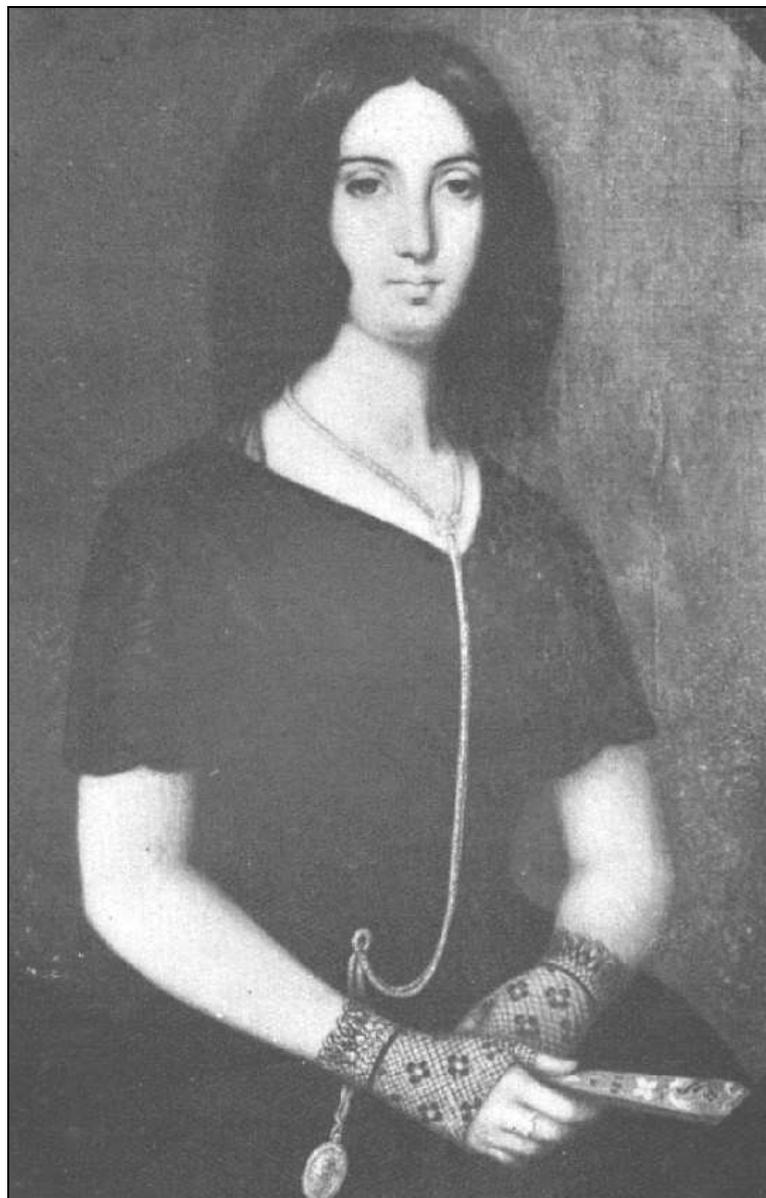
En octobre, rupture avec Buloz à propos des idées socialistes de Sand. Il s'agit du roman « Horace » : « *A qui ai-je à faire ? A vous, à vos abonnés, ou au gouvernement ? Si vos abonnés doivent être indignés par mon roman, laissons-les tranquilles et laissez-moi tranquillement faire*

mes utopies puisque utopie il y a. » « Horace » sera publié dans le premier numéro de son journal 'La Revue indépendante' qui traitera d'Art et de politique ; et qui connaîtra un succès considérable. Sand peut s'y exprimer :

« Je puis dire ce que j'ai sur le cœur avec l'espoir d'être entendue et de ne pas être une voix isolée au milieu de ce charivari social. »

La notoriété de Sand s'accroît. Elle appelle à une révolution morale *« qui passe par le sentiment religieux et philosophique de l'égalité. »* Son 'communisme' se définit comme une pensée sociale, chrétienne et utopique qui rêve de la disparition des classes au profit d'une communauté humaine régie par la fraternité.

Balzac, hôte de Nohant, écrit à madame Hanska, son égérie, en mars 1841. Voici un extrait :
La vie à Nohant. *« Le piano est magnifique... d'ailleurs Chopin y est toujours. Elle ne fume que des cigarettes et pas autre chose. Elle se lève à 4 heures (16 h.). A 4 heures, Chopin a fini de donner ses leçons. On monte chez elle par un escalier dit de meunier droit et raide. Sa chambre à coucher est brune, son lit est à 2 matelas par terre, à la turque. »*



George Sand (attribué à Charpentier)

1842. Publication de « Un hiver à Majorque » critique des Majorquais, de leurs us et coutumes, mentalité et religiosité. Sand leur tient toujours rigueur des difficultés de son séjour à la fin de l'automne 1838.

Elle porte intérêt et soutien aux poètes prolétaires.

En juin et juillet, Delacroix, hôte de Nohant, y peindra 'Le jardin de Nohant' titre de la peinture exposée à New York, au Métropolitain Museum, et sur un jupon une 'Education à la Vierge' (coll. Particulière)

En septembre, retour à Paris. Installation avec Chopin square d'Orléans. Sand n'a jamais été propriétaire de ses logements parisiens, bien que propriétaire par l'héritage de sa grand-mère de l'hôtel de Narbonne, rue de la Harpe, dont elle donnera l'usufruit à Casimir Dudevant lors de leur divorce. Elle conserva Nohant qui rapportait 9400 F comme déjà énoncé.

Publication des deux premiers volumes de « Consuelo ».

1843. Sand soutient Lamartine dans son opposition au gouvernement. « *Je suis dans la politique jusqu'au cou* » écrira-t-elle à son fils.

Puis c'est l'affaire « Fanchette » publiée dans son journal 'La Revue Indépendante'. Sand y intervient vigoureusement pour défendre une pauvre fille enceinte, rejetée alors par les religieuses de l'hospice de La Châtre, le procureur ayant décidé de ne pas poursuivre l'hospice, dégagé de toutes responsabilités. Sand publiera une brochure dont les bénéfices de la vente seront versés à Fanchette. A la suite de cette affaire qui fit grand bruit, rédaction de plusieurs lettres de Sand au procureur, en faisant état de son titre et fonction de mère et rétorque au procureur qui devait évoquer la honte : « *Si c'est une honte, buvez-la !* »

1844. Chopin, le fragile Chopin, est malade. Chopin est guéri. Que de soucis pour l'enfant chéri !

Plus sérieusement Sand souhaite fonder un journal d'opposition en Indre et cherche un rédacteur en chef.

Leroux et Sand sont pour la propagation 'presque' gratuite des 'bons livres pour l'enseignement des masses'. Le projet, remis plusieurs fois sur la brèche, n'aboutira pas.

« *Moi, dit-elle, je n'ai rien de bourgeois dans le sang. Je suis fille d'un patricien et d'une bohémienne...* » Toujours dans l'outrance, elle se méfiait de « *ces socialistes bavards* » débris du Saint-Simonisme et du Fourierisme, souhaitant une ligne politique plus radicale dans l'égalité à l'éducation.

Si ce premier projet de lecture ne voit pas le jour, par contre, septembre verra le premier numéro du journal d'opposition 'L'Eclaireur' journal du département de l'Indre, désigné sous le titre complet de « L'Eclaireur de l'Indre ». Edité et dirigé à la Châtre par Victor Borie et François-Eugène Fleury. Sand leur a promis son concours financier et littéraire. Elle publiera plusieurs articles parmi lesquels : « La politique et le socialisme ». Quatre ans plus tard, en juillet 1848, le journal cessera de paraître.

1845. Dès le printemps, la notoriété de Sand atteint l'Angleterre, l'Italie, la Russie et l'Allemagne. L'égérie et épouse de Goethe, Bettina von Armin, lui exprime ses vues politiques voisines et lui envoie son livre, que Sand fera traduire. Un échange de lettres s'ensuivra.

Publication du « Meunier d'Angibault » et fin du roman « Le péché de Monsieur Antoine », deux romans sur fond politique..

Discussions continues avec les directeurs de revues et éditeurs, à telle fin que Sand fera négocier ses contrats, dès 1843, par un homme de lettres et éditeur : Pierre-Jules Hetzel, républicain convaincu.

1846. Publication de « La Mare au Diable » : « *Je l'ai fait cent fois plus vite que je pensais. C'est venu.* » Dédié à Chopin, ce récit censé être raconté à la veillée, met en scène les amours de jeunes paysans du Berry, perdus une nuit au lieu-dit éponyme. Ce récit s'inscrit dans une série de romans champêtres berrichons, expliquera Sand dans sa préface de 1851.

En décembre, début du théâtre de société à Nohant, divertissement traditionnel de l'aristocratie, où les amis et connaissances interprètent des pièces du répertoire classique, ou de leur composition. Les représentations sont exécutées dans le salon, puis dans une pièce du rez-de-chaussée, aménagée à cet effet.

Sand est très sollicitée à tous les niveaux. Quelques acteurs célèbres viendront aussi de Paris, dont Bocage, ce qui constituera pour Sand un véritable laboratoire de son œuvre théâtrale, à l'image de Voltaire à Ferney. Totalement oublié aujourd'hui, le théâtre de Sand, constitué de comédies sentimentales à caractère éducatif, compte plus d'une vingtaine de pièces.

1847. publication du « péché de Monsieur Antoine » toujours sur fond de politique sociale. D'après ce roman « *vous me croyez peut-être plus communiste que je ne suis. J'ai essayé de soulever des problèmes sérieux dans des écrits, dont la forme frivole et toute de fantaisie, permet de se lancer dans une recherche de l'idéal absolu, qui n'a pas d'inconvénient en politique. Le roman n'est pas un traité.* » Toujours engagée, Sand défend les émeutiers de Buzançay dans l'Indre, accusés du meurtre d'un usurier, commis à la suite d'une famine.

En février, alors que Sand et sa fille posent pour un buste dans l'atelier de Jean-Baptiste Clesinger, Solange, bien que fiancée à un hobereau berrichon, se met en tête d'épouser le sculpteur, avec le soutien de Chopin. Les renseignements pris sur l'artiste sont défavorables. Opposition de Sand, qui finit par accepter.

En mars, publication de « Lucrèzia Floriani ». Bien que Sand s'en défende, c'est sa relation avec Chopin qui est romancée dans cet ouvrage.

En juillet, le drame éclate à Nohant. Les demandes d'argent incessantes de Clesinger se concluent par une scène dramatique, où le sculpteur menace Sand avec une carabine, avec en fond de tableau Chopin qui soutient Solange, dont alors il est peut-être épris ? En fait, Solange sera un souci constant pour sa mère, dont elle avait l'obstination mais pas l'intelligence, ni le talent ; car elle se piquera aussi d'écrire, ce qui n'ira pas loin.

En octobre, bien que malade, épuisée par les dissensions familiales, Sand a repris le travail et terminé plusieurs œuvres dont « François le Champi ».

1848. En février, Maurice s'installe à Paris, rue de Condé, où sa mère le rejoindra.

Les 24 et 25, émeutes et barricades contraignent Louis-Philippe à abdiquer. Mise en place d'un gouvernement provisoire.

En mars, Sand prend une part active à la Révolution de 1848, à la demande de ses amis républicains, proches du nouveau pouvoir, dont Lamartine, Blanc, Barbès, Arago. Arrivée à Paris, elle se rend auprès des principaux membres du gouvernement, munie de la recommandation de Ledru-Rollin, qui connaît ses sympathies politiques. Publication d'une « Lettre au peuple » mais elle prête aussi son concours au 'Bulletin de la République' nouveau journal officiel.

Publication d'une brochure « Parole de Balise Bonnin » suivie de quatre autres. Sand y met en scène un paysan qui analyse avec lucidité, la situation économique, politique et sociale du monde rural.

En avril, Sand, à 44 ans, refuse d'être candidate à l'Assemblée nationale, et donne les raisons de son refus, questions et réponses :

« *Les femmes doivent-elles participer un jour à la politique ? Oui, mais ce jour est-il proche ? Non. Pour que la condition des femmes soit ainsi transformée, il faut que la société soit transformée radicalement.* »

Le premier des trois numéros de l'hebdomadaire 'La Cause du Peuple' est lancé et rédigé par Sand. Le numéro 16 du 'Bulletin de la République' dans lequel l'écrivain appelle à l'insurrection en cas de défaite électorale, fait scandale.

Au Théâtre-Français se joue « le Roi attend ». le prologue de circonstance est écrit par Sand. La presse conservatrice se déchaîne contre l'écrivain, et des caricatures vilipendent ses prises de position.

Le 15 mai, une importante manifestation des républicains les plus radicaux, est suivie d'une tentative de coup d'Etat, qui échoue. Barbès est arrêté. Le 17, jugeant la 'Révolution sociale' perdue, Sand rentre à Nohant où elle écrit :

« *Jusqu'à mon dernier souffle, je serai pour le pauvre...* »

Les 23,24,25 juin, l'insurrection des ouvriers parisiens est sévèrement réprimée, pour Cavaignac, on compte des morts, des arrestations, des déportations.

Été, automne, repli et travail à Nohant. Sand reprend « Histoire de ma vie » puis écrit « La petite Fadette »

Dans le journal de Louis Blanc 'La Réforme' Sand fait part de son hostilité à la candidature à la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte.

Le 10 décembre, Louis-Napoléon Bonaparte est élu à la présidence de la République.

Tocqueville écrira en 1851 dans 'souvenirs' : « *Madame Sand était alors une manière d'homme politique, ce qu'elle dit sur ce sujet me frappe beaucoup. Madame Sand me peignit très en détail, avec une vivacité particulière, l'état des ouvriers de Paris, leur organisation, leur nombre, leurs armes, leurs préparatifs, leurs pensées, leurs passions, leurs déterminations terribles. Je crus le tableau chargé et il ne l'était pas ; ce qui suivit le montre bien.* »

1849. En mai, une embellie, avec la naissance de Jeanne Gabrielle Clesinger, fille de Solange. Naissance annoncée par Chopin, que Sand n'a pas revu depuis deux ans. Solange est accusée 'd'avoir versé le fiel' de sa déplorable imagination, y compris dans les derniers instants de Chopin, mort loin de ceux qui l'aimaient. En octobre, Chopin rendra l'âme et Sand en sera très affectée.

« *Là-haut, ou là-bas, il se souviendra que je l'ai soigné 9 ans comme à peine on soigne son propre fils, que j'ai sacrifié d'excellentes et honnêtes relations à ses jalousies et à son caprice, que j'ai souffert pour l'amour de lui pendant 9 ans.* »

Entre-temps, en août, publication de « La Petite Fadette » troisième roman champêtre ayant pour décor le Berry.

En novembre, première représentation à l'Odéon de « François le Champi ». Adaptation de Sand, grand succès, nombreux articles dans la presse parisienne.

En décembre, démarches auprès de Prosper Mérimée qui répondra favorablement au classement de l'église de Vicq et de ses fresques.

Un événement important dans la vie de Sand avec l'arrivée à Nohant du graveur et ami de son fils, qui deviendra son compagnon, utile, fidèle et attentionné, qui a pour nom Alexandre Manceau. Elle avait 45 ans, il en avait 31. Leur histoire durera une douzaine d'années, jusqu'à la mort de Manceau, poitrinaire. Ce sera le bonheur enfin, avec de nombreux séjours à Gargilesse et des voyages.

1850. Nohant, des invités, des activités de théâtre de société.

« *Je suis toujours optimiste par nature et misanthrope par expérience...J'ai des accès de spleen intérieur et me demande quel jour je me brûlerai la cervelle.* »

1851. Grande production et représentations de pièces de théâtre.

A Paris, théâtre de la Porte Saint-Martin : « Claudie »

A Nohant, pièce de « La Malédiction »

A Paris, théâtre de la Gaîté : « Molière »

Puis début de la publication des « Œuvres illustrées » de 1851 à 1856.

Sand affirme :

« *En publiant une édition complète de mes ouvrages, dans le format le plus populaire aujourd'hui, et au plus bas prix, je n'ai eu ni le dessein de m'enrichir en cas de succès, ni la prétention de faire un grand sacrifice dans le cas contraire. Mais je puis dire que ce qui m'a le plus préoccupée, c'est le désir de faire lire à la classe pauvre ou malaisée, des ouvrages dont une partie est composée pour elle.* »

Décembre, le 2, Louis-Napoléon renverse la République, Sand qui se trouvait à Paris pour suivre les répétitions théâtrales, craignant d'être inquiétée, rejoint Nohant, qui combien de fois a servi de refuge !

1852. En janvier, rencontre de Louis-Napoléon Bonaparte avec Sand, qui plaide la cause de ses amis républicains, condamnés à la prison et à la déportation. Soixante-dix représentants du peuple viennent d'être expulsés, dont Hugo et Raspail. Dix-huit personnalités ont été éloignées dont Thiers, Rémusat et Girardin. Quelques mois après : Quinet, Michelet et Miekiewiez, professeurs au Collège de France sont révoqués.

En février, Sand fait la connaissance du prince Jérôme Napoléon avec qui elle se liera d'amitié. Ouvertement rallié à la République en 1848, le prince manifestera sous le Second Empire une certaine indépendance, à l'égard du régime de son cousin. Des relations amicales et fidèles se noueront avec Sand. Le prince fera un voyage avec Maurice aux Etats-Unis en 1861, et sera le parrain d'Aurore, la fille de Maurice, en 1866.

En août, Solange a quitté Clesinger et lui dispute la garde de leur fille. L'histoire de séparation de ses parents se reproduit à l'identique. L'enfant de 3 ans est gardée à Nohant par sa grand-mère qui s'y attache vivement.

En septembre, théâtre toujours :

« *Je commence à 48 ans un nouvel état : le théâtre.* » Annonce faite à Emile Girardin, directeur du journal 'La Presse'. Et de poursuivre : « *On ne veut pas m'y laisser prendre place, je veux la prendre et je la prendrai.* »

De fait, Cosima sera un échec et la carrière de Sand qui a commencé réellement en 1849 avec François le Champi, a connu depuis des succès et des échecs.

En décembre, l'Empire est proclamé, suite aux résultats du plébiscite. Sand avait espéré une amnistie générale.

« *C'eut été pour moi une consolation si grande, que de revoir mes amis. J'espère encore que l'Empire ne persistera pas à venger les querelles de l'ancienne monarchie, et d'une bourgeoisie dont il a renversé le pouvoir.* » (lettre à Barbès)

1853. Si ses romans et pièces de théâtre fleurissent à un rythme d'enfer, Sand s'inquiète de la situation littéraire « *qui depuis quelques années est en complète agonie* » y compris pour les écrivains les plus connus qui ont peine à se faire éditer. La grande productivité de Sand est toujours publiée. Son ambition actuelle serait de faire revivre pour le théâtre, un drame sérieux « *qui seul permet le lyrisme.* »

1854. Les désillusions de Sand vers la cinquantaine.

« *J'assure que les lettres ne me donnent pas tant de plaisir que la bêche. Avoir de l'argent, pas de charge, rêver, contempler, avoir des lectures modérées et choisies... Rêve qui ne se réalisera pas comme bien vous pensez* » ajoute-t-elle.

En mai, après des moments heureux passés à Nohant, Jeanne est rendue à son père, qui la met en pension. Sand forme le projet « *d'en obtenir la garde en accord avec Solange* ».

En octobre, « Histoire de ma vie » paraît en feuilleton dans le journal 'La Presse'

Séparation des époux Clesinger en décembre.

1855. En janvier, comme Sand venait d'obtenir la garde de sa petite-fille, celle-ci meurt en pension, à l'âge de six ans, d'une scarlatine mal guérie à la suite de six mois de chagrin, peut-être de mal être ?

Très profond chagrin de la grand-mère.

De mars à mai, promenade en Italie avec Maurice le père, et Manceau l'amant. Sand gardera toujours une piètre opinion de l'Italie et des Italiens... Après trois voyages, on peut dire que l'Italie ne lui réussit pas !

L'été la verra à la fin de la rédaction de son roman autobiographique, publié chez Hachette en 4 volumes, lequel éditeur s'engage à publier dix romans de Sand à la 'Bibliothèque des Chemins de Fer' ce qui lui assurera une large diffusion.

En septembre, Champfleury fait paraître un article intitulé « Du réalisme : Lettre à Madame Sand » dans lequel, tout en saluant les positions de sa consœur, il maintient que la littérature doit peindre le réel comme il est et non comme il est souhaitable qu'il soit.

1856. Grande admiration de Sand qui consacre deux articles aux « Contemplations » de Victor Hugo, lequel la remercie dans une lettre très élogieuse : « *Je disais un jour à mes enfants que vous étiez, dans les régions de la pensée, la plus grande des femmes, peut-être même de tous les temps ; vous avez un diamètre d'horizon qui n'appartient qu'aux aigles.* »

1857. A l'instigation de Sand, Emile Acante son agent, installera à Paris une agence littéraire, la première du genre, où il proposera aux écrivains une aide juridique et pratique. Cette agence protégera les droits des écrivains.

En mai, publication de « La Daniella » nouvelle inspirée par le voyage en Italie de 1855, décrivant les aventures d'un peintre en voyage à Rome, qui contient une vive critique du gouvernement de l'Etat pontifical.

Au cours de cet été, Sand et Manceau, grands marcheurs, découvrent Gargillesse.

En août, publication du « diable aux champs » roman dialogué qui met en scène des hommes et des animaux, dédié à Alexandre Manceau.

1858. En mars, publication de « Les beaux messieurs de Bois Doré » roman dont l'action se situe en Berry au début du XVIIe siècle, dont les alentours de Gargillesse ont servi de décor.

En mai, acquisition par Manceau de la petite maison de Gargillesse, lettre à Maurice : « *La maisonnette est bien close et bien habitable quelque temps qu'il fasse, et j'y travaille quand il pleut. Ma petite chambre microscopique me plait beaucoup. De mon lit je vois la lune se coucher dans un bois tout noir, en haut de la colline. Tous les enfants [du village] chassent la chenille et apportent souvent des choses intéressantes. Manceau les met en ordre et donne des récompenses selon la trouvaille...* »

Reprise des relations avec Buloz, directeur de « La Revue des deux Mondes » après des années de brouille. Publication en feuilleton de « L'Homme des Neiges » roman situé en Suède, ayant pour héros un montreur de marionnettes et publication des « Légendes rustiques » recueil de 12 légendes berrichonnes, illustrées par Maurice Sand, à qui le livre est dédié.

Dégradation des relations avec sa fille.

1859. Nombreuses publications dont « Elle et Lui » récit inspiré par sa liaison avec Musset.

Villégiature avec Manceau en Auvergne.

Sand cherche à marier son fils, lequel a un attachement viscéral pour sa mère, avec réciprocité. « *Je crains toujours l'irrésolution de son caractère* » dit sa mère.

Correspondance avec Feydeau, invité à Nohant, ainsi que Flaubert.

En septembre, encouragé et secondé par sa mère, Maurice publie « Masques et Bouffons ». Cet ouvrage somptueusement illustré et préfacé par Sand, est consacré à la Commedia dell'arte.

Solange de son côté, a entrepris une étude sur le maréchal de Saxe, l'ancêtre glorieux de la famille.

Parmi les nombreuses publications de cette année et des années suivantes, il y a la mise en vente des romans champêtres en édition illustrée chez Hachette. Cette édition contient dans leur version originale « Les Promenades autour d'un village » qui célèbrent les charmes rustiques de Gargillesse.

1860. En janvier, l'affaire Lemoine, au cours de laquelle une jeune enfanticide enceinte d'un domestique, déclare avoir lu les romans de Sand, et avoir rêvé d'égalité entre les classes, cette

affaire fait grand bruit. Sand est violemment critiquée dans les journaux conservateurs, mais comme auteur, hésite à poursuivre le directeur de l'institution qui l'a calomniée. « *Que puis-je faire ? Plaider, lutter, récriminer ? Non, le dégoût et le mépris me paralysent, je ne sais pas disputer l'arène à ceux qui me poussent dehors.* »

En mars, publication de 'Jean de La Roche' chez Hachette, roman dont le cadre est inspiré par le voyage en Auvergne.

Incursion à Paris. Dîner avec Sainte-Beuve chez Magny, visite de la maison pompéienne, que le prince Jérôme vient de se faire construire sur les Champs-Élysées.

Séjour à Gargilesse. Dans l'été, travail intense que rythme les promenades champêtres, orientées vers la botanique, l'entomologie, la minéralogie.

A l'automne, quelques problèmes de santé, suivis de la signature avec l'éditeur Levy de l'exclusivité de ses publications pour dix ans. En réalité quelques ouvrages échapperont à cette règle.

1861. Hiver-printemps. Publication de la 'Ville noire' roman situé à Thiers qui dresse un vivant portrait de la condition des ouvriers papetiers et couteliers. Sand est toujours inspirée par les rapports entre les classes...

Départ de Sand pour le midi avec son fils. Séjour près de Toulon. « *le pays est superbe, comme ensemble [...] mais dans ce pays de lumière étincelante, la couleur manque...* »

En juin poursuite des relations étroites avec le prince Jérôme Napoléon, relations amicales concrétisées par un embarquement sur le yacht du prince via les Etats-Unis jusqu'en octobre.

L'été voit de brefs passages à Gargilesse qui est toujours une 'Arcadie'.

En automne Sand se félicite du succès de ses romans et se brouille avec Solange dont elle désapprouve la conduite légère... Silence épistolaire complet pendant quatre ans.

1862. En hiver, correspondance avec Victor Hugo. « *Vous me demandez où je suis ? Toujours à la campagne faisant de l'histoire naturelle et mille riens intimes avec mon fils... je cultive pour mon compte mon petit jardin littéraire comme dit Dumas, et l'expression me plaît beaucoup à moi qui suis éprise de botanique. Mes romans sont des pays d'herbier et s'ils vous plaisent, j'en suis heureuse et fière.* »

En avril, passage à Paris, Sand rend visite à Delacroix, alors en plein travail à Saint-Sulpice, dans la décoration de la chapelle des anges. Sand se plaint de ne pouvoir s'appartenir un instant à Paris. « *J'ai beau fuir le monde et ne vouloir aller nulle part... je suis assiégée jusque dans l'escalier et jusque dans mon fiacre... Enfin j'achève mes corvées... et je reprendrai la seule vie qui me convienne, la vie d'étude et de réflexion.* »

Poursuite de la notoriété avec l'adaptation au théâtre des 'Beaux messieurs de Bois-Doré' à l'Ambigu-Comique, avec Bocage, l'un des invités fréquents de Nohant.

Enfin les projets de mariage de Maurice, 39 ans, avec Lina Calamatta, 20 ans, fille du graveur Luigi Calamatta, ami de longue date de la famille. Ces projets se précisent. Voici l description enthousiaste dans une lettre de Sand à Dumas fils : « *L'enfant est une petite romaine pur sang, néra, néra, comme dit la chanson, crépue, mignonne, fine, une voix charmante, une physionomie type. Elle est aimable et vraie, j'en raffole. Enfin l'avenir nous sourit.* »

Le mariage civil se fera à Nohant le 17 mai.

Lina sera toujours pour Sand une véritable fille, de relations faciles, ce que n'était point Solange !

Le ménage de Maurice se révélera sans histoires, une rareté dans la famille.

1863. En janvier 1863, au banquier Edouard Rodriguès, qui l'assiste dans ses bonnes œuvres et l'invite à puiser dans sa bourse pour elle-même, si elle le juge bon, Sand fait état de sa situation financière.

« *J'aurai de quoi vivre quand même...* » mais elle ajoute :

« *J'ai passé ma vie à ne me satisfaire jamais, à écrire quand j'aurais voulu rêver, à rester quand j'aurais voulu courir, à faire des économies sordides sur certains besoins entièrement personnels [...] à ne pas flatter la gourmandise des convives, à ne pas voir les théâtres, les concerts, le mouvement des arts, à me faire anachorète, moi qui aimait l'activité de la vie et le grand air des voyages [...] Jugez-moi, voyez si la tirelire que vous voulez faire pour moi est noblement placée* ».

En Juillet, Publication de Mademoiselle La Quintinie chez Lévy, où sous couvert d'une histoire d'amour, Sand affiche une grande liberté de ton, à l'égard de l'Eglise et de ses pratiques, ce qui lui vaudra en décembre la mise à l'Index de l'ensemble de son œuvre. Le Vatican n'a pas apprécié la sympathie de Sand à l'égard de Lamennais, exclu de l'Eglise en 1835, ni les critiques répétées du gouvernement des Etats pontificaux, notamment dans 'La Daniella' 1857.

1866. Janvier, Naissance à Nohant de sa petite-fille Aurore Dudevant.

Février, Dîner à Paris chez Magny « *avec mes petits camarades : Gautier, Saint-Victor, Flaubert, Sainte-Beuve, Berthelot, le fameux chimiste Bouilhet, les Goncourt... Taine et Renan n'y étaient pas ...* »

Toujours en 1866, dans ses notes : « *Je me porte comme un vieux buis, tout couvert de nœuds, de cicatrices, et qui repousse toujours...* »

Dans l'été. Sa situation financière l'oblige à un travail soutenu. « *Enfin je ne dois plus rien et je n'ai plus rien au monde, après trente années de travail incessant... je gagne au jour le jour de quoi faire face à mes devoirs journaliers.* »

Voyage de dix jours en Bretagne avec son fils Maurice et Lina sa belle-fille. « *Nous sommes indigérés (sic) de dolmens et de menhirs* » écrit Sand à Flaubert.

1868. Eté, convalescence dans le Midi chez Juliette Adams.

« *Je ne change pas d'avis sur le Midi de la France. Il est pompeux et pas aimable comme le Nord : le soleil brûle et le vent transperce. Cette nature vivace est dure et j'aime mieux un ruisseau du Berry avec sa mousse et son cresson, que ces torrents où rien ne coule et ni ne pousse.* »

En décembre. Brève visite à Nohant du prince Jérôme-Napoléon, à l'occasion des baptêmes protestants d'Aurore et de Gabrielle qui vient de naître ; les deux filles de Maurice, son fils tant aimé.

1869. Janvier, Flaubert est devenu son ami et confident, d'où une abondante correspondance.

Avril, Sand vend sa maison de Palaiseau, mais conserve son pied-à-terre de la rue Gay-Lussac. Nadar, le photographe de renom tirera trois portraits : 1863, 1869, 1870.

Quelques extraits de la lettre de Flaubert à Sand : « *Pendant toute la route, je n'ai pensé qu'à Nohant. Je ne peux vous dire combien je suis attendri par votre réception. Quels braves et aimables gens vous faites tous !... Je ne vois pas ce qui vous manque ... à vous chère maître, mille tendresses de votre vieux troubadour.* »

1870. La guerre à la Prusse est déclarée le 19 juillet. Sand verse aussitôt 200 F à la caisse de secours aux blessés, suivis de 1000 F en septembre.

« *Es-tu à Paris au milieu de cette tourmente ?* demande-t-elle à Flaubert. *Quelle leçon reçoivent les peuples qui veulent des maîtres absolus ! La France et la Prusse s'égorgeant pour des questions qu'elles ne comprennent pas !... Cette horrible expérience va-t-elle enfin prouver au monde que la guerre doit être supprimée ou que la civilisation doit périr ?* » (7 août)

2 et 4 septembre : Sedan. L'Empereur est fait prisonnier. Le 4, la République est proclamée à Paris. Joie de Sand : « *... espérons qu'elle est viable cette fois.* »

Franchissant les lignes ennemies, un ballon, monté du nom de George Sand, achemine le courrier de Paris en Normandie.

1871. En mars, mort de Casimir Dudevant à Barbaste en Lot-et-Garonne.

Le 18 Paris s'insurge. La Commune est proclamée. Dans ses lettres, Sand désapprouve énergiquement le mouvement d'insurrection de la capitale. Ses positions consternent ses amis de longue date, républicains et socialistes. Mais Sand fait preuve d'une vraie lucidité à l'égard de la province et du monde rural, lucidité qui sera reconnue plus tard.

« *J'entre dans ma soixante-huitième année, avec le cœur écorché, par les malheurs et les déchirements de mon pays...* »

C'est à Flaubert surtout que Sand avoue son désarroi des événements écoulés. Lettre qui sera publiée dans 'Le Temps' sous le titre « Réponse à un ami ». Sand collabore régulièrement à ce journal où elle publie une série de lettres ouvertes où sont traités des sujets d'actualité.

1872. Entré en relation épistolaire avec Sand en 1867, à l'occasion de débats sur l'apprentissage de la lecture aux enfants, Hippolyte Taine participe aussi aux dîners de Magny.

Taine, lettre à Sand en janvier :

« *Vos livres, je les ai presque tous autour de moi dans cette campagne (sa maison de Chatenay) quatre-vingts volumes...* »

Cette même année, Tourgueniev est présenté à Nohant par les Viardot. Dédicace à Sand d'une nouvelle parue dans le Temps : 'L'Abandonnée'.

Sand fait part à Flaubert de son état de philosophie, de sérénité, malgré l'indifférence qu'on peut lui témoigner, et toutes les misères qu'on peut lui faire « *ne m'empêchent pas, non seulement d'être heureuse en dehors de la littérature, mais encore d'être littéraire avec plaisir et de travailler avec joie.* »

1873. Divers démêlés à propos de théâtre, la censure refusant l'autorisation de représenter 'Mademoiselle La Quitinie' sur la scène parisienne.

La vie se poursuit à Nohant avec la famille de Maurice.

Réflexion de Sand : « *Moi, je me porte bien et vieillis sans trop de fatigue.* »

En avril, brève visite à Nohant de Flaubert et Tourgueniev qui font passer à Sand « *des heures bien intéressantes...* »

En août, villégiature en Auvergne.

« *C'est beau l'Auvergne... La flore est toujours riche... la promenade rude... les logements difficiles,* écrit-elle à Flaubert, et encore : *les poâtes (sic) du cru me poursuivaient avec des livres et des bouquets. J'ai fait la morte et on m'a laissée tranquille.* »

En novembre, publication de la première série des 'contes d'une grand-mère' chez Lévy que Sand dédie à ses deux petites-filles : Aurore et Gabrielle. Contes dont la plupart ont paru dans la 'Revue des Deux Mondes' dans la ligne des leçons de morale adressées aux enfants, sous le couvert de la fiction. S'ajoute à ceux de Sand un plaidoyer pour l'égalité des sexes et des classes sociales et pour l'instruction des petites filles.

1874. Dans l'hiver la santé de Sand se détériore. Grippe, maux d'estomac, étouffements. Son goût pour la fiction faiblit, la fatigue est là : « *Les romans ne m'amuse plus, surtout pour les commencer... Il y a tant de choses plus amusantes que la littérature* » écrit-elle à Charles Buloz qui a succédé à son père à la tête de la 'Revue des Deux Mondes'.

Son intérêt se porte, à l'âge de soixante-dix ans, sur la dendrite qui est la technique des minéraux poreux, imbibés de couleur et pressés sur le papier. Les formes ainsi obtenues sont retouchées à l'aquarelle.

« *Je continue mes dendrites et je fais des progrès, mais tout en barbouillant, je rêve.* »

Au printemps, un rapide séjour à Paris, les amis, le Salon de peinture annuel et les emplettes, la routine on peut dire.

L'été se passe à Nohant avec reprise des activités familiales, auxquelles s'ajoute un nouvel art, celui de la photo, mais Sand travaille moins. Néanmoins en septembre, un nouveau roman voit le jour 'Ma Sœur Anne'. En novembre, Sand termine la relecture 'd'Histoire de ma vie' en 4

volumes et annonce qu'elle ne publiera plus. Son traité avec Lévy lui donnant de quoi vivre sans écrire. En réalité deux romans suivront l'année suivante.

Par ailleurs, dans les activités de Nohant, les marionnettes battent leur plein. C'est Maurice qui a inventé des marionnettes, qui toutes marchent et gesticulent par un mécanisme animé avec ses pieds. Autre activité et responsabilité, en décembre Maurice reçoit sa nomination de maire de la commune de Nohant-Vic.

1875. Un classement des œuvres en une est entrepris pour une nouvelle édition chez Lévy, avec les conseils de Sand. En mai, autre signature de contrat pour les œuvres complètes à paraître toujours chez le même éditeur. Puis ce sera la reprise de la maison d'édition avec Calman, les éditions Calman-Lévy, reprise qui aura pour conséquence, après la mort brutale de Lévy, l'abandon de ce projet d'œuvres complètes. Par contre, la plupart des romans et essais seront publiés.

En juin, Sand visite l'exposition Corot : « *J'ai une passion pour les Corot, avoue-t-elle à Maurice. Ça ressemble à de la dendrite idéalisée.* » Sand a toujours eu une passion pour la peinture. Evoquons l'été de 1846 où Delacroix, hôte de Nohant, avait son atelier. Il peignit les bouquets du jardin « *où la musique de Chopin se mêlait au chant des rossignols* ».

Sand entre en contact avec Spoelberch à Paris. Le collectionneur et bibliophile belge est à l'origine du célèbre Fonds qui porte son nom et compte nombre de manuscrits, déposés aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Institut.

En août, encore une publication et poursuite du classement des textes. Sand s'inquiète de la reprise de deux de ses pièces au Théâtre-Français sans son autorisation, ceci après un été « *sot à être malade* ».

La poursuite des spectacles de Maurice, d'une grande invention, n'est pas sans inspirer sa mère qui publiera régulièrement au 'Temps' et à la 'Revue des Deux Mondes' plusieurs contes. Ils constitueront la deuxième série des 'Contes d'une grand-mère'.

A sa fille Solange, ne disait-elle pas : « *... L'occupation de l'esprit est le remède à tout.* »

1876. Encore une publication de roman 'La tour de Percemont'

Lecture des nouveaux romans qui paraissent dont ceux d'Alphonse Daudet qu'elle félicite.

Son dernier roman commencé 'Albine Fiori' empruntant la forme épistolaire, ne sera publié qu'en ... 1996.

En mai, la santé de Sand se détériore toujours, malgré la présence de trois médecins de ses amis.

« *J'ai fait mon temps et ne m'attriste d'aucune éventualité.* »

Le 8 juin, dans la matinée, après quelques jours d'intenses souffrances dues à une occlusion intestinale, vraisemblablement des suites d'un cancer du côlon, George Sand meurt à Nohant.

Entre midi et une heure, le corps fut levé et porté à bras dans la petite église, par des paysans vêtus d'un sarrau bleu. Le prince Napoléon tenait d'une main un cordon du poêle.

Il y avait en tout environ deux cents personnes. Maurice s'avança, lut, lentement, de solennelle façon, les pages de **Victor Hugo**.

En voici quelques extraits : « *Georges Sand était une idée ; elle est hors de la chair, la voilà libre ; elle est morte, la voilà vivante.* »

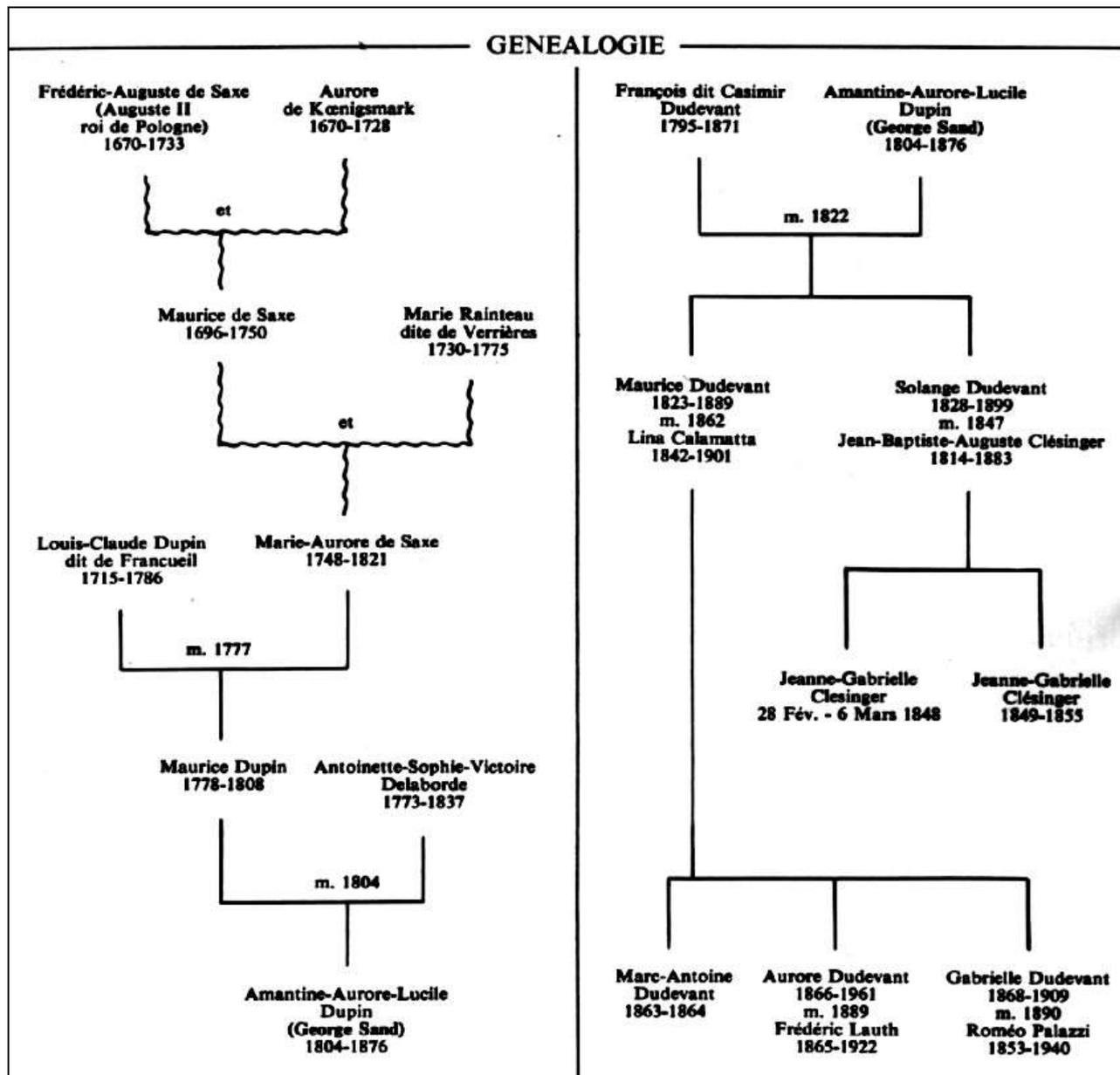
Extraits de **Zola** (le messager de l'Europe) : « *On la jugeait bien mal, lorsqu'on voyait en elle un réformateur, un révolutionnaire entêté dans sa haine de la société. Pour moi, elle est simplement restée femme, en tout et toujours...* »

Extraits de **Dostoïevski** : « *... Tout ce qui était universellement humain, tout cela en son temps, a eu un écho immédiat chez-nous dans notre Russie, a produit une impression forte et profonde, loin de nous échapper...* »

Harisse poursuit dans les souvenirs d'un ami en 1885 : « *Ce cimetière inculte, toutes ces paysannes enveloppées de manteaux, agenouillées et priant dans l'herbe humide ; le ciel gris, la pluie fine et froide (en juin) me touchèrent bien plus que toute cette rhétorique.* »



George Sand, à la fin de sa vie, photographiée par Nadar.



Conclusion

L'histoire de George Sand est celle d'une femme qui, par sa naissance, se trouve placée sur la frontière de deux classes et, par son éducation sur une frange où se rencontraient le rationalisme du XVIII^e siècle et le romantisme du XIX^e siècle.

Dès l'enfance, ayant perdu son père, elle souhaita le remplacer auprès d'une mère adorée et acquit par là un comportement viril ; qui fut confirmé dans cette attitude par l'éducation garçonnière que lui donna un précepteur un peu fou (Deschatres) par les vêtements d'homme qu'il lui fit porter, et qui se vit à dix-sept ans indépendante, maîtresse à Nohant d'un domaine de 200 hectares, avec métairies et château, ainsi que d'un hôtel particulier à Paris (Hôtel Narbonne).

Inconsciemment, tout au long d'une vie, forte sera la tentation de recréer ce libre paradis de son adolescence, paradis qui ne put jamais supporter un maître, et demandait à l'amour ce qu'elle trouva dans la maternité. Ses amants seront souvent beaucoup plus jeunes qu'elle.

Protéger les plus faibles, lutter pour émanciper les femmes et pour leur assurer la franchise de leur corps et de leurs sentiments.

D'abord catholique fervente, fut toujours chrétienne, et se crut en communion mystique avec son Dieu. Devint socialiste, comme elle resta chrétienne, par générosité de cœur, et se jeta avec ardeur en 1848 dans un mouvement révolutionnaire ; mais après l'échec de celui-ci, sut garder son prestige, sans renier ses idées.

Ayant violé toutes les conventions, tant dans la vie privée que dans la vie publique, s'imposa au respect de tous, par le génie, le travail et le courage.

Toutes passions éteintes, réussit à recréer dans la maison de son enfance, le paradis perdu car l'Ex-baronne Dudevant, devenue la bonne dame de Nohant, trouva enfin dans une vieillesse sereine et active, toujours matriarcale, le bonheur recherché en vain dans la passion.

Etude tirée de :

Son autobiographie (texte intégral) « Sand - Histoire de ma vie. » Quarto - Gallimard.

« Lélia ou la vie de George Sand » André Maurois de l'Académie française.



Regard sur George Sand, d'après des extraits tirés de « Lettres d'une vie » de Thierry Bodin.

« *La vérité de George Sand, elle est dans sa correspondance* » disait Ferminier.

Voici des lettres de Sand dont les quatre premières sont choisies par Gisèle Jarry.

Lettre à Eugène Delacroix – Nohant, 4 novembre 1843

Cher ami,

Vous êtes donc souffrant, Vous avez trop travaillé, vous avez négligé mes prescriptions hygiéniques, l'exercice, l'air. Si vous étiez ici avec moi, bravant le froid du soir, la pluie de la journée, la boue, le diable et la tempête, vous vous fortifieriez. Si cela se pouvait je vous dirais : venez passer avec moi ces derniers jours d'automne. Mais vous avez des *câbles* autour de votre existence, et moi aussi... Pauvre cher ami, guérissez-vous donc vite, afin de venir m'embrasser bientôt rue Saint-Lazare.

En attendant je sème, je plante, je *fume* mes plates-bandes, je fais des massifs, j'enfonce des pieux, je relève des murs, je fais venir de la terre légère d'une demi-lieue. Je suis en sabots toute la journée et ne rentre que pour dîner. Je ne plante pas un brin d'herbe sans penser à vous, sans me rappeler comme vous aimez et comme vous *appréciez les fleurs*, et comme vous les *sentez*, et comme vous les comprenez, et comme vous les peignez. Mon beau vase peint par vous (muséum de Vienne) est encadré. ... Il n'y a pas une fleurette, un détail qui ne me rappelle tout ce que nous disions pendant que vous étiez à votre chevalet. J'ai fait multiplier dans mon jardin le *mérite modeste*, la mauve jaune pâle à cœur violet et à étamines d'or. J'ai enrichi, non pas mon cerveau, mais mon parterre de pensées qui auront votre approbation. Je vous envoie un échantillon. Mettons que c'est une pensée de mon cœur pour vous, pour ne pas déroger à la métaphore obligée, et sans métaphore, vous verrez que c'est la plus grande et plus belle pensée du monde.

... Comme nous en avons parlé (de vous) avec Maurice dans les courses de montagne que nous avons faites le mois dernier (Excursions avec Pauline Viardot « nous venons de faire un petit voyage dans la Creuse pour revoir les ruines de Crozant, un site sauvage et horrible » dessins de Maurice au musée de la Vie romantique à Paris). Que nous vous regrettions, que nous vous appelions à chaque pas, à chaque rocher, à chaque pan de ruine ! Je viens d'acheter un gros cheval encore à votre intention, afin de vous mener voir les bords de Creuse et ses vieux châteaux.

Bonsoir, cher bon ami, guérissez, faites travailler Maurice, aimez-moi, attendez-moi, attendez-moi et rappelez-vous toujours que vous m'avez promis pour l'année prochaine une longue station à Nohant...

Un petit mot et pardonnez-moi de ne pas avoir écrit par Maurice. J'avais dix-sept lettres plus ou moins ennuyeuses à écrire ce jour-là, et je n'ai pas voulu vous mettre sur une pareille liste.

George

Solange vous embrasse aussi malgré *ses quinze ans*.

Lettre à Pauline Viardot – Nohant vers le 3 juin 1846. (Pauline a juste deux ans de plus que Maurice)

Ma fille chérie, vous êtes si habituée à ce que je vous tourmente que vous êtes toute étonnée d'avoir à m'écrire la première, et, en effet, il faut que j'aie été écrasée de travail et de fatigue pour n'avoir pas trouvé un instant. Tous les jours de 7 heures du matin à 5 heures du soir, sauf le temps de déjeuner et de prendre l'air une demi-heure dans le jardin, j'ai été clouée à mon encrier. Le soir, impossible de prendre une plume tant j'ai les yeux fatigués et tant j'ai besoin d'exercice, de cheval ou de bain dans la rivière. Et quand on a un instant par hasard, ce sont des lettres d'affaires impérieuses, ennuyeuses, stupides, qu'il faut dépêcher. Ce n'est pas en courant que je voudrais avoir à vous écrire, à causer avec vous, à vous dire combien je vous aime, et pourtant, aujourd'hui encore, il faut que je fasse à la volée. Ce n'est que le 15 de ce mois que j'aurai livré mon manuscrit (Lucrezia Florani, publié dans le Courrier français) et je remettais toujours jusqu'à ce moment de liberté et de repos d'esprit. Mais puisque vous êtes inquiète de mon silence, je veux vous dire que

vous êtes une petite folle, une *petite bécasse*, de croire que je ne vous aime plus ou que je vous aime moins ! Comment serait-ce possible ?... Après mes enfants, et je dirai même *avec* mes enfants puisque vous en êtes, je ne puis avoir de plus douce et de plus durable affection que vous et Chip Chip, qui est mon enfant aussi. (sa Chipette, son Chopinsky)

Ce n'est pas la rage du travail, l'amour du roman qui me distrait de vous... mais ce sont des nécessités d'argent, l'impossibilité de *vivre* sans avoir rempli une tâche. J'ai paressé et souffrotté tout l'hiver. Je suis avec des avances d'éditeur pour une besogne que je croyais à peu près terminée. Mais en la relisant je n'ai pas été contente de moi. J'ai recommencé de fond en comble, et en un mois j'ai fait presque deux volumes. Il faut arriver à ce terme du 15 juin, où des paiements à faire m'obligent de toucher exactement le reste de ce qui m'est dû. Voilà... je ne me plains pas pourtant puisque j'ai du plaisir encore et de la force pour travailler.

J'ai pris mon repos hier soir dans la rivière à l'endroit où la Mamita (mère de Pauline) en se baignant avec nous, nous a montré une rotondité très blanche, grâce à la perfidie du courant qui avait insensiblement relevé sa chemise pendant qu'elle causait gravement et sans se douter de rien. Pour éviter un semblable incident, je me suis couchée sur le dos, dans le sable avec l'eau jusqu'au menton, et j'ai fumé mon cigare en regardant Solange et Augustine (Brault) qui barbotaient comme des sylphides ou comme des canards, avec Briquet (le caniche) et le lévrier (de Solange). Je regardais aussi la lune qui miroitait dans l'eau sur les genoux, et je pensais à la lune de Mamita...

Lettre à Maurice Dudevant-Sand – Nohant 13 jeudi soir janvier 1858.

Cher Bouli, nous arrivons de Gargillesse... (c'est le 15 juillet 1857 que Manceau a acheté une maisonnette à Gargillesse) donc je te parle de Gargillesse.

La Barounette (le baromètre) a menti comme de coutume. (Les paysages de neige et de glace vont inspirer Sand pour son roman « l'homme de neige »). Nous sommes partis par un brouillard *noir* et un verglas superbe. Manceau jurant que le soleil allait se montrer ; mais plus nous allions, plus le brouillard s'épaississait ; si bien que nous sommes arrivés à la descente du Pin, voyant tout juste à nous conduire. Mais tout d'un coup, la Creuse cabriolant à travers ses barrages de glace, et coulant au milieu, tandis que ses bords blancs étaient soudés aux rives, s'est montrée devant nous tout isolée du paysage, si bien que si nous n'avions pas su ce que c'était, nous aurions cru voir un mur tout droit de je ne sais quel marbre gris et blanc avec un mouvement fantastique. Et puis un peu plus loin, sur le brouillard gris noir de la rivière, on voyait des bouffées de brouillard blanc, comme si le ciel, un ciel d'orage, était descendu sur l'horizon. C'était superbe en somme, ça donnait l'idée de l'Ecosse, vu qu'au milieu de tout cela apparaissaient des vallées, de petits coins de verdure et des maisons, avec leurs feux allumés. Henri (Brunet) conduisait le cheval par la bride sur le chemin tout rayé de glace, et je m'endormais en rêvant que j'arrivais dans les Highlands.

Arrivée à Gargillesse, la maison de Manceau chaude, propre, commode au possible, toute petite qu'elle est ; des lits excellents, des armoires, des toilettes, enfin toutes les aises possibles. La petite salle à manger du Magny de Gargillesse. (le Magny, tenu par Modeste Magny, était un restaurant parisien où Sand avait depuis quelque temps ses habitudes. Celui de Gargillesse était tenu par Malessset, aujourd'hui Hôtel des Artistes où nous avons déjeuné) La petite salle à manger charmante, aussi propre qu'un cabinet de restaurant propre, bonne cuisine, des petites lanternes pour rentrer chez soi et le village est beaucoup moins sale qu'une rue de Paris, pour les pieds.

Somme toute, soleil ou non, hiver ou été, le pays est toujours ravissant. Il est même plus beau en hiver, plus vaste et mieux dessiné. Les silhouettes d'arbres et de rochers ont plus de sérieux, le village est plus pittoresque, les petites cascades glacées sont très amusantes... Je n'ai pas eu froid, je me porte bien, voilà. Le pays est abrité et doux. Les sommets sont *sibériens*, mais on n'y reste pas.

Bonsoir mon enfant, dis-moi ce que tu fais. Je te *bige* mille fois.(langage berrichon)



Solange et Maurice Dudevant par Nancy Mérienne

Lettre à Solange Clesinger, Nohant 16 juin 1858.

... Ma foi vous êtes bien heureux de n'avoir pas trop chaud. A Gargillesse nous avons eu 36 degrés, et ici, en moyenne 34. Pas une goutte de pluie, malgré de gros orages qui grognent autour des horizons, et un accablement tel que moi qui aime la chaleur, je ne sors pas de la bibliothèque avant la nuit. En revanche quand je suis à Gargillesse, je fais plusieurs lieues à pied chaque jour en plein midi, me rappelant comme à une oasis de fraîcheur les collines de *Tusculum* et les salles de la *Spezia* (Italie ?). Je me suis bien trouvée de ce régime, car je me porte comme le Pont-Neuf depuis ce métier de brique dans un four, où ma figure et mes mains ont pris un ton de vase étrusque divertissant. Ce n'est pas tous les ans qu'on peut se procurer cette teinte là en France...

Ma vie d'ailleurs tourne au Gargillesse avec un attrait invincible. Cette vie de village, pêle-mêle avec la véritable *rusticité* me paraît beaucoup plus normale que la vie de château qui est bien compliquée pour moi. N'avoir à s'occuper de rien au monde en fait de choses matérielles m'a toujours paru un idéal et je trouve cet idéal dans ma chambrette où il y a tout juste la place de dormir, de se laver et d'écrire. D'une fenêtre grande comme un des carreaux des croisées de Nohant, je contemple de mon lit et de ma petite table de travail, une vue qui n'est pas une vue. C'est un fouillis d'arbres, de buissons et de toits de tuiles noires au-dessus duquel monte un horizon de rochers couronné d'un bois très ancien. C'est là que se couche la lune au dessus de la Creuse, trop encaissée pour que je la voie, mais qui chante toute la nuit comme un vrai torrent guilleret.

La maisonnette composée de deux chambres excessivement propres, lits de fer, chaises de paille, tables de bois blanc, est soudée à d'autres maisons pareilles mais moins propres, habitées par les paysans de l'endroit, très aimables, obligeants, pas du tout flatteurs ni mendiants. D'ailleurs je ne suis pas pour eux une châtelaine mais une *Auvergnate*, ni homme ni femme, c'est-à-dire une *étrangère qui n'est pas du bourg* mais qui s'y plaît tout de même. Ça les étonne un peu, et puis l'amour-propre de clocher aidant, après s'être figuré d'abord que j'étais folle d'aimer leurs rochers, les voilà qui s'imaginent sans effort qu'il n'y a rien de plus beau sous le ciel que leur paroisse, leurs chemins (note qu'il n'y en a pas, et qu'il faut y arriver à pied par tous les temps), leurs cochons,

leurs arbres, et leurs maisons qui sont toutes très pittoresques, il faut en convenir. Mais comme ils ne comprennent pas sous quel rapport je les trouve jolies, ils commencent à croire que Paris n'est qu'un ramassis de *toits à porcs* et que le seul endroit du monde où l'homme soit bien logé, c'est Gargillesse. Il y a à rabattre de cette dernière prétention, sauf la cambuse à Manceau, le reste est criblé de puces grosses comme des bœufs, et les rues pavées de ... où on marche dedans. Aussi pour aller déjeuner et dîner à un petit cabaret, qui est très propre, au lieu de traverser la *grand rue*, je monte à quatre pattes un rocher auquel s'appuie la maisonnette et je m'en va (sic) dîner à pic pour revenir d'une autre façon encore plus fantastique.

J'ai pour vis-à-vis du côté de la chambre de Manceau, l'école avec une centaine de moutards et un magister bossu (Guérin). Tout ça est très bruyant, mais nous n'avons qu'à les regarder tout se tait, et cette population de moutards nous adore...

Une particularité de ce village, c'est le titre de Mr, Mme et Mlle appliqué à tout le monde, quelque déguenillé que l'on soit. Tout le monde salue donc Mr le pauvre (le seul mendiant de la paroisse) en passant devant lui, et quand on demande qui il est, on vous répond : je ne sais pas, c'est un *monsieur* qui n'est ici que depuis 20 ans. C'est un *étranger*.



George Sand par A. Manceau (1852)

Lettre d'Aurore Dudevant à Maurice Dupin 31 mai 1831.

Le fait est que mon mari fait ce qu'il veut ; qu'il a des maîtresses ou n'en a pas, suivant son appétit ; qu'il boit du vin muscat ou de l'eau claire, selon sa soif, qu'il entasse ou dépense selon son goût ; qu'il bâtit, plante, change, achète, gouverne son bien et sa maison comme il l'entend je n'y suis pour rien... Du reste il est bien juste que cette grande liberté dont jouit mon mari soit réciproque ; sans cela il me deviendrait odieux et méprisable ; ce qu'il ne veut pas être.

Je suis donc entièrement indépendante, je me couche quand il se lève, je vais à La Châtre ou à Rome ; je rentre à minuit ou à six heures ; tout cela, c'est mon affaire...

Lettre d’Hypolyte Chatiron à Casimir Dudevant. Paris le 6 juillet 1831.

Je reçois à l’instant la lettre d’Aurore... Ta femme veut sa liberté. Elle veut de la dissipation, du mouvement. Tu n’as pas été mauvais mari pour elle, et c’est une justice que l’on te rend, aussi bien ici que dans notre pays. Laisse-la faire. Si elle s’en trouve mal, elle ne s’en prendra ni à toi ni à moi ni à ses parents. Puisqu’elle a fait sa volonté pleine et entière, que te reste-t-il à faire ? A en prendre ton parti, à ne pas t’ennuyer, à avaler ta langue, à soigner ta fortune, tes enfants...

« Les spectacles naturels rendent les changements du corps humain plus faciles à supporter. Les arbres cuivrés de l’automne annoncent l’hiver avec équanimité la vieillesse qui vient à grand pas » (A. Maurois)

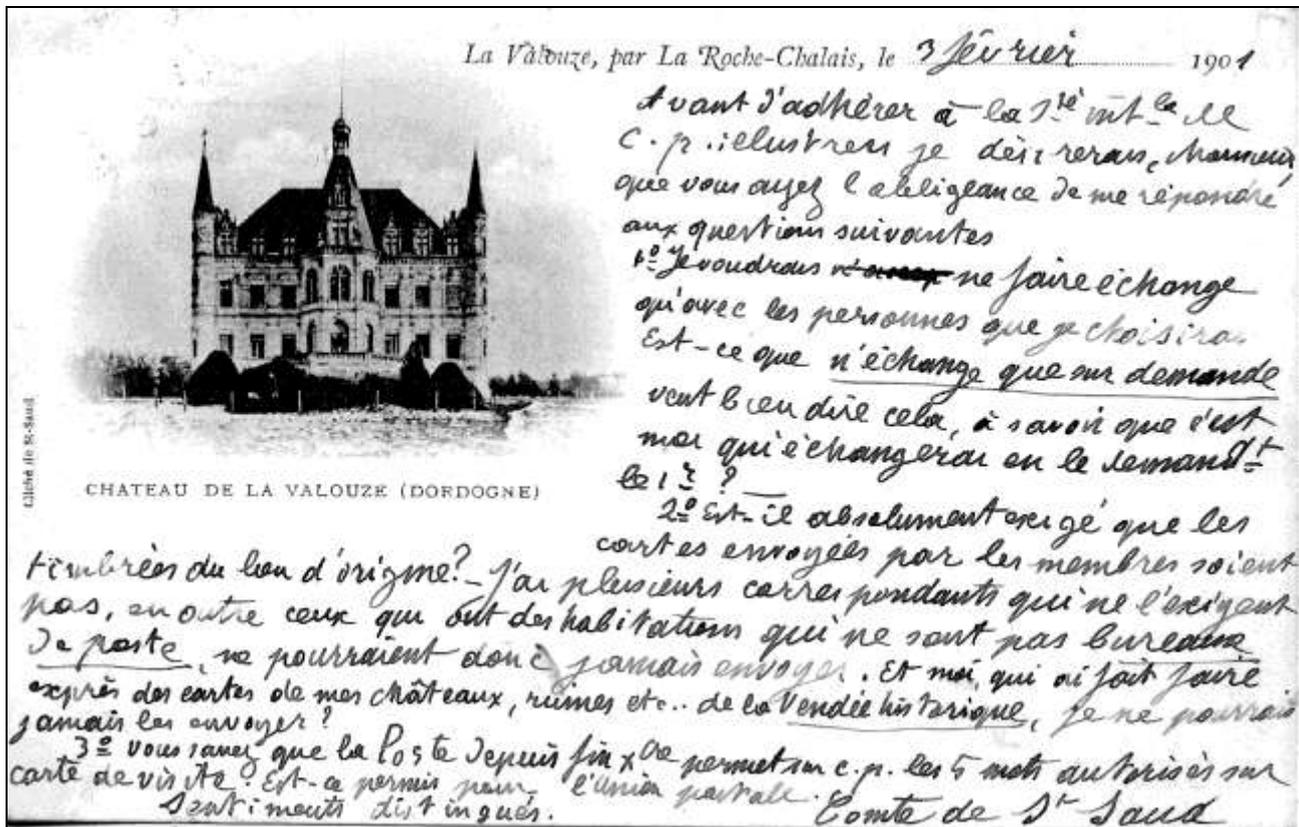
Ce qui nous conduit à Georges Sand, qui tous comptes faits et toutes passions éteintes, est heureuse, enfin apaisée.

« Vais-je pleurer sur les ruines de Palmyre ? Non ça passera. Le malheur de mes contemporains, c’est qu’ils ‘voudraient revenir’. On ne revient pas : on passe aussi ; on est l’eau qui jase et coule ; n’est-ce pas assez coulé, assez jase, quand on a reflété de belles choses et qu’on les a aimées et chantées ? On s’ennuierait de continuer, on s’effrayerait de recommencer. On vieillit seul, triste ou recueilli, mais tranquille, toujours tranquille... »

Sand est immortelle par son journal intime et par ses lettres.

Marie-Thérèse Mousnier

LES DÉBUTS DE LA CARTE POSTALE



Extrait de la conférence-diaporama
 donnée au GRHIN
 Par **Jean-Pierre Rudeaux**
 Le 4 décembre 2008

Les débuts de la carte postale.

La carte postale est née officiellement en Autriche, à Vienne, le 1^{er} octobre 1869. Il s'agissait d'introduire un système de correspondance ouverte qui soit à la fois pratique et économique. Les dimensions de cette 1^{ère} carte postale étaient de 12 x 8,5 cm. Un peu plus tard, l'Union postale universelle fixa un format officiel maximal de 14 x 9 cm. Très rapidement, d'autres pays européens adoptèrent ce nouveau moyen de communication : l'Allemagne, le Luxembourg, la Grande-Bretagne (1870), puis la Suisse, les Pays-Bas, la Belgique, le Danemark (1871), enfin en 1872 la Russie et les pays scandinaves.

En France, une carte postale portant le sigle de la Croix-Rouge fut mise en service en 1870 dans la ville de Strasbourg assiégée par l'armée allemande. D'autres cartes furent aussi envoyées par ballons par la population de Paris. C'était le seul moyen de franchir les lignes ennemies.

Mais il semble que la première carte postale illustrée française fut éditée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889 à Paris. 300 000 cartes furent imprimées par le Figaro. Elles représentaient l'attraction principale de l'Exposition, la Tour Eiffel. Il existait plusieurs modèles, dessinés par Léon-Charles Libonis, graveur et sculpteur français.

Pendant plusieurs années cependant, il y eut très peu de cartes postales en France, alors que des millions de cartes circulaient dans les autres pays européens. Mais l'invention d'un nouveau procédé d'impression, plus économique et plus souple, la phototypie, permit une industrialisation de la production, tout en conservant son caractère artisanal. A partir de 1897, sous l'impulsion de l'éditeur Neurdein (N.D. pour les cartophiles), les principales villes et les sites touristiques les plus fréquentés furent représentés en cartes postales. Le verso de ces cartes (dites « partielles » ou « nuages ») était obligatoirement réservé à l'adresse (jusqu'au 18 novembre 1903) Le texte de la correspondance était donc écrit côté vue, sur la partie blanche souvent réservée à cet effet.



Verso d'une carte adressée par le comte de Saint Saud au secrétaire de la société internationale des amateurs de cartes postales à Nancy (4 février 1901)

Quelques mois plus tard, c'est au tour du libraire périgourdin Oscar Domège de proposer une série de cartes postales illustrées de photographies partielles.

La plus ancienne carte de ce type repérée est datée du 7 juillet 1898. (Collection H Brives)



Dès son apparition, la carte postale connut un grand succès. En France, 8 millions de cartes furent éditées en 1899 (pour 38 millions d'habitants). Mais il y en avait plus de 400 millions en 1905, et 500 000 cartes étaient imprimées quotidiennement par les Imprimeries réunies de Nancy (fondées par Bergeret, Humblot et Helminger) en 1909.

Grâce aux lois scolaires de Jules Ferry et au développement des écoles, 95% de la population savait lire et écrire et ce nouveau moyen de communication était peu onéreux, d'une grande simplicité d'emploi et accessible à toutes les catégories de la société. Il était très facile de correspondre et dès le début, les cartes postales furent collectionnées. Des associations de cartophiles furent fondées, éditant des magazines et favorisant les échanges entre collectionneurs de régions différentes. La plus importante fut la Revue illustrée de la carte postale, organe de l'Association Philatélique Nancéenne (A.P.N.), dont l'administrateur n'était autre que Bergeret, un des plus importants éditeurs de cartes postales.

La carte en première page de cet exposé est écrite par le comte de Saint Saud qui avait fait éditer spécialement des vues de ses châteaux pour correspondre avec les collectionneurs avec lesquels il était en relation. Avant d'adhérer à la « société internationale des amateurs de cartes postales illustrées », il se renseigne sur les modalités de correspondance.

C'est grâce à ces collectionneurs de la première heure, fortunés ou modestes, que des millions de cartes ont été préservées de la destruction réservée normalement aux objets éphémères. Et de temps en temps (de plus en plus rarement hélas !), des albums poussiéreux sortent des greniers pour notre plus grand plaisir, révélant au grand public à la recherche de ses racines des images oubliées du monde de 1900, l'âge d'or de la carte postale.



La carte postale ci-dessus est offerte en image à Francis Gérard et sert d'introduction à son diaporama sur les pigeonniers.

Jean Pierre RUDEAUX

Sources :

- Les cartes postales (Serge Zeyons)
- Neudin
- Thierry Boisvert (Photographes en Dordogne)

AUCORS

HISTOIRE DU CHÂTEAU ET DE SES SEIGNEURS (1100 – 2000)



Conférence donnée au GRHIN

Par Claude-Henri Piraud.

Le jeudi 4 juin 2009

Quelques mots sur Aucors

(article paru dans le bulletin de la SHAP t. CXXXIV – année 2007 ; avec l'aimable autorisation de Claude-Henri Piraud et de Gérard Fayolle.)

Aucors est attesté au XI^e siècle. En 1100, Renaud, évêque de Périgueux, ratifia un acte par lequel, « voilà très longtemps » Gardrard de Haute-Corne, très-noble prêtre, avait donné l'église Saint-Étienne de Beaussac au chapitre de Saint-Astier. Haute-Corne, étymologie d'Aucors, évoque la corne de la falaise d'où la forteresse primitive dominait de cent pieds la Nizonne. Guillaume de Mareuil y marquait son accord. Après la *chronique de Guitres*, c'est la première fois qu'apparaissent les Mareuil, riche famille qui ne rendait qu'au soleil l'hommage de ses domaines et de ses seigneuries.

Au XIII^e siècle, les sires de Mareuil prêtèrent plusieurs fois hommage-lige pour Aucors aux comtes d'Angoulême et le vicomte de Limoges, qui l'avouait à l'évêque d'Angoulême. Avec Aubeterre et Villebois, cette partie de la *civitas Pétragorensis* restait tournée vers Angoulême. A la fin du siècle, les Mareuil cédèrent Aucors à un fidèle de Philippe le Bel, Jean Vigier, originaire de Marthon, « chevalier du roi ». il fut notamment Maire de Bordeaux, de 1300 à 1302, quand le roi avait saisi la Guyenne.

Marie Vigier, son arrière petite-fille, veuve sans enfants d'un Mareuil, était héritière d'Aucors et de Javerlhac, forteresse voisine sur le Bandiat. Elle se fit épouser par le fils du vicomte de Rochechouart, âgé de 18 ans. L'audace paya : le vicomte menaça de déshériter, mais, admonesté par le pape, il fit « de nécessité vertu ». c'était en 1355. Six mois plus tard, accompagné de son fils, il figurait en grand arroi à Maupertuis. Il mourut dans la bataille, Louis devint vicomte, et Aucors entra pour cent ans dans le patrimoine des Rochechouart. Cette famille, un des plus solides et des plus sûrs appuis de la couronne en Guyenne, obtint d'émerger au budget de l'État pour entretenir et garnir Aucors.

En 1394, à la faveur des trêves, le vicomte crut pouvoir économiser sur la garnison. Mauvais calcul : un des pires brigands du moment, Peyrot le Béarnais, grand chef de routiers, s'empara par surprise de la forteresse. Paris s'émut et adressa une ambassade musclée, dirigée par le maréchal Boucicaut, au duc de Lancastre. Le lieutenant-général admit sa faute, ordonna au Béarnais de déguerpir – ce qu'il fit piteusement – et remit Aucors au sire de Pons. Mais le conservateur des trêves se fit longtemps tirer l'oreille pour restituer à son propriétaire une forteresse si mal gardée.

Si Aucors tomba de nouveau à l'ennemi, une vingtaine d'années plus tard, au moins ne fut-ce pas par négligence : la place fut prise « d'emblée ». En 1430, les consuls de Périgueux offraient, pour l'amadouer, dix pintes de vin blanc à la *capitanessa d'Aucorn*. Une femme commandait alors la garnison. En 1435, le sénéchal du Poitou s'engagea contre rémunération à chasser les Anglais, vraisemblablement le sire de Gramont, déjà maître d'Aubeterre, de Chalais et de Mareuil. Le siège dura plusieurs mois, et dix ans plus tard, beaucoup de gentilshommes se glorifiaient encore d'y avoir été. Le château conquis, Jean de La Roche l'utilisa pour ses opérations personnelles, au moins jusqu'à la Praguerie (1440).

La paix venue, Aucors passa par mariage aux Faulcon, qui bâtirent – ou rénoverent – la grand'salle située dans la basse-cour : trente mètres de long sur sept de large. On y voit leur blason. Leur succédèrent les Bompar, puis les Paysac, qui modernisèrent les lieux, divisèrent la grand'salle en trois pièces, ajoutèrent une tour escalier et mirent leurs armes sur la porte d'entrée.

Aucors retourna aux Mareuil. Pourquoi et comment ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'en 1575, les protestants envahirent la forteresse, à nouveau mal gardée, avec l'idée d'en faire un point d'appui pour leurs courses contre Périgueux et Angoulême. André de Bourdeille, sénéchal du Périgord, se ménagea des complicités dans la place et l'enleva sans coup férir.

En 1577, Jacques de Conan, seigneur de Connezac, et sa femme achetèrent 9 500 livres le château d'Aucors – domaine, rentes et justice – qui forma le lot de leur fils cadet. A partir de 1617, celui-ci se mit en devoir de reconstruire le logis. Quarante ans d'incurie avaient tout ruiné, même

les tuiles avaient échoué sur les toits de Connezac ! Il ouvrit des baies au goût du jour et encadra la façade de deux échauguettes « en poivrière ». sans doute acheva-t-il de démolir la forteresse, qui ne se devine plus que par sa douve sèche en demi-cercle.

Sept générations de Conan gardèrent Aucors sans laisser d'histoire : ils se mariaient dans cette petit vallée de la Nizonne que Verneilh compara à « un coin du faubourg Saint-Germain, tant il s'y trouve de noblesse ancienne », ils géraient leur terre au mieux, et allaient à l'armée servir le roi.

En 1792, Jacques de Conan, seigneur des lieux, était veuf et père de deux officiers, un cavalier et un marin, et de deux filles. Ses fils émigrèrent pour se battre dans l'armée de Princes. On suspecta le père et les sœurs, on les emprisonna dix-huit mois aux Sables-sur-Dronne, « ci-devant abbaye de Saint-Pardoux-la-Rivière », dont on avait expulsé leur tante, réfugiée à Aucors.

Les laïcs au couvent, les nonnes au château, logique d'un temps qui vénérât déesse Raison ! Avec le *senatus-consulte* de 1802, tout s'arrangea, Henri, l'aîné, revint, réintégra ses biens, se maria, n'eut pas d'enfants. Mort en 1820, il légua le repaire ancestral à son plus proche parent, Thibault de Maillard-La Combe.

Maillard en fit la part de son dixième enfant, Antoinette, qui épousait Auguste Dupin de Saint-Cyr. En 1876, dans *ses Voyages agricoles*, Louis de Lamothe, beau-père de leur fils, décrit avec lyrisme la terre de son gendre. « La falaise se dresse et nous voyons à son sommet apparaître le vieil édifice avec son étroite terrasse surplombant le précipice, ses deux poivrières surveillant les alentours, sa tour octogone crénelée, sa sévère enceinte aux portes surmontées de l'écusson des Conan, dont la trace et le nom remplissent le canton de Mareuil. » Cinq générations s'y succédèrent, jusqu'au commandant Dupin de Saint-Cyr, grand-père de ma femme, mort à Aucors en 1982. Du mariage de ses parents, en 1900, provint une large descendance qui remplit toujours le canton de Mareuil.



HAUTEFAYE 1870



Conférence donnée au GRHIN

Par Georges Marbeck

Le jeudi 3 septembre 2009

Hautefaye 1870.

A voir ce paisible village d'une dizaine de maisons autour d'une jolie petite église romane, niché dans la campagne vallonnée, couverte de grands bois, aux confins du Périgord et du Pays charentais, qui croirait qu'il ait pu être le théâtre d'un déchaînement de folie meurtrière d'une hallucinante barbarie ? Pourtant les faits sont là, inscrits dans les témoignages de l'époque, les comptes-rendus de la presse locale, les rapports d'instruction, les minutes du procès...

Nous sommes le 16 août 1870. Comme chaque année à la même date, il y a foule à Hautefaye. Des centaines de paysans, d'artisans, de forains, de maquignons sont venus de tous les environs pour la foire. Une foire réputée dans la région, qui attire d'autant plus de monde qu'elle a lieu le lendemain du 15 août, jour de la fête nationale de l'Empereur – fête célébrée tambour battant depuis dix-huit ans, dans chaque commune de la France rurale où l'on voue un véritable culte à la personne de Napoléon III. *

Mais au bourg d'Hautefaye, en ce jour torride de l'été 1870, les esprits ne sont pas à la fête. Il suffit de regarder les mines, d'écouter les propos fiévreux des gens attroupés un peu partout, qui serrent le poing et agitent des bâtons, pour sentir qu'il y a quelque chose d'empoisonné dans l'atmosphère. Voilà maintenant cinq mois qu'il n'est pas tombé une goutte d'eau. De mémoire de gens d'ici, on n'avait jamais vu une sécheresse pareille au pays, et qui dure si longtemps. Les puits sont à sec, les prairies brûlées, les récoltes anéanties, le bétail souffre, les épidémies font des ravages. Le foirail est envahi de vaches, de bœufs, de veaux, de moutons, de porcs, de chevaux, de bourriques qu'on ne peut plus garder, faute d'avoir de quoi les nourrir... Et comme si ce n'était pas assez de subir les malheurs de cette canicule dévastatrice, il a fallu qu'il y ait cette guerre, cette foutue guerre, déclarée le *cœur léger* pour des motifs souvent incompréhensibles dans le monde paysan.

Depuis quelques jours, de sinistres nouvelles circulent dans les campagnes. Froeschwiller, Wissembourg, Reichshoffen... Les noms de défaites aux consonances barbares pour une oreille de paysan périgourdin qui ne parle que patois, reviennent dans toutes les conversations. Et aussi les noms des enfants du peuple des campagnes, dont certains sont partis comme remplaçants d'un fils de riche propriétaire à qui ils se sont vendus...

Froeschwiller, Wissenbourg, Reicshoffen... Les noms de défaites empoisonnent la frairie d'Hautefaye. Des défaites que presque personne n'ose appeler défaites. Car ces paysans, venus, la mort dans l'âme, vendre leurs bêtes, ne peuvent pas, ne veulent pas imaginer que leur empereur puisse être battu. Trois mois plus tôt, dans la quasi-totalité des communes rurales du Périgord, les habitants ont voté comme un seul homme « oui » au dernier plébiscite voulu par Napoléon III, soucieux de réaffirmer son autorité menacée par l'agitation républicaine dans les grandes villes, avec cette promesse indéfiniment martelée : *l'Empire, c'est la paix !* A Hautefaye même, l'unanimité a été sans faille : 117 votants, 117 oui à l'Empereur.

« *Si Napoléon III est en difficulté, disent-ils en ce 16 août, c'est qu'il a été trahi.* »

Trahi par ceux qui depuis toujours veulent sa perte, les ennemis de l'intérieur. Et ces ennemis-là, il n'y a pas besoin d'aller les chercher en Lorraine à sept cents kilomètres. Il y en a là, tout près d'ici : ces messieurs des châteaux qui ne songent qu'à ramener un roi sur le trône de France et les bourgeois des villes qui veulent la chute de l'empereur pour nous amener leur

* Voir les Chroniques Nontronnaises n° 15 : Un rite politique oublié : la fête de l'Empereur en Nontronnais au second Empire par *Georges MarBeck*

république. De sourdes accusations circulent, amplifiées par des agents provocateurs, qui font autorité au fond des auberges. Dans l'atmosphère oppressante de désolation et d'orage qui pèse sur Haute-faye, les faux-bruits, les on-dit vont bon train. Les affabulations les plus invraisemblables trouvent des oreilles complaisantes. Excités par les beuveries, les esprits s'échauffent, les rumeurs les plus folles prennent corps. Un homme vêtu de blanc harangue un groupe de paysans, dénonce les *messieurs* qui souhaitent la défaite et envoient les *enfants de la misère* se faire tuer à leur place.

Soudain quelqu'un montre du doigt un homme jeune, élégant, fils d'un châtelain des environs, venu faire un tour à la foire. L'homme en blanc l'interpelle, l'accuse d'avoir dit *L'Empereur est perdu* et d'avoir crié *Vive la République !* Camille de Maillard proteste d'autant plus vigoureusement que lui et sa famille sont monarchistes dans l'âme. La foule l'entoure, l'accuse d'avoir envoyé de l'argent aux Prussiens, le menace. Des poings se lèvent, des gourdins se dressent... profitant d'un moment de confusion, l'homme saute un mur et réussit à s'enfuir, sous la protection de ses métayers. Frustrée, la foule cherche une autre victime. Le besoin de trouver à tout prix un responsable à tous les malheurs de la terre est là, au creux des reins, au fond des regards luisants d'alcool.

Alain de Monéys d'Ordières, jeune propriétaire terrien estimé, adjoint au maire de la commune voisine, vient d'arriver à la foire. Il interroge un ami sur les causes de toute cette effervescence. Brethenoux, l'homme en blanc, s'interpose.

« C'est votre cousin qui a crié *Vive la République !*
- Cela m'étonnerait ! Vous ne le prouveriez pas. »

L'homme en blanc se tourne vers la foule et donne de la voix :
« Que ceux qui ont entendu de Maillard crier *Vive la République ! A bas Napoléon !* lèvent la main ».

Trois, quatre, six, dix, vingt mains se lèvent... En un instant, la foule entoure le nouveau venu. Masse compacte, effrayante, de visages haineux, de bras armés de bâtons, de fourches, de crochets... Les mêmes accusations que tout à l'heure fusent en patois, en français, avec une hargne redoublée, à l'adresse de cet homme à la mine soignée, aux manières douces, au regard affable.

« Il crié *Vive la République !* Il envoie de l'argent aux Prussiens ! C'est un traître... »

Epouvanté, totalement étranger aux accusations qu'on lui porte, Alain de Monéys ne comprend pas cet accès subit de fureur contre lui. Il n'a jamais crié *Vive la République !* et dans deux jours il part pour la guerre, engagé volontaire comme simple soldat, malgré sa réforme. Troublé, inquiet, il se défend comme il peut.

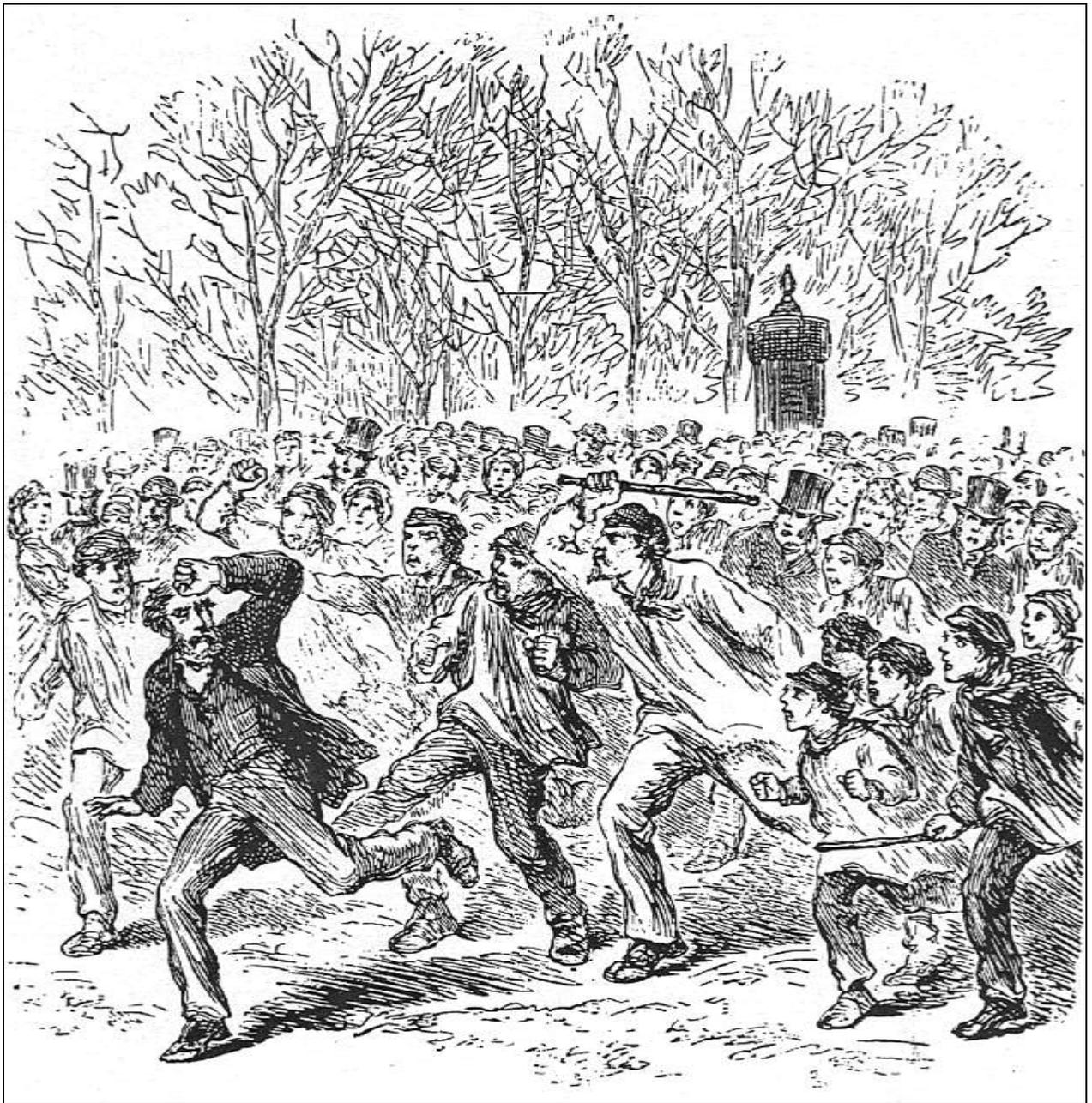
« Mes amis, vous vous trompez. Je suis soldat. Je pars aussi défendre la patrie... »

Sourde, la foule vocifère.

« C'est un traître, un Prussien, il faut le pendre ! »

La main crispée sur sa cravache, Alain de Monéys répète inlassablement :

« C'est une méprise, mes amis. Vous vous trompez. Je suis patriote, comme vous... »
Après les menaces, les actes. On le frappe dans le dos. Une main calleuse lui tire l'oreille. Un vieillard armé d'un aiguillon lui balafre la joue. Le sang coule. Affolé, l'homme vêtu de blanc



Un espion prussien reconnu et poursuivi par la foule

qui a mis le feu aux esprits essaie de calmer les furieux. Trop tard. La vue du sang excite les voraces. A coups de poings, à coups de bâtons, on frappe le malheureux qui crie de toutes ses forces :

« Vive la France ! Vive l'Empereur !

- A mort ! répond la foule. C'est un Prussien, il faut le pendre. »

Tout près de là, il y a un cerisier... A coups de bâtons sur la tête, à coups de sabots dans les jambes, on pousse Alain de Monéys au pied de l'arbre. Deux jeunes garçons ont déjà attaché une corde. Mais la branche casse. La foule proteste. Un certain Chambord, grand gaillard d'une trentaine d'années, brandit une canne plombée et hurle en faisant les moulinets :

« Bourrez-le, c'est un Prussien. Assommez-le ! »

A l'appel de ce meneur improvisé, des enrégés se ruent sur Alain de Monéys, qui continue de crier d'une voix pathétique :

« Je suis soldat ! Vous vous trompez !... Vive la France ! Vive Napoléon ! »

Révoltés de voir qu'on s'en prend à un innocent, des habitants d'Hautefaye s'approchent, interpellent avec véhémence les assaillants :

« Arrêtez, on le connaît, c'est un brave homme ! Il est adjoint au maire de Beaussac. Il n'a rien à se reprocher ! »

Mais les voix sont couvertes par les vociférations.

« C'est un traître ! Un Prussien ! Il faut le tuer... »

Et les enrégés menacent ceux qui veulent défendre leur proie.

La scène se passe à quelques pas de la maison de Mathieu, maréchal-ferrant, maire d'Hautefaye, un vieil homme à l'air pleutre et buté. Sanglé dans son écharpe tricolore, il essaye vaguement de calmer la foule. Mais les esprits sont trop montés pour faire attention à lui. Il est ballotté, bousculer, réduit à l'impuissance. Un groupe d'hommes décidé à arracher Alain de Monéys à ses bourreaux réussit à l'entraîner jusqu'au seuil de la mairie. Entrouvert un instant, le lourd battant se referme. La femme du maire a peur qu'on lui casse la vaisselle. Alain, le visage en sang, la chemise déchirée, reste sur les marches avec ses protecteurs. Mais la troupe des forcenés, qui a grossi, revient à la charge. Deux vigoureux paysans, Buisson et Mazière, saisissent Alain au collet :

« C'est une crapule, il faut le faire souffrir. Et on fera autant à ceux qui prennent son parti ! »

Chambort, l'homme à la canne de plomb, se campe sur le petit perron de la mairie. Il hurle :

« Amenez le Prussien sur le travail ! »

Il montre du doigt l'appareil à ferrer les bêtes de somme qu'on appelle un *travail*. Il appartient au maire. Chambord est lui aussi maréchal-ferrant. Il sait manœuvrer la machine.

« Attachez-le, on va le ferrer comme un bœuf ! »

Et le *tambour-major* du sacrifice dirige le sinistre simulacre. On s'acharne sur Alain de Monéys, on lui retire une botte. On essaie de lui arracher un ongle de pied. On allume la forge pour faire rougir les fers.. Quelqu'un arrive en criant :

« Le curé vient de sortir du presbytère, il a un pistolet. Venez vite ! »

Des voix répondent :

« Attrapez-le ! Il faut les mettre en croix tous les deux ! Il faut les cramer ! »

Il y a un moment d'affolement, mais le calvaire d'Alain de Monéys se poursuit, inexorablement. D'un terrible coup de sabot, un vieillard lui arrache une touffe de cheveux. Un enfant lui enfonce un bâton dans les côtes. Un vieux chiffonnier armé de sa balance à crochet lui assène de toute sa force un coup sur le crâne avec un rire effrayant. La boule d'acier laisse une atroce blessure.

L'irruption du curé armé fait un moment diversion. Une partie de la foule se porte vers lui. Les partisans d'Alain de Monéys en profitent pour le dégager. Mais les plus excités ne veulent pas lâcher leur proie. Ils décident de l'enfermer dans une étable à moutons toute proche.

« Tu as pris ton café sur des parquets cirés, nous te le ferons prendre dans le fumier », lance Piarrouy, le chiffonnier.

Quelques-uns des protecteurs d'Alain de Monéys entrent avec lui dans l'étable. Pour désarmer ses assaillants qui l'insultent et le menacent, le curé d'Hautefaye ouvre les portes du presbytère et verse à boire à tout le monde. Le vin de messe coule à flots. Les verres se lèvent. On crie à plein gosier.

« Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! A bas les Prussiens ! A mort les espions !... »

Le curé hurle avec les loups.

« Vive l'Empereur ! Vive la France ! A bas les Prussiens ! »

Pendant de temps, dans l'étable, les amis d'Alain de Monéys s'efforcent de le reconforter. Ils nettoient ses blessures, le font boire, lui donnent des figues et cherchent un moyen de le sortir de là. Un moment, le malheureux se croit sauvé. Il baise les mains de ses amis, leur parle en étouffant ses sanglots. L'un d'eux lui suggère de changer de vêtements pour se dissimuler. Il lui propose sa blouse et ses sabots... Mais comment s'échapper de ce réduit cerné de tous côtés ?

Loin d'avoir calmé les esprits, le vin du curé les a surchauffés. Les furieux et leurs meneurs arrivent du presbytère en hurlant : ils se précipitent vers la porte de l'étable. Mathieu, le maire, toujours sanglé dans son écharpe tricolore, essaie d'amadouer les fortes têtes.

« Mes amis, laissez-le ! Je suis maire de ce village. S'il est coupable, justice sera rendue... »

Un meunier, un boulanger s'adressent aux enragés :

« Cet homme est notre voisin, il n'a jamais fait que du bien. C'est un brave homme. Nous le connaissons depuis toujours. Laissez-le ! »

Mais la foule poursuit son idée fixe :

« C'est un Prussien ! C'est un ennemi ! laissez-nous entrer ou on fout le feu à l'étable avec vous dedans ! »

Sous la menace, les défenseurs d'Alain de Monéys ne peuvent que s'écarter. On défonce la porte. Un homme entre et ressort, épouvanté à la vue du malheureux défiguré, en loques. Ses amis et défenseurs n'ont pas eu le temps de lui changer ses vêtements. Chambort, Buisson, Mazière, les plus durs, font irruption dans l'étable et entraînent les autres. Ils se jettent de nouveau sur leur victime qui, malgré son état trouve encore la force de crier :

« Vive la France ! Vive Napoléon ! »

A coups de pieds, à coups de bâtons, on l'oblige à sortir. On insulte, on menace ceux qui le protègent... Alain arrive à peine à marcher. On le pousse dans l'unique chemin qui traverse le village, de l'église au foirail :

« Allez Prussien, avance ! On va te griller comme un cochon. »

Et l'odieux calvaire se poursuit. Des femmes affolées viennent supplier les hommes et les enfants de rentrer. Elles les tirent par la blouse. Mais tous veulent participer ou assister au supplice. Des portes se ferment sur le passage du cortège.

Alain de Monéys, dont la tête n'est plus qu'une boule de sang, continue à répéter d'une voix exténuée :

« Vive Napoléon, Vive la France !

- Ah ! tu le dis maintenant, mais c'est trop tard ! On va te brûler... »

Les coups continuent à s'abattre. On arrive sur la toute petite place d'Hautefaye. Un groupe d'hommes tente une nouvelle fois de sauver Alain de Monéys. Ils veulent le faire entrer dans une maison. La porte se ferme violemment, broyant le pied du désespéré. Le chiffonnier en profite pour lui asséner encore deux coups de son terrible crochet. D'une voix à peine audible, Alain murmure le nom de sa mère. Le sang lui coule de la bouche. Soudain, il s'effondre. On croit qu'il va mourir. Il rouvre les yeux... Alors, soudain, pris d'un incroyable sursaut d'énergie, Alain de Monéys d'Ordières se dresse et court en vacillant de l'autre côté de la place, arrache un pieu à une charrette et se retourne vers la foule. Spectacle effrayant, pathétique, que cet homme chétif, éborgné, en sang, les vêtements en lambeaux, qui menace de son pieu la horde de ses assaillants... Bien vite, on le désarme, on retourne le pieu contre lui, on le ramène au centre de la place pour lui faire expier sa velléité de résistance. A coups de bâtons, à coups de pieds, des enfants, des vieillards s'acharnent sur le moribond. C'est à qui ira le plus loin dans l'ignominie. Des habitants de Hautefaye et du voisinage conjurent encore le maire d'intervenir.

« Enfin, vous êtes maire ! Faites quelque chose ! Aidez-nous, parlez à ces brutes !

- C'est inutile, ils ne m'écouteront pas... »

D'autres personnes, révoltées par ces scènes d'atrocité, interpellent à leur tour le maire, qui lève les bras au ciel d'impuissance.

« Faites-en ce que vous voudrez ! mangez-le si ça vous dit... »

Alain de Monéys n'est plus qu'un corps tuméfié, écorché, étendu sur les cailloux, poussant par moment des gémissements rauques. Mazière Buisson, Campot lui tirent sur les bras et les jambes comme pour l'écarteler. Des voix crient :

« Allez chercher la curé ! On va lui en faire autant ! Il faut les mettre en croix tous les deux et les brûler. »

On traîne le corps pantelant d'Alain vers le foirail. Des bœufs affolés par la chaleur, harcelés par les mouches et les taons, s'agitent, se battent, beuglent... La foule gronde :

« Il faut le brûler ! C'est un Prussien ! A mort ! A mort ! »

Près du foirail se trouve une mare desséchée, et non loin de là, un tas de fagots. Chambort ordonne :

« Apportez des sarments, allez chercher du bois ! »

On traîne par les pieds le corps du malheureux jusqu'à la mare desséchée. En quelques minutes, le bûcher est dressé. Des garçons grimpent et tassent le bois avec des déhanchements obscènes, en répétant à tue-tête comme une incantation barbare :

« Vive Napoléon ! A mort le Prussien ! »

On cherche de la paille pour allumer le feu. Quelqu'un propose d'aller en acheter. Chambort donne treize sous, Buisson deux. On réclame des allumettes. Un enfant court en chercher à l'épicerie-tabac. La foule se rassemble autour du bûcher, les yeux fixés sur le corps effroyablement meurtri. On guette ses derniers soubresauts.

« Il a remué le pied, ouvert l'œil, il bouge... »

Un homme revient avec une botte de paille, un garçon avec des allumettes. Il la frotte sous son sabot... Elle prend. Chambort hurle :

« C'est au plus jeune d'allumer le feu ! »

Les partisans d'Alain de Monéys essaient une dernière fois d'empêcher l'irréparable. Mais la pression de la foule est trop forte... le feu crépite. Un frisson court dans la foule.

« Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! Mort au Prussien ! »

Les flammes grossissent. Dans un ultime sursaut, le corps d'Alain de Monéys secoue les branches qui le recouvrent. La foule vibre. Des hommes lancent leur chapeau en l'air en hurlant :

« Vive l'Empereur ! Mort au traître ! Le Prussien brûle ! »

Une fumée noirâtre monte du bûcher. Les cheveux, les vêtements d'Alain brûlent, son corps se boursoufle. Les spectateurs commentent.

« Regardez comme il grille bien, notre cochon ! »

Des insatiables s'approchent des flammes, plantent leurs bâtons dans le chair du supplicié avec des ricanements monstrueux. Un vieillard se penche sur le brasier.

« Dommage de voir tant de graisse perdue ! »

Il met un morceau de pain au bout d'un aiguillon et va le placer sous le corps en flamme. Un autre l'imité... Le pain imbibé de graisse humaine circule dans la foule.

« Au moins qu'il nous nourrisse, ce pourceau ! »

Des bouteilles de vin, d'eau-de-vie circulent. On boit, on danse, on hurle autour du bûcher.

« Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! Vive la France ! »

Des gens regardent la scène, pétrifiés, silencieux, hypnotisés par l'innommable. D'autres, soudain frappés d'épouvante, s'en vont en courant. Mais les exaltés continuent d'exprimer bruyamment leur délire :

« Nous avons brûlé un fameux cochon. L'Empereur va nous récompenser ! Le gouvernement nous enverra une paye. »

Une heure plus tard, le sacrifice est consommé. Les barbares ont brûlé le supposé responsable de leurs malheurs, la colère du ciel s'apaise. On peut rentrer chez soi, l'âme tranquille... Un lourd silence fait suite à l'exaltation. Sur le lieu du crime, il ne reste que des

braises, une forme humaine tordue, calcinée, et des chiens qui rodent. Les défenseurs d'Alain de Monéys s'avancent, horrifiés. Au bout de fourches, ils chargent ses restes sur des planches, les arrosent d'eau, les recouvrent d'un drap et les transportent dans l'église transformée en chapelle ardente.

Prévenus dans la soirée, les gendarmes de Nontron et de Mareuil arrivent à la nuit tombante. A l'aube du 17 août, ils investissent la commune d'Hautefaye, battent la campagne environnante à la recherche des criminels de la veille.

Le bruit des fureurs homicides d'Hautefaye a saisi la contrée comme un nouveau tocsin, plus terrible que celui de la guerre. Les notables effrayés craignent le retour des jacqueries. Des familles se barricadent dans leurs châteaux et montent la garde. L'administration préfectorale d'émeut. On télégraphie au ministère de l'Intérieur. L'affaire d'Hautefaye est évoquée à la tribune de la chambre, au moment où des nouvelles catastrophiques arrivent de Lorraine. L'armée française conduite par Napoléon III en personne est au bord de la débâcle. Quarante mille hommes sont tombés à Rezonville et à Saint-Privas.

Le gouvernement déclare que l'information judiciaire du crime d'Hautefaye sera conduite avec *vigueur et rapidité*, et que les inculpés seront traduits au plus tôt devant les assises de la Dordogne. Une soixantaine de personnes sont arrêtées, entassées devant la prison de Nontron. L'enquête commence. On arrache publiquement l'écharpe du maire d'Hautefaye. On parle même de rayer la commune de la carte. Les gens du village se terrent, rasent les murs, osent à peine se regarder les uns les autres. Tout le monde se tait.

En Lorraine, c'est la déroute. Les Prussiens marchent sur Paris. Napoléon III, vaincu, capitule. Le 4 septembre, moins de trois semaines après le supplice et le meurtre d'Alain de Monéys accompli aux cris de *Vive l'Empereur* ! l'Empire s'effondre, la République est proclamée, Gambetta et ses amis prennent le pouvoir.

L'instruction de l'affaire d'Hautefaye se poursuit. Vingt-et-un accusés seront jugés aux assises de la Dordogne, tous paysans, cultivateurs ou artisans. Le plus jeune a treize ans, le plus âgé soixante-deux. Aucun n'a d'antécédent judiciaire. C'est le crime des *braves gens*.

Le procès s'ouvre le 13 décembre, au palais de justice de Périgueux, pendant le siège de Paris. La foule se presse au prétoire. Les principaux accusés sont effondrés, confondus d'avoir à répondre d'un acte dont ils réalisent tout à coup la monstruosité. Ils balbutient de vagues justifications, sans pouvoir apporter la moindre preuve des griefs dont ils avaient chargé la victime tout au long de sa mise à mort – griefs imaginaires, comme l'a montré l'enquête. Certains d'entre eux fondent en larmes et s'apitoient sur le sort de celui qu'ils ont brûlé.

« C'était un brave homme. On nous a égarés. Nous étions ivres... »

Un homme lynché, écorché, brûlé, par de braves gens... Telle est la physionomie singulière du meurtre d'Hautefaye, répétition d'un scénario tragique venu du fond des âges : le sacrifice du *bouc émissaire*.

Le 20 décembre, les jurés de la Dordogne rendent leur verdict : Chambort, Buisson, Mazière, Piarrouty sont condamnés à mort, neuf de leurs complices aux travaux forcés, cinq à des peines de prison. Deux jeunes garçons sont envoyés en maison de correction. Un troisième est rendu à sa famille. Le soir même, les avocats des condamnés à mort écrivent au Garde des Sceaux pour demander la grâce de leurs clients :



Journée du 4 septembre : invasion du corps législatif par le peuple et la garde nationale ; Gambetta harangue la foule.

« *Le crime d’Hautefaye, en dehors de sa matérialité même, n’est pas, à ce point, reprochable aux condamnés. Il est le crime de la foule dans une heure d’ivresse, avec son ignorance, sa superstition, ses fanatismes, les excitations qui procèdent du bruit et du nombre ; en un mot, avec toutes ses causes d’égarement...* »

La décision se fait attendre. Le gouvernement de la défense nationale qui a dû se replier à Tours, puis à Bordeaux, est absorbé par les innombrables problèmes de l’heure : réorganisation de l’armée, consolidation de la République, préparation des élections de l’Assemblée constituante... Le docteur Guibert, préfet de la Dordogne, nommé le 4 septembre, républicain convaincu, intervient. Il presse Gambetta de gracier les quatre condamnés d’Hautefaye. Il plaide l’apaisement, autant par souci humanitaire que par clairvoyance. Venant à la veille des élections, l’exécution risque d’être ressentie par les populations paysannes qui se méfient de la République, comme un acte de vengeance politique.

Les jeunes républicains purs et durs de la région, lancés à la conquête du pouvoir, demandent au contraire que la justice frappe avec la plus extrême rigueur ces *abominables campagnards*

Le 4 février 1871, le préfet de la Dordogne reçoit une dépêche télégraphique du gouvernement de Gambetta : le Conseil a délibéré. *L’exécution doit avoir lieu sans aucune grâce et sans aucun sursis.* L’arrêt de la cour d’assises avait précisé que le châtiment devait se dérouler sur les lieux mêmes du crime. Ordre est donc donné de transporter la guillotine de Bordeaux à Hautefaye : 127 kilomètres.

Depuis plusieurs semaines, une vague de froid polaire a envahi tout le pays. Autant l’été a été torride, autant l’hiver est glacial. C’est alors que l’on voit passer sur une route cahoteuse du Périgord, dans la campagne engourdie sous une épaisse couche de neige durcie, un hallucinant cortège : la guillotine dressée sur une charrette, coiffée d’un voile de crêpe noir, tirée par quatre chevaux noirs, précédée et suivie d’une colonne de soldats en pantalons rouges qui roulent du tambour. Le ténébreux *cortège* traverse les hameaux, les villages, laissant derrière lui un sentiment d’effroi.

Le 5 février au soir, un deuxième convoi s’ébranle vers Hautefaye : celui des quatre condamnés à mort, extraits de la prison de Périgueux, enfermés dans un omnibus de la ville avec quatre prêtres, huit gendarmes et l’exécuteur des hautes-œuvres, en redingote et haut-de-forme.

Le 6 à l’aube, l’heure du châtiment a sonné. Témoin de l’exécution, le rédacteur du journal *Le Nontronnais* écrit :

« *Le crime est expié ! à 8 heures et demie du matin, les quatre individus condamnés à mort pour leur participation à l’horrible drame du 16 août 1870, ont porté leur tête sur l’échafaud, dressé au centre même du bourg d’Hautefaye.*

Depuis leur condamnation par la cour d’assises de la Dordogne, le 21 décembre 1870, les condamnés paraissaient compter sur le résultat de leur pourvoi en grâce, et cet espoir ne les a pas abandonnés un seul moment.

La triste nouvelle les a atterrés. Le plus abattu était Chambort. Ils ont été immédiatement revêtus de la camisole de force, et on s’est occupé, dans la prison, des préparatifs de leur départ, qui était fixé à huit heures du soir.

Vers cinq heures, M l’abbé Gouzot, curé-archiprêtre de la cathédrale de Périgueux et le P. Mounier, directeur du grand-séminaire, ont été introduits. Les condamnés se sont montrés accessibles aux exhortations de ces deux ecclésiastiques, et ont accepté les consolations de la religion. Ils se sont confessés et ont reçu la communion.

A huit heures précises, ils ont été extraits de la prison et remis à l’exécuteur des hautes-œuvres de Bordeaux.

Un omnibus les attendait dans la cour intérieure. Ils y sont montés successivement l'un après l'autre, avec l'aide des gardiens. Les deux ecclésiastiques ont pris place à côté d'eux. L'exécuteur est monté également. Puis la voiture est partie, avec une double escorte de gendarmerie à cheval.

La distance de Périgueux à Hautefaye est de 57 kilomètres. On a relayé une première fois à Brantôme, où on est arrivé à minuit ; une seconde fois à Mareuil, à trois heures du matin. Il était cinq heures du matin quand le funèbre cortège est arrivé à Hautefaye.

L'échafaud était dressé devant la halle. Un détachement de 200 hommes d'infanterie, arrivé la veille, se trouvait sur les lieux.

Les condamnés ont été descendus de voiture et déposés dans une chambre située à 40 mètres environ de l'échafaud. C'est là qu'ont eu lieu les derniers apprêts. Quatre exécuteurs étaient là pour faire l'horrible toilette. Un seul des condamnés a demandé à manger, c'est Piarrouty ; on s'est empressé de satisfaire son désir.

M. le procureur de la République de Nontron était venu avec M. le juge d'instruction et M. le commissaire de police, pour recevoir les dernières déclarations des condamnés. Ceux-ci ont recommandé qu'on priât leurs familles de payer quelques petites dettes qu'ils n'avaient pas eu le temps d'acquitter.

M. l'abbé Lavergne, curé de Nontron et M. l'abbé Vannier, aumônier des prisons, étaient venus se joindre à leurs vénérables collègues pour les assister dans leur sainte et pénible mission.

L'exécution du premier condamné a eu lieu à 8 heures 25 minutes. Cinq minutes après, tout était terminé !

C'est Piarrouty qui a marché le premier, accompagné du P. Mounier.

Puis on est venu chercher Buisson, qu'accompagnait M l'abbé Lavergne.

Mazière a marché à son tour, soutenu par M. l'Archiprêtre Gouzot.

Enfin Chambord, que conduisait M. l'abbé Vannier, a clos la série de ces terribles expiations.

Peu de personnes assistaient à l'exécution. C'est à peine si on en comptait une centaine.

Les corps des quatre suppliciés ont été inhumés dans le cimetière de Hautefaye. »

Tel fut le drame d'Hautefaye, qui a frappé de stupeur le Nontronnais, il y a cent trente-neuf ans. Drame en deux actes, terribles : le meurtre collectif d'un homme brûlé vif dans la chaleur d'un été torride, le châtement de quatre autres, guillotins sous les yeux de la population dans le froid de l'hiver glacial. A quoi vinrent s'ajouter une série de conséquences tragiques, dont eurent à souffrir non seulement les proches de la victime, l'entourage des paysans devenus criminels un jour de folie, mais encore, quantité d'habitants de la région d'Hautefaye, qui n'étaient pour rien dans ce qui s'était passé. Les registres communaux nous apprennent que, pendant l'année 1871, il y eut à Hautefaye quatre fois plus de décès que la moyenne des autres années précédentes et suivantes : des hommes des femmes des enfants de tous âges. Comme si au-delà de l'expiation judiciaire de quelques-uns, il avait fallu, au nom de la fatalité, que chacun à Hautefaye se sentit nommé responsable du meurtre odieux commis par une foule composée, dans son immense majorité, d'individus venus d'ailleurs. Les gens, l'opinion, les journaux, les juges parlaient du crime d'Hautefaye : c'était donc Hautefaye qui avait frappé, torturé, brûlé, mangé un innocent. Hautefaye, c'est-à-dire chaque homme, chaque femme, chaque vieillard, chaque enfant au berceau de cette *maudite* commune, que des républicains zélés voulurent un moment rayer d'un trait de plume de la carte municipale de France, au nom de l'ordre public. Hautefaye, Dieu merci, a résisté et survécu à cette sombre entreprise, même si le bourg y a perdu au passage sa belle foire de la Saint-Roch, même s'il a fallu des décennies pour que s'efface des consciences l'amer souvenir, et pour qu'enfin Hautefaye redevienne ce qu'il est aujourd'hui : un pays paisible, un village comme les autres.

Le 16 août 1970, cent ans jour pour jour après le meurtre d'Alain de Monéys, des descendants de sa famille et des descendants de ses assassins ont assisté côte à côte, dans l'église d'Hautefaye à la messe du pardon. Un siècle pour oublier un jour de cauchemar !

La malédiction d’Hautefaye a fait son temps, rangée désormais au magasin des accessoires, comme aujourd’hui, la guillotine. Et il est infiniment regrettable que des ouvrages intitulés « Le village des cannibales » ou « Mangez-le si vous voulez » viennent stigmatiser le nom et la mémoire de ce village dont les habitants, à l’époque du drame, ont tout fait pour empêcher l’irréparable. Surtout quand l’un de ces ouvrages relève du roman et que l’auteur n’a même pas pris la précaution de changer les noms du lieu et des acteurs réels ou supposés.



DES PIGEONNIERS SEIGNEURIAUX



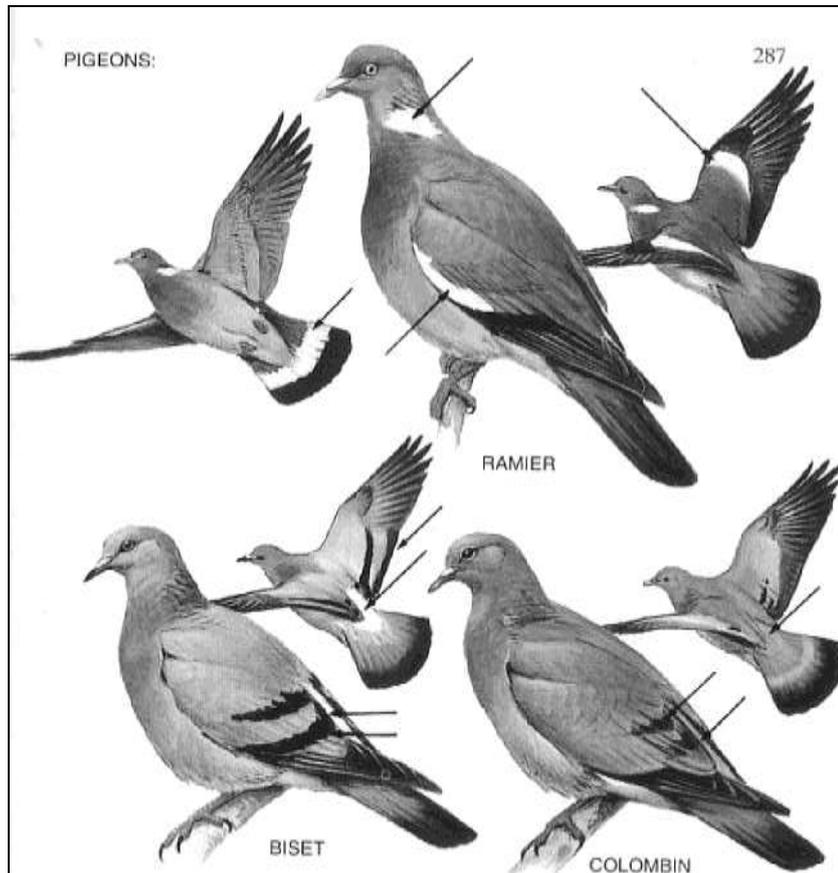
Colombier de l'abbaye de Ligueux.

Conférence donnée au GRHIN

Par Gérard Francis

Le jeudi 5 novembre 2009

Les pigeonniers seigneuriaux



Le pigeon

Une seule race va nous intéresser : le pigeon biset. Il est à l'origine de toutes les races actuelles de pigeons domestiques, qu'ils soient d'élevage ou voyageurs. Au départ plus petits que leurs cousins, les bisets domestiques ont été diversifiés par sélection pour obtenir des pigeons d'élevage plus gros... et de toutes formes et couleurs, un peu comme les races de chiens.

Signalons tout de même le pigeon colombin qui est un pigeon des bois moins grégaire ; et le pigeon ramier, plus gros, sauvage, et qui vit en grands vols effectuant des migrations : c'est la palombe.

A l'origine les bisets sauvages vivaient dans les falaises bordant la mer Méditerranée.

Historiquement, l'élevage du pigeon apparaît dès la plus haute antiquité :

- Noé et la colombe de la paix revenant sur l'arche avec un rameau d'olivier
- Aristote, trois siècles avant J.C. rapporte que les pigeons de Grèce produisaient 10 à 11 fois l'an, ce qui indique une domestication.

- Les pigeons étaient plutôt dans l'Antiquité utilisés comme voyageurs chez les Égyptiens, les Perses, les Chinois, les Grecs ; après sa victoire aux Jeux Olympiques, un athlète de l'île d'Égine lâche un pigeon porteur d'un ruban rouge pour annoncer sa victoire.

- Les Romains bâtirent d'énormes pigeonniers de 4 à 5000 pigeons. Ils utilisaient les pigeons comme messagers ; teints de différentes couleurs, ils étaient lâchés pour annoncer aux propriétaires, dans les courses de char, leur victoire ou leur défaite. Puis vinrent les utilisations militaires nombreuses.

Le pigeon domestique est un oiseau grégaire qui vit très bien en grands groupes. C'est un animal sédentaire. Sa sédentarité et sa fidélité à son pigeonnier sont dues à sa fidélité en couple. Les

pigeons vivent une dizaine d'années en couple très uni. C'est leur union qui fait leur détermination à rejoindre leur colombier, couvrant des distances passant parfois le millier de kilomètres. Une des principales épreuves de pigeons voyageurs part d'Espagne. Sachant que la colombophilie est très répandue dans le Nord de la France et en Belgique, voyez le trajet parcouru. Pour préparer les pigeons à ces épreuves, on sépare les couples plusieurs semaines avant de les lâcher.

Les pigeons couvent et élèvent les pigeonceaux en couple. Ils produisent un lait de jabot très nourrissant qui fait grossir les petits en une quinzaine de jours. Ce qui fait qu'un couple peut fournir jusqu'à 10 ou 11 couples de petits par an (en général un mâle et une femelle). La chair des pigeons âgés est très ferme. Souvent on mange la chair des pigeonceaux juste avant leur premier envol.

Définitions

Trois termes sont ici à définir : FUYE ou FUIE ; définition Larousse « petit colombier » ; pour être plus précis fuie vient du verbe fuir. Les pigeons peuvent s'enfuir, seul leur instinct grégaire les garde dans la fuie. C'est aussi un terme générique archaïque que l'on ne trouve plus guère que dans les textes anciens. PIGEONNIER : Larousse « petit bâtiment aménagé pour l'élevage du pigeon » c'est aussi le terme générique moderne couvrant une fuie ou un colombier. COLOMBIER : Larousse « pigeonnier en forme de tour circulaire ». Si l'on veut être plus pointilleux, certaines personnes parlent de colombier au-delà de 150 boulines, d'autres désignent des tours sous le terme 'pigeonniers' parce qu'elles n'ont pas l'équipement intérieur dont nous allons parler, échelles etc. et ne sont pas entièrement consacrées à l'élevage du pigeon.

Datations

L'élevage du pigeon fut oublié après l'époque romaine. Il réapparaît à partir des 13^e et 14^e siècles sous l'influence des croisades.

Toutefois, on attribue à Charlemagne la loi faisant de l'élevage du pigeon un privilège noble. Durant le Moyen-Age, on trouve, surtout par ici, peu de traces de l'élevage du pigeon. La baronnie de Mareuil comprend essentiellement trois fiefs : Mareuil, Aucors, Bernardières où aucun colombier n'apparaît. Le privilège est confirmé par une ordonnance de 1638, sous Louis XIII . (Val de Dronne, Ed. Confluences)

C'est vers la fin des troubles de la guerre de Cent Ans, vraisemblablement à partir de 1437, lorsque Jean II de Bretagne, vicomte de Limoges rachète le Périgord... et le reconquiert sur les seigneurs pro-anglais, que les grands colombiers seigneuriaux apparaissent en Périgord. Avec une paix relative retrouvée, l'élevage du pigeon « de chair » (et non plus voyageur) est très à la mode. Serait-ce pour pallier la destruction du cheptel durant la guerre de Cent-Ans ?

En effet, on trouve certains actes d'acensement vers le milieu du 15^e siècle avec des réserves très particulières :

- repaire appelé « le Cousset » à Saint-Sulpice de Mareuil : acensé en 1447 par Jean de Jussac ... sauf la grande salle, le **colombier** et la garenne, il se réserve d'y venir.

- 1450, Thibaud de Conan, écuyer, seigneur de Rapevache et Beauvais acense à Martial Thomas le repaire de Beauvais, sous la réserve de la plus belle salle, d'un journal de terre pour faire un jardin, d'un **colombier**, garenne et étang.

- La même année, Hélié et Alain de La Porte, seigneurs de La Vergne, acensent la propriété à la famille Mathieu, sauf la grande salle, le **colombier** et la garenne.

- Première trace écrite des Raymond, seigneurs de La Gotherie (Gauterie) de Saint-Pardoux de Mareuil le 13 décembre 1451. (issus des seigneurs d'Aubeterre)

- 12 juin 1476, Itier Jaubert vend à honnête homme Hélié de Puyzilhou le repaire noble de La Faye. Jean Bourdeyron tient le repaire à titre d'acense moins la grande salle, le **pigeonnier** et la garenne et le 9 août 1476 les Puyzilhou paient à Nicolas d'Authon, seigneur des Bernardières le prix d'achat de La Faye, ils sont aussi seigneurs de La Roderie.*

* Voyez Les Potins de Mareuil et d'ailleurs de 900 à 1900 de Madeleine Hériard

Le très gros colombier de Chapdeuil est daté du 15^e siècle.

Ces colombiers sont des tours rondes, plus rarement carrées, spécifiquement adaptées comme nous allons le voir. Les grands colombiers sont en général attribués aux 16^e et 17^e siècles. Nous venons de voir qu'il faut peut-être remonter au milieu du 15^e siècle pour quelques pigeonniers du Mareuillais. Mais il est possible qu'il se soit agi de petites fuyes (quelques boulins directement dans les murs des propriétés). Les pigeonniers des XVIII^e et XIX^e siècles, même s'ils conservent fière allure, ne consacrent que le haut de la tour à l'élevage du pigeon, le bas servant de rangement. Plus d'échelle, la rationalisation de la récupération de la colombine est moins évidente.

Économie

Le pigeon est élevé à la fin du Moyen-Age et jusqu'à la Révolution pour sa chair, contrairement aux élevages antiques.

De mars à septembre, toutes les 5 semaines, un couple de pigeons, pond deux œufs, les couve, engraisse les petits et recommence... Un pigeonnier de 500 couples peut produire 160 pigeonneaux par semaine. Cela si les pigeons vivent en **Fuies (Fuyes)**, c'est-à-dire en liberté. Les pigeons en volière produisent beaucoup moins, d'où l'intérêt du colombier et du droit seigneurial permettant de lâcher les pigeons toute l'année. L'hiver il faut souvent nourrir les couples.

Il faut savoir qu'à la cour de Versailles, on sacrifiait 400 pigeons à la table du roi et 300 à la table de la reine pour une journée, sous Louis XV. Le goût de Louis XIV pour les petits pois s'explique-t-il ainsi ?

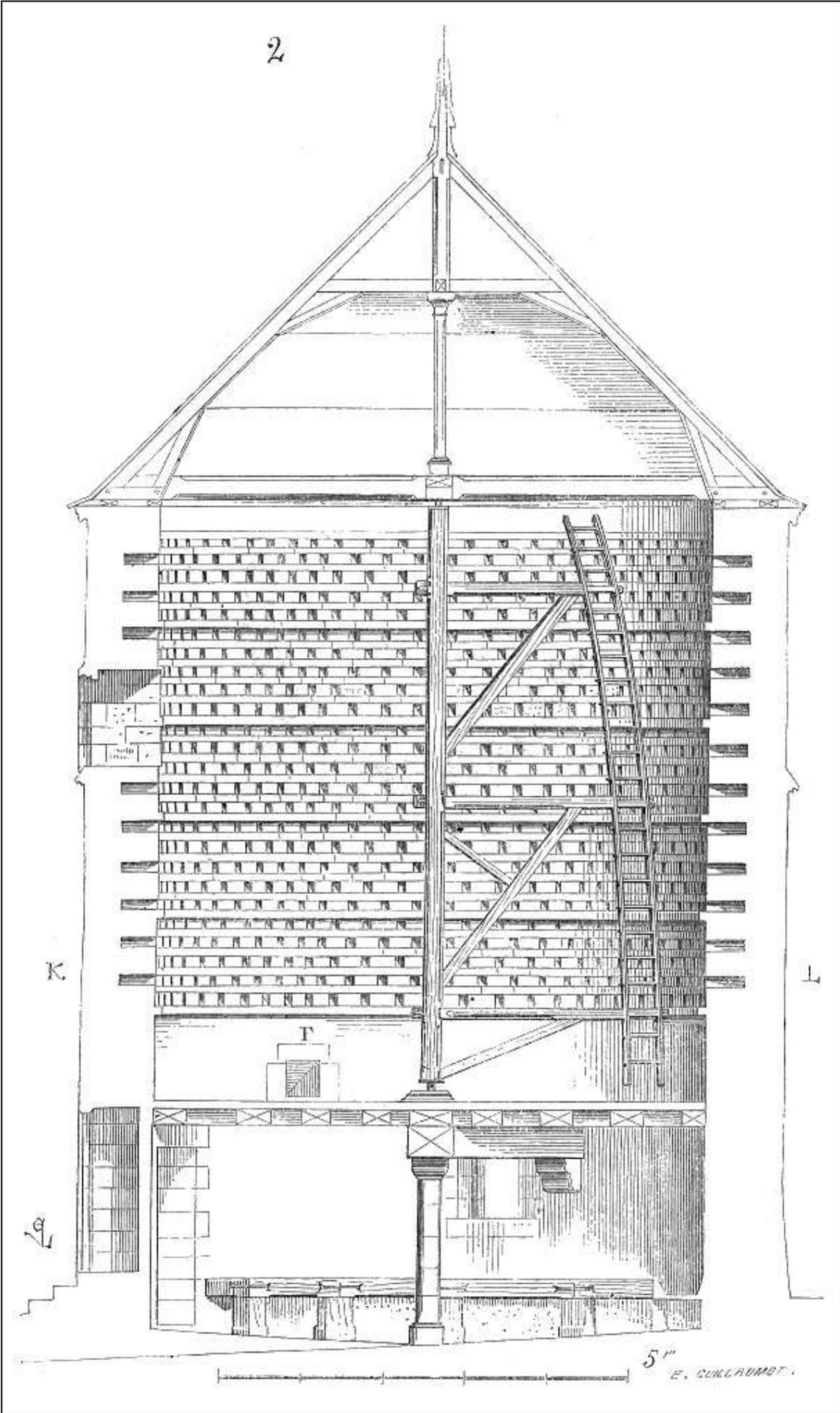
Remarquons ci-dessus Thibaud de Conan qui se réserve le pigeonnier de Beauvais mais aussi 1 journal de terre (½ hectare) pour faire un jardin. Cela va de pair, les grands pigeonniers sont conçus avec un sol nivelé et facilement nettoiyable pour récupérer la « colombine » guano très fertile pour le jardin seigneurial. Un pigeon produit par an 2 à 3 kg de colombine. Elle se vendait encore en 1837, 25 F l'hl. Avant les engrais chimiques, il en était peu d'autres, l'élevage ne reprenant que très progressivement le fumier était peu abondant. On disait qu'un panier de colombine valait une charrette de fumier de mouton. Elle avait, paraît-il, des vertus cicatrisantes et servait aussi à produire du salpêtre pour la poudre à canon.

Certes c'était important dans ces temps de renouveau, mais ne justifiait tout de même pas ces énormes colombiers seigneuriaux. Il y avait là un besoin certain d'afficher sa richesse, sa puissance ; peut-être aussi une véritable compétition entre fiefs, comme aujourd'hui certains d'entre-nous affichent leur voiture... ?

Les Techniques

Le pigeonnier est souvent pourvu d'une fenêtre vitrée pour donner un peu de lumière intérieure. Les ouvertures pour les entrées et sorties des pigeons sont pratiquées en haut des murs, très étroites pour ne pas laisser entrer les plus gros prédateurs. Seules les corneilles et les petites chouettes arrivaient à se gaver des œufs. Par la suite la sortie des pigeons se fera par une ou deux lucarnes sur le toit, mais elles seront fermées par une planche à trous juste suffisants pour le passage du pigeon, pour la même raison. Leur orientation est toujours à l'opposé des vents dominants.

Les autres prédateurs sont déjoués autrement :



- Sol bien planchéié ou maçonné pour éviter les rongeurs et racler la colombine.
- Murs enduits à l'extérieur comme à l'intérieur, empêchant le passage des loirs, lérots, belettes et reptiles (les éventuelles pierres apparentes sont des restaurations récentes).
- corniches ou randières, simples ou multiples, empêchant les mêmes prédateurs de grimper le long des murs. (Voir dans d'autres régions, d'autres techniques : Vic-sur-Cère avec son colombier 'sur pilotis' couverts d'une large pierre plate servant de randière)



Pigeonnier seigneurial de Vic-sur-Cère.

- portes d'entrée en général très petites.

Faisons une comparaison à la fois imagée mais aussi révélant la condition grégaire du pigeon. Un pigeonnier est une HLM à pigeons. Les murs intérieurs sont prévus pour recevoir les nids placés en cases ou boulines.

Mais encore faut-il pouvoir récupérer les pigeonneaux et nettoyer les nids. Un système ingénieux d'échelles simple ou double est prévu. On peut penser qu'une échelle ordinaire peut suffire, il n'en est rien : une échelle placée le long du mur intérieur permettra d'atteindre les boulines sur une certaine plage dépendant de la hauteur de l'échelle, il en faudrait donc de plusieurs grandeurs... Ensuite il faut redescendre et replacer l'échelle pour faire le tour du pigeonnier.

Le bon système est basé sur un arbre pivot appuyé au sol sur un solide bâti de pierre et en charpente planté dans la poutre maîtresse posée diamétralement. Sur ce pivot sont placées des

équerres chevillées dans le pivot. Au bout de ces équerres et à quelques centimètres des murs est fixée une échelle.

Bien entendu, les équerres porteuses sont décalées d'un certain angle de façon à incliner l'échelle. Il suffit de monter à l'échelle pour traiter toute une hauteur de boulins. Pour vous déplacer ? En accrochant le mur, vous faites tourner le pivot.



Intérieur du colombier de La Vergne de Saint-Sulpice-de-Mareuil.

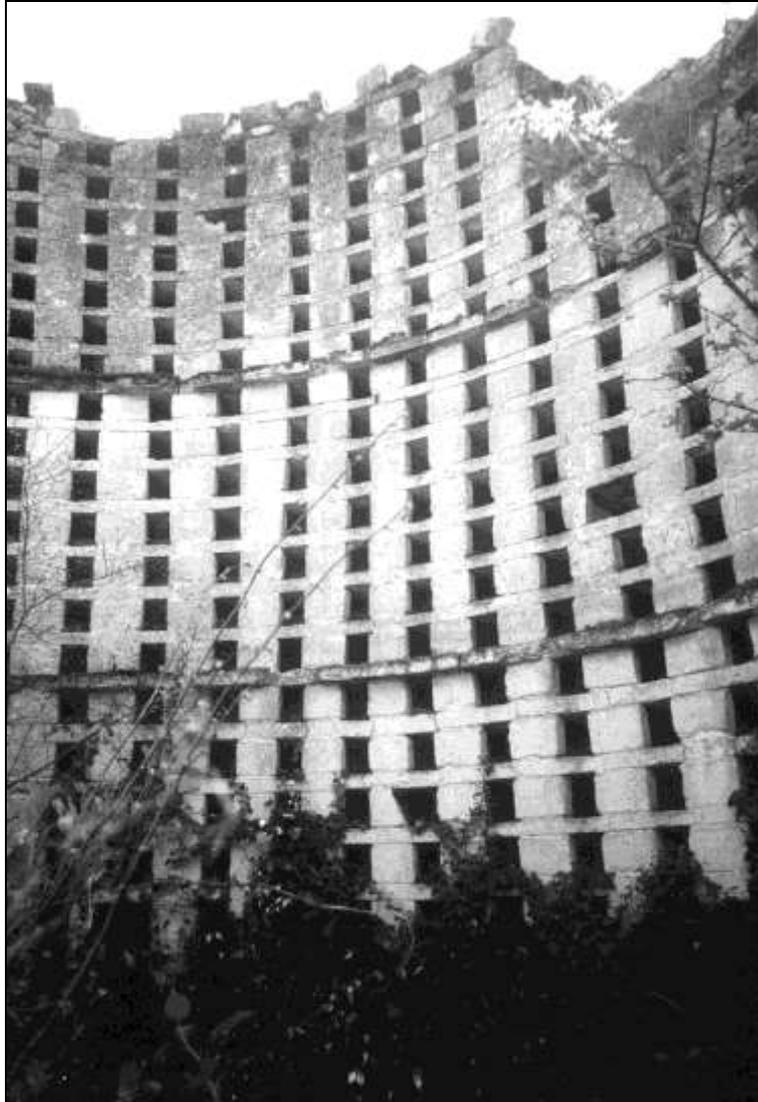
On distingue trois sortes de nids tapissant les murs des pigeonniers :

- les nids en osier, hémisphériques, qui sont placés dans des bâtis en bois, sortes d'étagères multiples (Teinteillac).



Nids en osier du colombier de Tinteillac à Bourg-des-Maisons

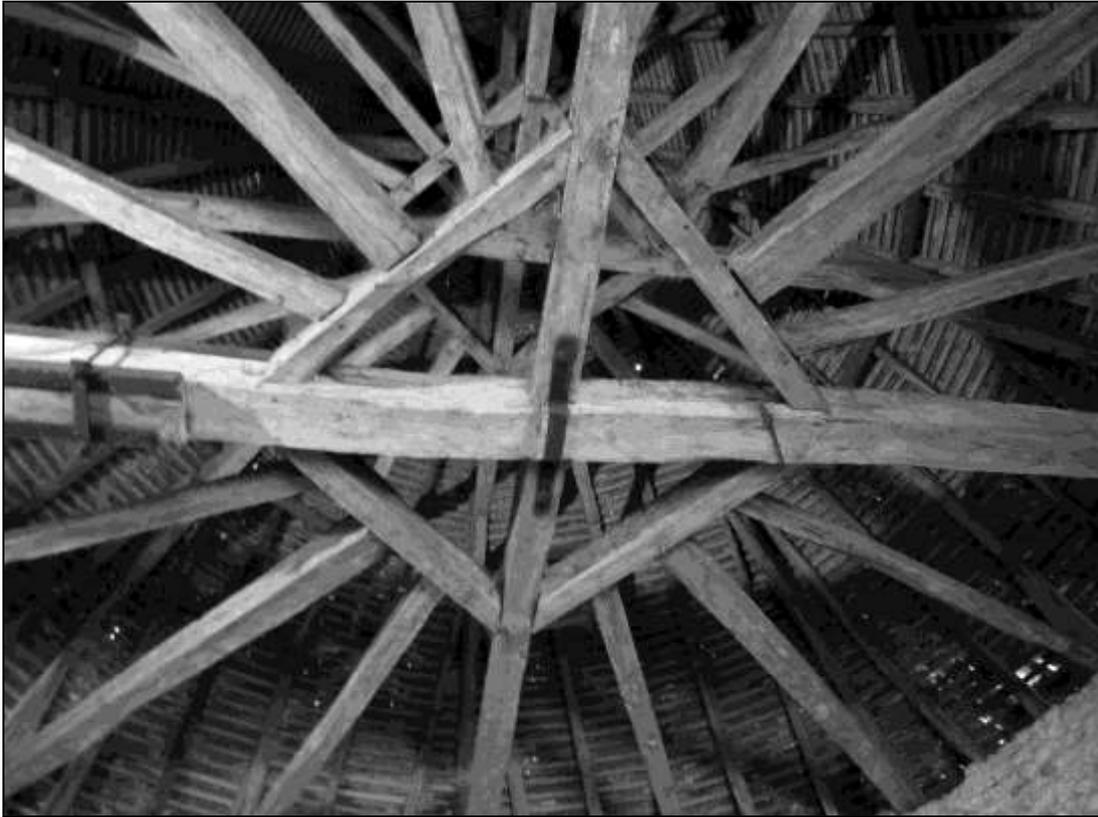
- les nids en poterie, sortes de pots à ouverture large posés horizontalement dans l'enduit du mur intérieur (Abbaye de Ligeux)
- les boulines ou cases de pierre ressemblant à de véritables HLM à pigeon, où le couple s'installe avec quelques branchages. Chaque bouline est un cube d'environ 20 cm d'arête. (Mitounias)



Les boulines de Mitounias à Goûts-Rossignol

Rien n'est dit si l'on ne parle de ces charpentes magnifiques, dont beaucoup sont encore en bon état.

Elles portent le toit pointu, couvert de tuiles plates, d'ardoises ou de lauzes, parfois arrangé en dôme comme à Puyguillem ou en voûte comme à Narbonne. Cette tour seigneuriale, parfois imposante, paie toujours moins de mine extérieurement qu'intérieurement. Il faut y pénétrer pour se rendre compte de la grandeur de la bâtisse et de ses charpentes admirables. C'est une véritable tour.



Charpente du colombier du Chapdeuil

Les Lois.

Peu de lois écrites en Périgord. Le droit de bâtir un pigeonnier est un droit régalien en France (Charlemagne ?). Il est transmis par le roi aux seigneurs hauts-justiciers qui autorisent leurs vassaux par l'attribution du fief. Le pigeonnier devient donc un droit de fief au même titre que le droit de tours et de girouettes.

On trouve en Bretagne un droit écrit qui ne devait guère différer en Périgord.

La très ancienne coutume de Bretagne nous dit : « *Nul ni Nulle ne doit faire coulombier s'il n'avait eu anciennement coulombier ou s'il n'est si Grand Maistre au pays que ceux coulombs ne puissent se pourvoir sur luy et ses hommes* ». C'est clair, les pigeons ne doivent pas se nourrir sur la terre du voisin.

La nouvelle coutume de Bretagne (1580) est plus précise : « *300 journaux de terre noble en un seul fief (150 hectares)* sont exigés pour avoir le droit de bâtir un colombier ». Le droit est attaché à la terre et non à la noblesse. Un roturier acquérant un fief peut prétendre au droit de colombier. Plus encore, sur autorisation du seigneur, un propriétaire de 36 arpents peut-être autorisé à construire une petite fuye en bois de 60 à 120 boulins. D'où ces petites fuyes sur les murs des maisons et des granges ?

Mais le corollaire est : « *Nul ne nulle ne doit tendre à coulombs de coulombier o file, ne o glu, ne o cordes, ne o Laczons* » des châtiments corporels envers les contrevenants sont prévus.

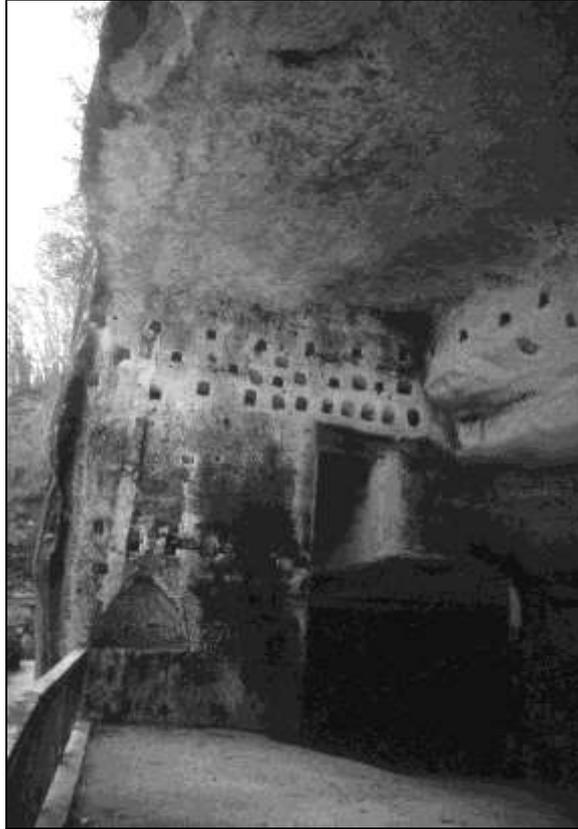
C'est cet attachement à la terre qui va déclencher durant toute la Renaissance, en dates larges, cette 'montre' du plus beau et surtout plus grand colombier. En effet, la taille d'un colombier devient proportionnelle à la taille de la terre (1 boulin pour 1 arpent ou 2 boulins par hectare, soit 4 pigeons à l'hectare.) D'où le calcul : ce seigneur a un très gros pigeonnier, sa terre doit être grande. Si l'on entre dans le pigeonnier et que l'on compte 500 boulins, on sait que ce seigneur possède 250 hectares...

D'où l'expression « se faire **pigeonner** » : vous comptez sur 250 hectares dans notre exemple mais si depuis la construction du pigeonnier plusieurs hectares ont été vendus, vous êtes pigeonné. D'ailleurs obligation était faite de boucher des boulins en cas de vente de terres... mais

pas toujours vérifiée ! D'autre part, un grand pigeonnier, décoré et imposant comme celui de Puyguillem, ne comporte que 250 à 300 boulins soit 150 hectares, alors que d'autres moins fringants, sont plus habités. Le rôle du pigeonnier durant cette période est multiple et différent selon les régions. A Vic-sur-Cère (Cantal) par exemple, le pigeonnier seigneurial est, quoique remarquable, bien moins imposant, pour une telle seigneurie, que ceux des fiefs Mareuillais de Saint-Sulpice pour ne citer qu'eux.

Les types de pigeonniers.

Les pigeonniers troglodytes



Le pigeonnier troglodyte de l'abbaye de Brantôme.

Les fuies des murs des granges ou des maisons



Fuie sur une grange à Bernardières de Champeaux.



Grande fuie à la Jardonie de Vieux-Mareuil.



Fuie de la grange noble de la Roderie de Saint-Sulpice-de-Mareuil à remarquer la petite fenêtre bouchée renaissance et la bouche à feu.

Les grands colombiers (équipés d'échelles)



La Tour du Chapdeuil et son énorme et élégant colombier.



Le colombier du château de Javerlhac.



Le colombier-tour du château de La Gauterie de Saint-Pardoux-de-Mareuil.



Elégante porte sculptée du colombier de Picaud de La Faye à Saint-Sulpice-de-Mareuil.



Le château de Puyguilhem à Villars avec sur la gauche son colombier.



Colombier de Paussac avec son toit de lauzes.

Colombiers ou pigeonniers. Le pigeonnier est à l'étage, plus d'échelle. Ils sont plus récents.



Pigeonnier de Couture, fief de La Longue (18^e)



Le château de Narbonne et son pigeonnier couvert de lauzes.



Pigeonnier de La Chapelle-Montabourlet (18^e ?)



Le pigeonnier du 19^e siècle dans la ville de Mareuil, place de la Félibrée.



Petit pigeonnier du 19^e siècle à Champeaux-la-Chapelle-Pommier.

Les Tours comprenant un pigeonnier



Tour du château de Gandillac à Saint-Martial-de-Viveyrol comportant une randière délimitant un pigeonnier dans le haut et sur la moitié de la circonférence.

Pigeonnier-porche



Pigeonnier-porche à Varaignes (18^e ?)

Curiosités



Pigeonnier modifié sur un puits couvert, vraisemblablement au 19^e siècle; Barneuil de Saint-Julien-de-Bourdeilles.

Fin de l'élevage

L'abolition des privilèges le 24 Août 1789 entraîne l'abolition du droit de pigeonnier et donne le droit de tuer les pigeons... Mais aussi le droit à chacun d'avoir son pigeonnier, ce qui est contradictoire. Si quelques pigeonniers seigneuriaux furent détruits à la Révolution, l'élevage des pigeons perdura en se répandant. C'est à cette époque que l'on voit apparaître dans les murs des fermes ces petites fuyes avec un pigeonnier en bois construit à l'intérieur de la grange ou du grenier. Les grands pigeonniers deviennent caducs. On en verra construire encore quelques petits. Les Révolutionnaires pour trouver un compromis dans cette contradiction autoriseront la chasse au pigeon durant les semailles. La fuye devra donc être fermée à certaines époques de l'année. Ainsi on arrive à devoir nourrir les pigeons l'hiver par manque de nourriture à l'extérieur, et au printemps par interdiction de sortir les pigeons. Ce n'est plus très rentable.

Les pigeonniers sont toujours un peu éloignés des châteaux. Il y a une raison précise à ce fait. Les tours-pigeonniers accolées aux fermes font que souvent les pigeons se posent sur le faîte du toit des bâtiments. Non seulement il y a salissure des toitures mais surtout il y a pollution de l'eau des citernes alimentées par les dalles de toit. Ces citernes étaient indispensables il y a encore pas très longtemps. C'est peut-être une des raisons de l'abandon des petites fuyes après la Révolution.

Notons tout de même que le très imposant pigeonnier du Clauzuroux de Fontaine a fonctionné jusque dans les années 1980.

Conclusion

L'apparition des cultures fourragères permettra le développement du gros élevage ovin, porcin et surtout bovin. L'utilité nutritive du colombier va aller en s'amenuisant.

Les paysans protesteront de plus en plus contre les ravages aux cultures dus aux pigeons (dès 1675 en Bretagne)

Les inconvénients de l'élevage du pigeon dépasseront les avantages et cet élevage sera peu à peu abandonné, du moins pour le pigeon de chair.

Les bisets redevenus sauvages vont installer leurs colonies dans nos clochers, dans les tourelles de certains châteaux comme à Mareuil, dans les grandes villes... où ils gênent encore plus que dans nos campagnes.

Biensûr, vous aurez découvert, souhaitons-le, un peu de notre histoire locale. Le but de ce diaporama est peut-être autre. Vous serez convaincus des richesses de ce patrimoine. Faut-il ici parler de 'petit patrimoine' ? Plusieurs de ces monuments sont oubliés et mal entretenus, puisse cette soirée convaincre pour une vraie sauvegarde. A quand la visite de beaux pigeonniers rendus à leur fonction première ???

Ce patrimoine touristique est sans prix et mérite toute notre attention et protection.

Sources

- Plusieurs sites Internet consultés.
- Les Potins de Mareuil et d'ailleurs de 900 à 1900 de M. Hériard, brochure.
- Pigeonniers de France de Dominique Letellier, collection Privat.
- Pigeonniers du Périgord, Aquarelles, André Bord, Conseil Général de la Dordogne.
- Nombreuses communications orales des propriétaires de pigeonniers.
- Toutes les photos sont de l'auteur.

EPHÉMÉRIDE.



Sortie des 4 et 5 octobre 2008

SUR LES TRACES DES TALLEYRAND, COMTES DU PÉRIGORD

Le samedi

- Départ de Nontron 6 h 45 Champ de Foire
- Départ de Piégut 7 h Champ de Foire
- Arrivée à **Gargillesse** à 10 heures (2 visites)
- Déjeuner à **Gargillesse** 12 à 14 heures
- **Argenton-sur-Creuse** : clin d'œil
- Visite de **Nohant** à 15 h 45
- Arrivée à **Châteauroux** à 19 heures, dîner-étape

(voir « George Sand » dans le présent ouvrage)

Le dimanche

- Visite du château de **Valençay** à 10 heures
- Déjeuner à l'Orangerie à 12 heures
- En option à 14 heures : soit visite du parc, soit visite du musée privé de l'automobile (entrée payante en supplément) situé dans le parc du château. Ici vous attendent en parfait état de marche 80 véhicules de modèles anciens haut de gamme dont : La limousine des Présidents Poincaré et Millerand. Delaunay, Belleville, Clément Bayard, Ford, Zèbre, Delahaye, Panhard-Levassor, Bodélia voiture de course 1910, De Dion-Bouton, Bugatti, Dedion monoplace 1902...

En Val de Loire, dans la lignée de Chambord : Valençay.

Le château de Valençay, 'Belle Terre' de **Talleyrand**, ensoleille le Berry de siècle en siècle, car disait Choiseul : « *Il faut de grandes maisons aux hommes de grandes actions.* »

Formule reprise et appliquée par Bonaparte, alors Premier Consul, à son ministre des Relations Extérieures : « *Je veux que vous achetiez une belle terre, que vous y receviez brillamment les gens du Corps Diplomatique, les étrangers marquants, qu'on ait envie d'aller chez vous, et que d'y être invité soit une récompense pour les ambassadeurs des souverains, dont je suis content.* »

Or à cet entretien était présent le comte de Luçay, Préfet des Palais consulaires. A cours d'argent, le comte propose son domaine de Valençay, dont la charge était pesante. C'était une des deux ou trois plus grandes terres féodales de France, jugez-en :

Un admirable château de plus de 100 pièces, 25 appartements de maître, des communs formant un véritable village, un parc de 150 hectares, des forêts majestueuses, terres, prés et vignes (le vin de Valençay), 99 fermes sur un immense ensemble de 19 000 hectares, lequel s'étendait sur 23 communes.

L'acte de vente se passa en mai 1803 pour la somme de un million six cent mille francs-or.

Belle terre, belle affaire pour **Talleyrand**, qui opposa un refus à cet achat, sous prétexte qu'il ne disposait pas de cette somme. C'est ainsi que Bonaparte apportera un « complément » plus

important que ladite somme ! Complément qui aura un prix pour **Talleyrand**, puisque ce dernier sera mis dans l'obligation d'héberger, pendant près de six ans, les Bourbons d'Espagne : le roi Ferdinand VII dépossédé de son trône par Bonaparte, afin d'y installer son frère Joseph, dont le 'règne' fut peu glorieux pour la France. L'ex roi d'Espagne était exilé avec son frère, son oncle. Une nombreuse suite les accompagnait. Laissons la parole à Bonaparte :

« *Votre mission est assez honorable /.../ recevoir chez-vous trois illustres personnages pour les amuser est tout à fait dans le caractère de la Nation et dans celui de votre rang.* »

Talleyrand remplit cet ordre à la lettre et se surpassa en organisant les réjouissances, comptant lui-même les musiciens et goûtant les sauces... Captivité bien adoucie, qui mérita la reconnaissance des exilés qui néanmoins perturbèrent la vie calme de ce pays, par les nombreuses allées et venues de leurs visiteurs.

Si par la suite celui qui fut Empereur entendait disposer de Valençay qu'il avait en partie payé, une rancune s'était formée et accentuée à l'égard de **Talleyrand**, au sujet de l'affaire d'Espagne, engagée soit-disant sur les conseils de son ministre, ce qui était faux ; affaire qui ne pouvait que ternir la gloire de Napoléon.

Dans la nuit du 10 au 11 décembre 1813, le Traité de Valençay rendit son trône à Ferdinand, prince des Asturies. Le 12 mars 1814, les princes reprirent la route d'Espagne. Sur l'échiquier de l'Europe, les pions étaient renversés.

« *Qu'ils partent, qu'ils foutent le camp, qu'ils aillent au diable* » avait tonné Napoléon.

Des travaux effacèrent les traces des princes espagnols après le Congrès de Vienne, lorsque **Talleyrand** reprit son domaine en mains.

L'aménagement intérieur est aussi remarquable que l'architecture du château, subtil mélange de style Renaissance et de Classicisme.

Entièrement et somptueusement meublé, le style Empire de la meilleure époque et facture y domine (table du Congrès de Vienne dans le grand salon, pendule du petit salon bleu dite 'du traité de Valençay'). Les tapisseries des fauteuils ont été faites par les dames de la suite, une ravissante histoire vous sera contée à ce propos.

Historique du château

Une première construction au début du XIII^e siècle, attribuée à Gauthier seigneur de Valençay, passa par mariage à la famille de Chalon-Tonnerre ; puis au cours du XV^e siècle, la seigneurie de Valençay passa à la famille d'Estampes, qui au XVI^e siècle rasa l'ancien manoir féodal pour évoluer vers l'architecture de la Renaissance, avec châtelet d'entrée.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, la famille d'Estampes sur le déclin, puis ruinée, vendra la moitié du domaine au financier John Law dont le nom restera attaché à la célèbre banqueroute liée au système Law¹. C'est alors qu'un arrêt du Conseil du roi (Louis XV sous Régence) annula la vente.

Par la suite, plusieurs propriétaires se succédèrent sur le domaine, dont la famille de Villemorien qui y établit une filature et plusieurs forges.

Enfin en 1802, le fils, comte de Luçay, céda le domaine à **Talleyrand**, dans les conditions que nous savons.

Ainsi **Talleyrand**, propriétaire en septembre 1803, visite sa 'Belle Terre' surplombant la vallée du Nahon, en compagnie de la trop belle Catherine Worlée, ex-Madame Grand, épousée sur ordre de Napoléon après que lui, l'évêque d'Autun, eut été relevé de ses vœux. Rétrospectivement sa mère était fort affligée de cette vocation forcée et manquée. « *Qu'avons-nous fait ? disait-elle* »

Donc en septembre visite de l'acquisition. La chronique dit ceci : « *... ils mirent trois jours à trotter à la découverte de leur domaine* », ce qui n'est pas surprenant.

Pendant vingt-cinq ans les personnages les plus importants briguerent l'honneur d'être reçus par **Talleyrand** ; mais ce n'est qu'après le Congrès de Vienne, où **Talleyrand** défendit avec

1 – John Law : Edimbourg 1671 – Venise 1729. Financier écossais, créa une banque d'Etat sous le Régent. 1716 fonda le Banque générale, 1717 la Compagnie des Indes, 1720 les manœuvres des financiers provoquent l'effondrement de son système, basé sur la richesse d'un pays, qui dépend de l'abondance et de la rapidité de circulation de la monnaie.

acharnement les positions de la France vaincue à la chute de l'Empire, qu'au retour des Bourbons une vie nouvelle s'installa à Valençay qui retrouva son maître, l'été à Valençay, l'hiver à Paris.

Selon sa volonté, son corps reviendra à Valençay où il repose toujours.

Disons que sous la dernière Restauration avec Louis XVIII, **Talleyrand** n'était plus en cour, d'où son éloignement par son installation durable dans ses terres, où d'importants travaux s'effectuèrent, avec à ses côtés la femme de son neveu, Dorothee, jeune et belle, future duchesse de Dino. Précédemment elle 'accompagna son oncle' à Vienne et dirigea sa maison, le seconda efficacement dans ses réceptions. C'est aussi elle qui prit possession des lieux, dirigea et ordonna comme Dame de Valençay, après avoir éliminé celle qui, en titre, était la princesse de Talleyrand ; laquelle ne revint plus en Berry.

A Valençay la vie était rythmée par deux moments privilégiés par le diplomate : « l'heure du courrier », toujours important et « l'instant du café ». Hôtes de marque, amis se succédèrent. Parmi ceux-ci, en voisine apparaît le nom de **George Sand** (1834) qui dans ses écrits en fit le 'récit piquant' n'ayant pu être reçue.

A Valençay se pratique un art de recevoir, une table raffinée et somptueuse à laquelle le grand Carême, célèbre cuisinier, apporte son talent inimitable. Plaisir de la conversation brillante, heures de lecture dans la riche bibliothèque, longues promenades en forêt... mais encore que d'activités économiques déployées à cette époque. Remise en état des forges et scieries, de la filature. On peut parler d'économie industrielle. Côté agricole, analyse des sols, utilisation des premiers engrais, amélioration du cheptel ovin, après croisements avec des mérinos venus d'Angleterre. Non seulement nombreux sont les aménagements dans son domaine, mais aussi dans la ville ; où son talent est un apport à ses fonctions de maire et conseiller général. C'est le retour à la campagne du notable qui se met à la disposition de la ruralité, en vue d'une modernisation de ce coin de Berry, lui, ce grand diplomate du Congrès de Vienne !

Le retour aux affaires l'appela une dernière fois comme ambassadeur à Londres¹ pendant cinq ans, sous Louis-Philippe, puis l'heure du bilan de toute une vie, et quelle vie, sonna.

Dans un grand calme intérieur « Monsieur de **Talleyrand** » prépara sa sortie comme au théâtre. Conseillé par 'sa chère nièce' Dorothee de Dino, qui veilla jalousement à ses côtés en régnant toujours sur Valençay. **Talleyrand** abordera la mort après s'être réconcilié avec l'Eglise. A Paris, le 17 mai 1838, assisté par l'abbé Dupanloup (depuis évêque d'Orléans) **Talleyrand** va mourir en public convenablement. On dira dans le faubourg Saint-Germain qu'il est mort '*en gentilhomme*', ou en '*homme qui sait vivre*' en tenant son rang, sans râles ni fausses notes, malgré ses souffrances, après avoir reçu la visite du roi et celle de madame Adélaïde, la veille de son décès et donné des indications précises quant à l'étiquette.

« *C'est un grand honneur pour ma Maison que la visite du roi.* »

La succession.

Château et terre de Valençay revinrent à son petit neveu, Louis de Talleyrand, comte de Périgord, prince de Chalais, de Bénévent et de Sagan, duc de Valençay. Son oncle ayant obtenu le titre de duc de Valençay auprès de Charles X en 1829, à l'occasion du mariage de Louis qui épousait Alice de Montmorency.

Le titre de prince de Chalais tenait particulièrement au cœur de Charles-Maurice de **Talleyrand**, laissons-le parler :

« *Le temps que j'ai passé à Chalais² a fait sur moi une profonde impression.* »³

Très marqué par ces deux années à Chalais auprès de sa grand-mère, cinquante ans après, Charles-Maurice écrivait ces lignes dans ses mémoires :

1 – Londres : l'Ambassade la plus recherchée et importante au XIXe siècle, précédemment, c'était Rome.

2 – Château de Chalais : visite du GRHIN en octobre 2007. Ne se visite plus.

3 – Chalais : La relation sur Chalais est donnée par le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de France, dans son ouvrage « **Talleyrand** » réédition de 1946, Dunod Paris. Charles-Maurice est né le 2 février 1754 à Paris, 4 rue Garancière, non loin de la Sorbonne et près de Saint-Sulpice, lieu où s'étaient accomplis quelques-uns des actes les plus importants de sa vie religieuse, sentimentale et politique.

« *Je dois à ces premières années l'esprit général de ma conduite.* »

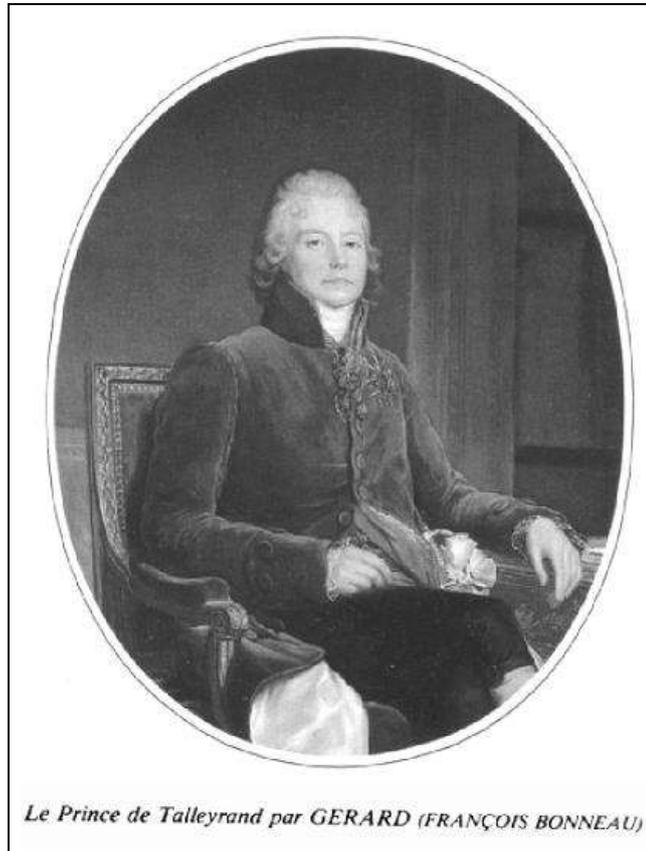
Selon sa volonté, son corps reviendra à Valençay où il repose toujours.

A Chalais où il apprit le patois, il retint que sa famille est la première du pays et y reçut des honneurs quasi royaux. « *Plusieurs gentilshommes 'd'ancienne extraction' formèrent à ma grand-mère une espèce de cour... où les habitudes de déférence se mêlèrent aux sentiments les plus élevés...* »

Un des ancêtres de **Talleyrand** avait été reconnu en ligne directe des anciens comtes de Périgord, qui se prévalaient d'une extraction égale à celle des premiers rois de France, lorsque Louis XIII érigea en comté la châtellenie de Grignols et en marquisat la châtellenie d'Excideuil.

Mot attribué à Louis XVIII : « *les Talleyrand ne se trompent que d'une lettre dans leurs prétentions : ils sont du Périgord et non de Périgord.* »

Talleyrand ne doutait pas de son illustre origine. Il y puise un immense orgueil (trait fondamental de son caractère) qui héraldiquement lui donnait le pas sur presque toute l'Europe et un pied d'égalité avec le reste. Louis XVIII ne supportait pas **Talleyrand**.



Séance du jeudi 6 novembre 2008

« L'UTILISATION DU SOUS-SOL AU MOYEN-ÂGE – SOUTERRAINS ET CLUZEaux »

Par Patrice Conte.

Le territoire prospecté par Patrice Conte et objet de son exposé de ce soir recouvre à peu près celui du Parc Naturel Régional Périgord-Limousin.

Les cluzeaux et les souterrains sont un sujet mystérieux, ils attirent par curiosité mais repoussent par le milieu sombre et humide.

Le territoire concerné est divisé en deux parties, les terrains métamorphiques du Limousin, dont fait partie le Nontronnais, les terrains sédimentaires (calcaires) vers le Mareuillais.

Cela donne deux types de cluzeaux différents : souterrains vers le Limousin, de falaise ou pied de falaise pour le Mareuillais. La structure interne, elle, présente beaucoup de similitudes d'organisation, mais des formes différentes : arrondies en milieu métamorphique, plus carré en milieu calcaire.

Le mythe des cluzeaux doit s'effacer devant l'archéologie médiévale à démarche scientifique.

D'après les travaux de Patrice Conte, les éléments de datation actuels situent le creusement de ces cavités depuis le 9^e jusqu'au 16^e siècle pour les plus tardifs.

Leur création est toujours liée à une habitation, plantée sur le cluzeau en Limousin, bâtie devant celui-ci ou à proximité dans le Mareuillais. Le cluzeau se situe comme une cave, annexe de l'exploitation agricole, mais il aura d'autres usages dont certains nous échappent : stockage, mise à l'abri du froid ou de la chaleur des hommes et des animaux, refuge...

Il n'a pas été trouvé dans notre région de véritables souterrains reliant un point à un autre. Les salles souterraines sont à trois ou quatre mètres maximum de la surface du sol.

Pour les cluzeaux souterrains, le creusement se fait par les deux bouts : d'un côté une entrée aménagée (escaliers) de l'autre une cheminée verticale de 1 m de côté, qui sera rebouchée à la fin des creusements, en laissant le passage d'une aération.

Le travail de l'archéologue est de recenser (répertorier les cluzeaux découverts pour les protéger), de relever (cartographier chaque découverte), de fouiller de façon scientifique pour ne laisser passer aucun élément de datation possible (grains, foyers, traces sculptées dans la roche...)

Ces cluzeaux s'accompagnent souvent de silos. Ce sont des poches en forme de poire creusées dans la roche mais avec une ouverture assez étroite fermée par un couvercle. Ils servaient à conserver des denrées, surtout des grains. Ces silos, un peu humides, favorisaient un début de fermentation vite arrêtée par le dégagement de gaz carbonique. Dès lors, à condition de ne pas ouvrir le silo, le grain peut se conserver très longtemps. Mais à ouverture, la fermentation reprend très rapidement, il faut consommer tout le contenu rapidement.

Les silos peuvent être dans les cluzeaux, mais aussi indépendants (dans une grange ou un bâtiment). Ils existent depuis que l'homme cultive du grain (néolithique) et ont encore pu être utilisés vers les 13^e et 14^e siècles.

Patrice Conte, lors de la fouille d'un silo en cluzeau a trouvé divers grains mais, fait remarquable, du seigle germé. Donc avec de l'ergot de seigle, germe très nocif à la santé et provoquant « le mal des ardents ». Cet empoisonnement a des symptômes très douloureux dont l'issue est fatale. Or les textes signalent une recrudescence de ce mal au 10^e siècle en Limousin. Ce qui permet d'envisager une datation partielle.

Malheureusement beaucoup de ces cluzeaux et silos ont été fouillés sans aucune méthode depuis le 19^e siècle. De nombreuses données qui auraient pu éclairer bien des mystères sont à jamais perdues.

Il est nécessaire de prendre conscience de la valeur des traces du passé. Le seul comportement possible en cas de découverte est d'en avertir rapidement la mairie du lieu, qui fera remonter la découverte au niveau de la préfecture et donc du SRA. Evitons de détruire en pure perte nos richesses patrimoniales.

F.G.

Séance du jeudi 4 décembre 2008

« PROMENADE DANS LE PÉRIGORD DE 1900 À TRAVERS LA CARTE
POSTALE »

Par Jean-Pierre Rudeaux.

Travail publié dans le présent ouvrage.

Séance du jeudi 8 janvier 2009

Annulée pour cause de mauvais temps

Séance du jeudi 5 février 2009

Assemblée générale

Projection des photographies des voyages de juin et d'octobre

Séance du jeudi 5 mars 2009

« UN GÉNOCIDE FRANCO-FRANÇAIS : LES GUERRES DE VENDÉE »
SOUS-TITRE : « LES CHOUANS »

Par Jacques Hodgson

Jeudi 5 mars à 21 heures, salle de l'auditorium de Nontron, notre correspondant Jacques Hodgson (chevalier des Arts et des Lettres) sur invitation du GRHIN, à l'aide de nombreuses diapositives, devant une salle comble, en présence du sous-préfet de Nontron, d'élus, de membres du GRHIN et d'invités, raconta pendant deux heures la tragédie vendéenne des « Chouans » de 1793 à 1832. Le conférencier sut captiver son auditoire en présentant le « génocide franco-français » (600 000 morts, bleus et blancs en 3 mois). Le public put voir une grande partie des chefs chouans dont les célèbres Charrette, Cadoudal, La Rochejacquelein, Jean Chouan, mais aussi les généreux républicains Hoche et Marceau. Plus de 120 personnes, un record pour le GRHIN. Le conférencier donnera cette conférence à la salle culturelle de Javerlhac vendredi 3 avril à 20 h 30 et le 2 septembre à 14 h à la Société Historique et Archéologique du Périgord.

Extrait du journal « L' Echo de la Dordogne »

Francis Gérard a pris la parole quelques minutes à la suite de Jacques Hodgson pour relier ces guerres à notre Périgord Vert. Il nous a signalé à l'aide de quelques photos que Madame Hériard de Rudeau, membre du GRHIN presque dès son origine et historienne du Mareuillais bien connue, a bien voulu lui communiquer. Madame Hériard s'appelle Madeleine de Cadoudal épouse Hériard. C'est une arrière-petite nièce de Georges Cadoudal (5^e génération). Sa fille est la propriétaire actuelle de la maison Cadoudal à Kerléano ; où se trouve également le mausolée de ce personnage célèbre. Contrairement à ce qui fut dit, madame Hériard a de nombreux petits cousins portant encore le nom de Cadoudal.

Quelques chefs chouans morts pour leurs idées



François Athanase de Charrette de la Contrie



Henri du Vergier, comte de La Rochejacquelein



Jean Nicolas Stofflet



Charles Melchior de Bonchamps



Antoine-Philippe de la Trémoille, prince de Talmont



Jacques Cathelineau



Georges Cadoudal



Maurice Joseph Louis Gigost d'Elbée



Marie Pierre-Louis, comte de Frotté



Pierre-Jean-Baptiste Constant, comte de Suzannet



Louis-Marie de Salgues, marquis de Lescure



La marquise de la Rochejacquelein, l'auteur des mémoires les plus célèbres sur la guerre de Vendée

Séance du jeudi 2 avril 2009
 «ASCENSEURS À BATEAUX »

Par Jean-Louis Baglione, ingénieur BTP, ancien élève ENSAIS.

Jean-Louis Baglione nous a rappelé que les rivières et les lacs sont navigués depuis la plus haute Antiquité et que l'on trouve des écrits de Pline l'Ancien relatant la liaison Mer Rouge – Méditerranée, empruntant le Nil et un canal entre Busbate et les lacs Amers, remontant à Ramsès II. En France, les canaux se sont développés du 16^e au 19^e siècles pour des bateaux de 250 tonnes.

La carte de l'Europe montre qu'il manque en France une liaison Mer du Nord – Méditerranée qui permettrait de relier le Rhin au Rhône pour des bateaux de 1500 tonnes. Cette liaison se raccorderait aux canaux rejoignant le Danube et la Mer Noire.

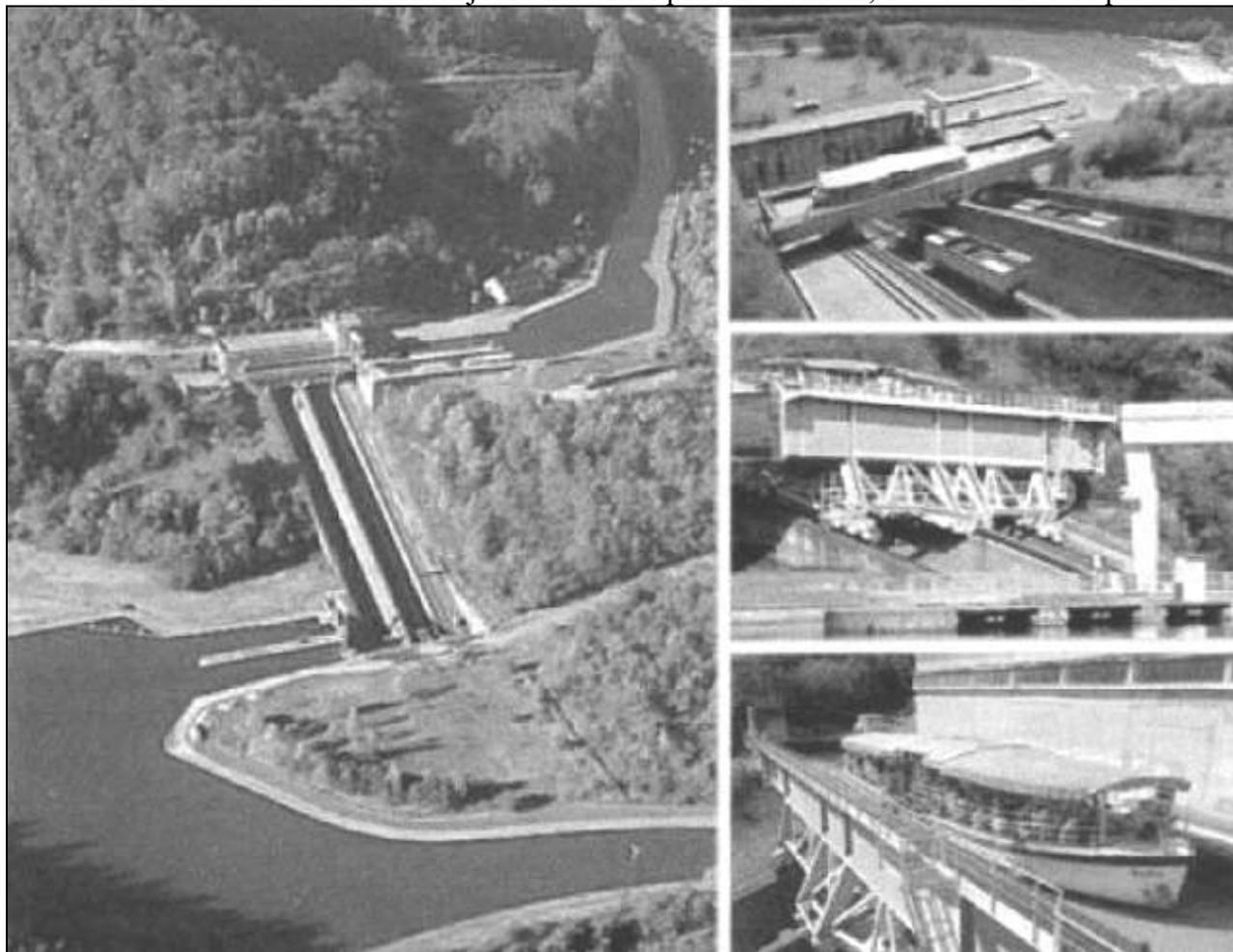
Aujourd'hui, les bateaux sont rentables à partir de 1500 tonnes.

Ayant quitté Nontron pour Strasbourg, Jean-Louis Baglione a été recruté pour contrôler les ouvrages de génie civil du Plan Incliné d'Arzwiller-Saint-Louis. De retour dans notre ville, il nous a exposé le déroulement de la réalisation.

L'ouvrage a été réalisé dans un but expérimental pour la liaison Rhin – Rhône de Mulhouse à Dole ; liaison qui est toujours en attente de réalisation.

L'ouvrage d'Arzwiller est situé sur le canal de la Marne au Rhin à proximité de Saverne. Cet ouvrage a été mis en service en 1969, il a permis de supprimer 17 écluses et il franchit une dénivelée de 44,55 mètres, le plan incliné faisant 128,65 mètres de longueur. Pour son raccordement au bief de partage, il a été creusé un canal en amont de 3275 mètres.

Cet ascenseur à bateaux est aujourd'hui visité par des touristes, 150 000 visiteurs par an.



Site exceptionnel du plan incliné d'Arzwiller

- 1 - Vue générale du plan incliné d'Arzwiller
- 2 et 3 – Montée du bac à flanc de montagne
- 4 – arrivée du bac au poste amont.

Séance du jeudi 7 mai 2009

« LES AFFAIRES CRIMINELLES, MIROIR D'UNE SOCIÉTÉ EN HAUTE-VIENNE
AU 19^E ET AU 20^E SIÈCLES »

par Philippe Grandcoing

Sujet qui suscita de nombreuses questions sur les siècles précédents, mais aussi sur le nôtre, bien que dans une autre société, qui présente des points communs, la question reste posée. Deux ouvrages nous sont proposés sur ce sujet toujours aussi brûlant.

Philippe Grandcoing et Vincent Brousse sont professeurs d'histoire et chercheurs, spécialistes des XIX^e et XX^e siècles en Limousin. Ils se lancent un défi : relater pour le plus grand nombre les crimes célèbres, mais aussi ceux tombés dans l'oubli ! En exhumant des archives dossiers d'instruction et articles de presse, ils font revivre les « histoires » qui révèlent la face cachée du département, des chaumières paysannes aux châteaux ou maisons bourgeoises, en passant par les maisons closes et les terrains vagues des faubourgs.

De 1805 à 1979, les deux auteurs retracent avec talent plus de 50 affaires criminelles, et en « enquêteurs-conteurs » nous emmènent sur les traces de la vérité... Ils font ainsi revivre des figures méconnues de l'histoire régionale, tels le docteur Gondinet ou Théodore Bac, l'avocat des causes perdues, qui avait défendu Marie Lafarge – la Madame Bovary de Flaubert – et qui fut l'un des premiers à entrevoir derrière les meurtres les moins excusables, les aliénations sociales qui pouvaient les avoir suscités.

Durant notre séance, qui ne pouvait s'éterniser, Philippe Grandcoing nous a relaté brillamment seulement trois de ces affaires :

- La bergère et la mendiante, affaire Michel Mallevergne, Solignac, Cour d'assises de Haute-Vienne, 2 juin 1846.

Où l'accusation du criminel reposait sur le témoignage d'une mendiante. A l'époque il fut très difficile d'accorder foi à un témoin d'aussi peu de moralité.

- Macabre puzzle, affaire Elisabeth Baudinaud, Limoges, Cour d'assises de la Haute-Vienne, 23 août 1868.

Une femme tue son mari alcoolique, le découpe en morceaux qu'elle jette à différents endroits de la périphérie de Limoges. Un début d'enquête scientifique menée par un médecin identifie la main d'un cordonnier et permet de retrouver la coupable.

- Quand un garçon coiffeur se sert d'un hachoir à viande, affaire Clancier et Joubertie, Châlus, Cour d'assises de la Haute-Vienne, 2 août 1912.

Un meurtre prémédité avec désir de voler une grosse somme chez un parent âgé de Clancier. Les garçons coiffeurs dissimuleront le mieux possible leur trajet aller mais un peu moins bien leur retour...

Séance du jeudi 4 juin 2009

«AUCORS : HISTOIRE DU CHÂTEAU ET DE SES SEIGNEURS (1100-1900) »

par Claude-Henri Piraud

Travail publié dans le présent ouvrage.

Voyage du samedi 6 juin 2009

« SUR LES TRACES DE JEAN DE BRETAGNE, VICOMTE DE LIMOGES ET
COMTE DU PÉRIGORD. »

Excideuil – Le château

Au sommet de la colline qui domine la vallée de la Loue, érigée sur son promontoire rocheux, consciente de la valeur stratégique du site, d'où l'on surveillait le passage du Périgord au Limousin, la puissante forteresse de la région, réputée imprenable, sera pourtant ruinée par de nombreux sièges.

C'est ici que commencera la visite, puis nous irons vers ce qui fut « la ville close aux 7 églises et monastères, trois hôpitaux et mille sept cents maisons et familles. »

Ceci démontre l'importance d'Excideuil, dans des temps plus anciens certes, mais plus proches de notre époque, près d'une dizaine de célébrités seront évoquées lors de cette étude.

Excideuil, ville fortifiée, remparée, sera très endommagée par la guerre de Cent Ans (voir la rue des Cendres, au nom évocateur). Reconstituée par l'argent des maîtres de forges au commerce florissant des vallées de la Loue et de l'Auvézère ; ainsi la vieille cité verra renaître et embellir ses hôtels particuliers. Cité qui, bien plus tard, portera, ainsi que les alentours, la marque heureuse et prospère de Thomas-Robert Bugeaud de la Piconnerie, maréchal de France, duc d'Isly.

Nous cheminerons avec quelques arrêts et commentaires au plaisir de la découverte. Halle, Consulat, Quartier Saint-Antoine, Commanderie des Templiers, Couvent Ste-Claire, église St-Thomas, fontaine Bugeaud, couvent des Cordeliers, allées André Maurois et statue du Maréchal.

Route Richard Cœur de Lion – Saint-Yrieix – Ségur – Lubersac – Pompadour.

Saint-Yrieix La Perche : incontournable.

Visite commentée par Jean-Pierre Thuillat, diplômé du Centre d'Etudes Supérieures de civilisation médiévale de Poitiers. (reçu au GRHIN)

Saint-Yrieix, déformation du nom d'Arédius, noble de la cour du roi mérovingien Théodebert, ami de Grégoire de Tours, fonde un sanctuaire en 572. Au XVe siècle est adjoint le nom de La Perche. Cité relevant de l'autorité royale, diminuée par le puissant moutier. Guerre de Cent Ans, passage de Du Guesclin, peste de 1563, émancipation en 1565 par l'octroi de franchises municipales, séjour de Henri IV en 1569, la veille de la bataille de La Roche-l'Abeille.

La collégiale du moutier s'élève sur l'emplacement de l'abbaye fondée par Arédius. Art roman des XIe et XIIe siècles ; Art gothique ; trésor.

Tour du Plô au cœur de la ville ; donjon du XIIIe siècle, fenêtres géminées ; constructions en fin appareillage de grès dans la partie de l'enceinte du moutier ; vestiges de la guerre de Cent Ans ; sur la place quelques maisons à colombages.

Le donjon relevait du vicomte de Limoges, mais la propriété en sera contestée par un conflit de près de 300 ans (1247-1505) par les chanoines de la collégiale. Néanmoins est reconnu par les chanoines avant 1260, le symbole de Haute Justice du Vicomte, car tout en haut flottait sa bannière qui devait être selon accord écrit « de soie blanche avec trois lions rouges ». Au deuxième étage, celui des latrines, le seigneur avait sa chambre. Logement non permanent, le seigneur se déplaçait de château en château, pour affirmer sa domination sur l'ensemble de ses terres.

Donjon qui servait aussi de prison et de guet.

Donjon où juges et prévôts tenaient à son pied leurs assises judiciaires

Basse Cour où se trouvait vraisemblablement le tribunal. Plô = place de la Justice.

Maisons du XVIe siècle sur la place du Plô où l'on exposait les délinquants.

Restaurant du « Plan d'eau »

Situé sur une presqu'île donnant une très belle vue sur le lac. Guide du Routard. Cuisine traditionnelle très fine.

Ségur-le-Château

Visite commentée par le guide de l'Office du Tourisme Benoît Rolland.

Village classé 1 étoile au guide Michelin.

Situé dans un cingle de la vallée de l'Auvézère, rivière qui anime le village, nous traiterons de l'importance de Ségur au Moyen-Age et sous l'ancien Régime.

Berceau de la famille d'Albret, les premiers vicomtes de Limoges connaissent l'âge d'or de la féodalité, mais encore pendant trois siècles, du XVe au XVIIIe. La cité de Ségur sera le siège d'une juridiction la « Cour des Appeaux » (Cour d'Appel) ; laquelle drainera tout un monde de robe, juges, procureurs, avocats ; robins qui seront le principal facteur d'enrichissement de ce pays. Il en reste un témoignage par ces belles et nobles demeures : la maison Faber, 15^e siècle, cheminée Renaissance, tourelles. La maison d'Henri IV, appellation en l'honneur de la famille d'Albret ; la Tour des Appeaux. Bien d'autres demeures cossues, colombages et tourelles des 15^e, 16^e et 17^e siècles, coiffées de toits bruns et pointus. Croisées à meneaux et portes gothiques donnent une atmosphère particulière, qui attire les peintres et toute une littérature des plus beaux villages de France. La grandiose et bruyante cascade du moulin anime tout un quartier. Son château fort à double enceinte, situé sur une butte abrupte, à l'approche spectaculaire, nous réserve des surprises et sera le point de départ de la visite de Ségur.

Lubersac : arrêt devant le château.

Aux confins de la Haute-Vienne et de la Corrèze.

Ici nous évoquerons la châellenie de Piégut, forteresse située dans la ligne de défense de la vicomté, aux marches des possessions du roi de France ou du duc d'Aquitaine, selon les époques. Sa fonction était à but militaire. L'habitat du seigneur était réduit à 2 pièces près du donjon ; ce qui permettait peu de vie seigneuriale, à une exception près : au 16^e siècle il y eut un heureux événement, la fille de Hélié de Colonges, *dame de Lubersac*, y fit accidentellement ses couches.

Or le dernier des Colonges, Charles-Hélié, n'ayant pas eu d'héritier, fait don de ses biens (1610) à sa mère Charlotte de Fumel, laquelle s'est remariée (1629) avec son beau-frère *Jean-Hélié de Pompadour*, baron de Laurière et du Ris, auquel elle apporte les seigneuries de *Piégut, du Bourdeix, de Nontron*. Toujours pas d'héritier, que faire ?

De son premier mariage, Charlotte de Fumel a eu deux fils. L'aîné destiné à assurer la descendance est tué au siège de Thionville, le second, Philibert-Hélié, est entré dans les ordres. Qu'à cela ne tienne, la loi ecclésiastique permet – paraît-il – de se faire relever de ses vœux dans ce cas délicat. Ce qui sera fait. Donc mariage et descendance obligent, quatre enfants dont 3 fils, l'honneur est sauf, la descendance est assurée.

Pompadour : arrêt et commentaires.

Histoire bien connue. Château, nom et titre donnés par Louis XV (1745) à sa favorite née Poisson, le nom des Pompadour étant tombé en quenouille..

En 1761, création par le roi du fameux haras qui deviendra au XIXe siècle le berceau de la race anglo-arabe. Ainsi pompadour entrera une seconde fois dans l'Histoire par la renommée de son centre d'élevage, ses concours hippiques...

Arnac

Ici nous évoquerons à nouveau la puissante abbaye Saint-Martial de Limoges, éternelle opposante aux vicomtes successifs. Son église consacrée en 1028 appartient à l'abbaye. Juxtaposition de styles roman et gothique, de dimensions imposantes et d'aspect sévère, elle souligne la puissance de l'abbaye Saint-Martial.

La Durantie. Dernière étape.

Nous nous porterons au pays du maréchal Bugeaud évoqué le matin, ici soldat laboureur, né à Limoges en 1784, père fonctionnaire, Mort à Paris du choléra en 1849.

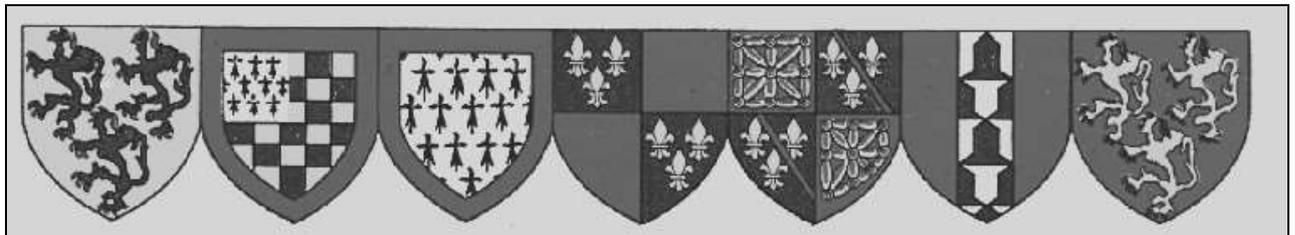
Promenade de la vieille maison familiale à la résidence (style Charles X) de celui qui après la gloire, se retire dans ses terres à la chute de l'Empire. Une grande énergie sera déployée à moderniser la culture vers l'agriculture ; à telles fins qu'à ce jour, le paysage transformé par de vastes plantations, donne l'aspect d'un grand et prospère verger. (musée de la pomme à La Nouailles)

Conclusion

Ainsi, après une journée bien remplie, en visites et en histoire de la vicomté, nous espérons avoir démontré que tous ces lieux visités sont étroitement liés. Nous estimons que la boucle est bouclée, toutefois nous resterons à votre disposition pour toute question complémentaire, si possible et si vous en redemandez...



Ce dessin inspiré de sceaux des 12^e et 13^e siècles représente le vicomte de Limoges. Cavalier et destrier sont armoyés parti de Limoges et de Turenne.



Ce bandeau est composé des blasons des Maisons qui régnèrent sur le Limousin du 12^e siècle à la Révolution : de gauche à droite, Limoges, Dreux Bretagne, Bretagne Penthievre, Albret, Bourbon Navarre, Peyrusse des Cars, Talleyrand.

Dans l'histoire de la vicomté de Limoges. Haut-Périgord et Bas-Limousin.

Historique

Le Limousin comme le Périgord est érigé en comté dès le VI^e siècle.

Les vicomtes de Limoges (Chroniques Nontronnaises n°24) contrairement à leur nom, ont été pratiquement dans l'impossibilité d'imposer leur loi à leur ville principale. La véritable puissance y étant tenue par les Consuls et l'Abbé de Saint-Martial, soutenus par le roi de France, dont la politique d'affaiblissement du pouvoir vicomtal arrangeait les affaires royales.

C'était l'époque, et ce jusqu'aux Bourbons, des cours itinérantes. Il en était de même pour les vicomtes de Limoges, dont les principales forteresses et habitations étaient les suivantes : Aix-sur-Vienne (disparu) ; Nontron (vestiges) ; Piégut (donjon du château militaire) ; Le Bourdeix (tour tronquée) ; Chalusset (ruiné) ; Excideuil et enfin Ségur-le-Château, résidence principale, du fait de l'importance apportée par la Cour des Appeaux (Cour d'Appel) de la Vicomté, puis du comté à partir de 1437 (sous les Albret).

A Excideuil, le château, véritable forteresse médiévale, évoque le souvenir des vicomtes de Limoges, qui bénéficiaient du voisinage et de l'appui des Cordeliers, richement installés ; dont il subsiste quelques trésors qui nous seront présentés à l'église des... Bénédictins.

Cordeliers que nous trouvons aussi à Nontron (emplacement du Palais de Justice, vestige d'un portail) et qui traiteront des affaires administratives du vicomte. Cette bonne entente datait des Penthievre, du temps où ils portaient le titre de duc de Bretagne (Ch. N. n°24)

Toujours à Excideuil, dans la chapelle des Cordeliers (hôpital actuel) ont été inhumés

- Jean de Bretagne dit aussi de l'Aigle ou de Penthievre
- Guillaume son frère et successeur, héritier des titres de vicomte de Limoges et comte de Périgord.

Puis par ordre de succession, les vicomtes de Limoges et comtes de Périgord :

- Françoise de Limoges, héritière, épouse Alain d'Albret
- Leur fils Jean d'Albret (né à Ségur) deviendra roi de Navarre par son épouse Catherine de Foix.
- Leur fils Henri d'Albret.
- Sa fille Jeanne d'Albret épouse Antoine de Bourbon, descendant de Robert de Clermont, dernier fils de Saint-Louis.
- Leur fils Henri III de Navarre deviendra Henri IV de France.

Vente de l'héritage d'Albret par :

Henri IV de France et sa sœur Catherine, épouse Borgia, qui vendront au *Seigneur François des Cars ou d'Escars*, les biens suivants, terres et châteaux :

- Excideuil, Mareuil.

Or, par un jeu d'alliances, de la famille des Cars, en passant par les Montluc, cette dernière, Françoise, épouse Daniel de Talleyrand, prince de Chalais, lesquels, vu le mauvais état du château d'Excideuil le délaisseront et préféreront celui de Chalais (visite du GRHIN en 2007). Le château de Mareuil subira le même sort.

Le château d'Excideuil présente un corps de logis Renaissance, agrandissement des Talleyrand, précédemment en faveur de qui Louis XIII érigea en 1613 la terre d'Excideuil en marquisat.

Les héritiers Talleyrand

Charles de Talleyrand dont le fils épouse Charlotte de Pompadour.

Jean de Talleyrand successeur, épouse Julie de Pompadour.

Les personnages marquants d'Excideuil



Giraut de Borneuil (1145-1220)

Né à Excideuil, de modeste condition, il devint après de solides études le troubadour le plus réputé de son temps. Il participa à la 3^{ème} croisade avec Richard Cœur de Lion. Il nous laisse une œuvre très importante (chansons, romances, pastourelles...) et était aussi à l'aise dans le genre léger que dans la poésie la plus sophistiquée. Les dates de sa naissance et de sa mort sont incertaines.



Richard Cœur de Lion (1157-1199)

Fils d'Henri II Plantagenêt roi d'Angleterre et d'Aliénor d'Aquitaine. Poète à ses heures, il demeurait avant tout un chevalier, un homme de guerre. En 1182, il vint par deux fois avec son armée attaquer le château d'Excideuil. La forteresse résista et il se retourna donc contre le bourg qui fut pillé et incendié. En avril 1199, il mourut atteint par une flèche, sur les remparts de Châlus.



Thomas Robert Bugeaud (1784-1849)

Maréchal de France, il possédait une maison rue d'Isly. La chute de l'Empire l'ayant renvoyé à ses terres, il entreprit de moderniser l'agriculture de la région. Il devint une personnalité locale : « je ne suis qu'un soldat laboureur » disait-il. Sa statue ramenée d'Algérie surplombe la prairie, au bout des allées André Maurois. Il mourut à Paris du choléra en 1849.



Jean Baptiste Chavois (1805-1881)

Il était l'ami de Bugeaud avant de s'opposer politiquement à lui. Médecin à Excideuil, où il est né, il s'orienta vers la politique. Il fut successivement maire de la ville, puis député. On peut voir sa maison au n° 12 de la rue Jean Chavois.



Les frères Parrot : Jules (1829-1882) Philippe (1831-1894)

Joseph Marie Jules Parrot est né à Excideuil le 10 novembre 1829. Le 13 mai 1831 naquit à Excideuil le jeune frère de Jules, Elie Philippe Gabriel. En 1860 il passa brillamment l'agrégation de médecine. En 1862 il fut reçu au concours des médecins des hôpitaux de Paris. Jules Parrot s'occupa tout d'abord des maladies cardiaques. En 1867 nommé à l'hôpital des enfants assistés, il se consacra entièrement à la pédiatrie. Les confrères le considèrent alors comme le « créateur de cette nouvelle discipline médicale ». Philippe Parrot, devenu peintre de talent, avait fait entre-autres un très beau portrait de Sarah Bernhardt qui se trouve toujours à la Comédie-Française. Lorsque les grottes des Eyzies furent explorées (1863-1867), la préhistoire suscita en Dordogne un énorme engouement. Jules et Philippe Parrot, tous deux curieux de tout, décidèrent de fouiller les grottes de Saint-Martin et de Tourtoirac (1869). Les musées de Périgueux et de Saint-Germain en Laye se partagent divers objets provenant de la grotte de l'église à Saint-Martin, (solutréen, magdalénien).



André Maurois (1885-1967)

Il vécut au château d'Essendiéras qui domine la Loue. Ecrivain, académicien, il est l'auteur de nombreux ouvrages – « Climats » – dans lesquels il décrit ce cadre qui entoure sa demeure, et qu'il aimait tant.



Charles Dufraisse (1885-1969)

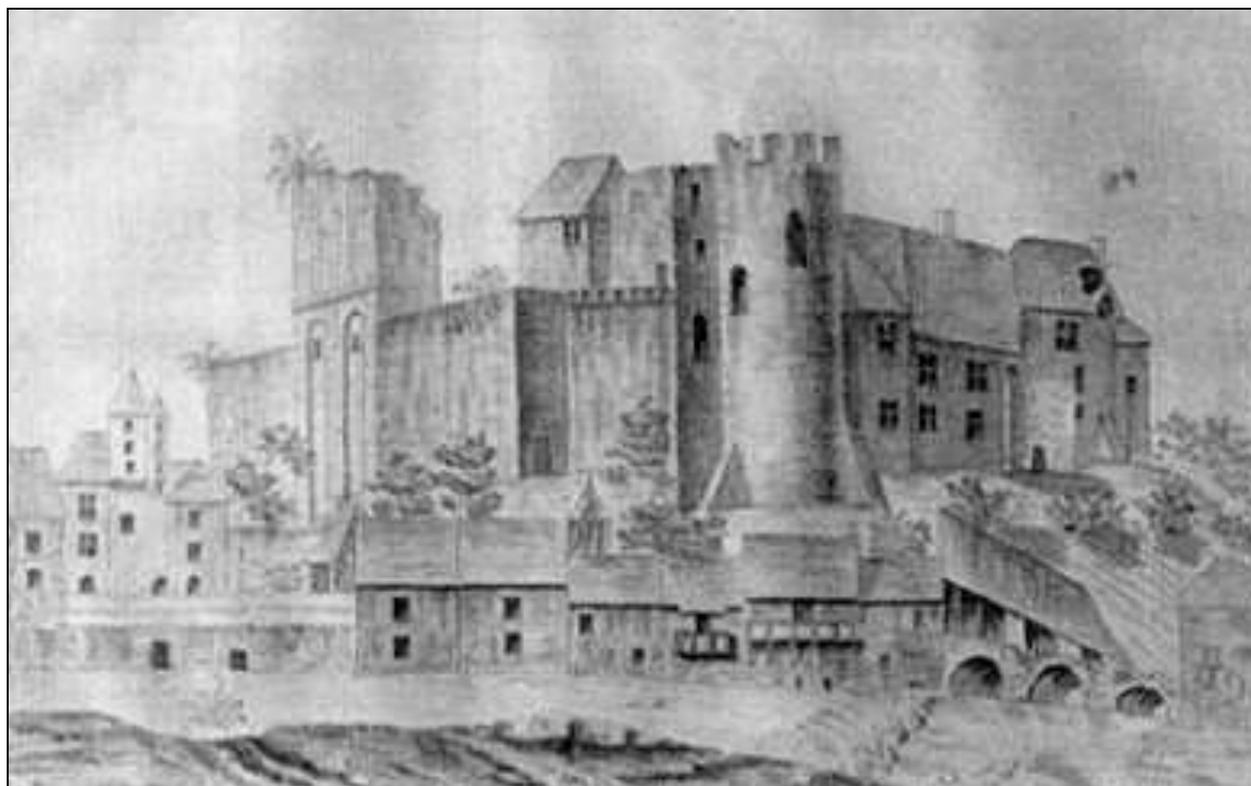
Elève à l'école d'Excideuil, puis à celle de Périgueux, il poursuit brillamment ses études et se lance dans la recherche. Il découvre la propriété de certaines substances qui empêchent l'oxydation. Il vécut rue d'Isly dans la maison du maréchal Bugeaud.



René Dujarric de la Rivière (1885-1969)

René Dujarric de la Rivière s'illustrera dans la recherche médicale, suivant toute sa carrière au sein de l'Institut Pasteur. Il aborde en précurseur les domaines de la virologie, de la mycologie et de l'immunologie. Il fait avancer la recherche sur le virus grippal qui a provoqué tant de ravages en 1918. Il assure avec Etienne Roux la préparation du sérum contre la méningite.

Ségur-le-Château



Ségur, vue par un artiste du XVIIIe siècle

Sous Charlemagne, 110 comtés régissaient la France. Les Comtes vivaient souvent loin de leurs terres, en ville, déléguant leur pouvoir à un Vice-comte (Vicomte) sur place, pour s'occuper des affaires militaires, financières, judiciaires.

Le Limousin était un vaste comté. Avec la féodalité du Xe siècle, les vicomtés sont multipliées par le comte.

Séгур devint vicomté semble-t-il vers 875, avec les vicomtes Audebert et Foucher.

Ainsi en Limousin apparaissent, entre-autres, les vicomtés de Limoges, Séгур, Comborn, Ventadour, Turenne. Limoges, Séгур et Comborn seront réunies par des mariages.

A la fin du Xe siècle, Guy 1^{er}, vicomte de Limoges, épouse sa cousine Emma, fille d'Hadémar, vicomte de Séгур. La fusion des deux vicomtés est scellée pour des siècles.

Le château de Séгур devenait alors une forteresse du Limousin. Les vicomtes de Limoges y résideront souvent.

Très rapidement des familles de chevaliers vassaux s'installent à Séгур et la prospérité de la ville commence. Toutefois le territoire du château lui-même appartenait aux chanoines de Saint-Yrieix ; le vicomte leur en rendait hommage.

Le Limousin faisait partie de l'Aquitaine et devint donc Anglais sous Aliénor. Le château de Séгур aurait été détruit à ce moment. Deux hypothèses : destruction par les armées de Richard Cœur de Lion ou bien en 1177, un certain Lathar aurait détruit la forteresse sur ordre de Raymond II, vicomte de Turenne, pour l'enlever aux Anglais.

Durant la guerre de Cent Ans, Ségur, confisquée par le roi de France, devint place forte royale. (confiscation des biens de Jeanne de Penthièvre).

Le vicomte Jean II de Bretagne ou de Blois ou de l'Aigle, fera de Ségur sa résidence préférée. Devenu comte de Périgord en 1437, Jean de l'Aigle songea à installer à Ségur la Cour des Appeaux (Cour d'Appel) servant d'intermédiaire entre les justices seigneuriales (1^{ère} instance) et la justice royale du Parlement de Paris (dernière instance).

Il est certain que cette Cour des Appeaux amena à Ségur une population importante de noblesse de robe, ce qui explique les magnifiques demeures encore debout du village. Il y en eut beaucoup plus. Cette Cour gérait les litiges des 150 juridictions seigneuriales du Périgord et du Limousin.

Le frère de Jean, Guillaume l'Aveugle, lui succéda peu de temps et fut peu considéré par les veuves de ses frères résidant aussi à Ségur (voir Chroniques Nontronnaises n°24).

Sa fille aînée, Françoise, lui succéda, alors que sa sœur Jeanne devint baronne d'Excideuil.

Françoise, habilement régentée par sa mère Ysabeau de La Tour, épouse Alain d'Albret en 1468. Leur fils Jean naît à Ségur et devient vicomte à la mort de sa mère, Françoise, en 1481. Il devient aussi roi de Navarre par son mariage avec Catherine de Foix... et arrière grand-père d'Henri IV.

Henri IV aurait séjourné à Ségur lors de la victoire protestante des armées de Coligny à La Roche-L'Abeille en 1569 (voir Chroniques n° 20).

Au cours du XVI^e siècle (Henri IV pour payer ses guerres de reconquête du royaume ?) Ségur fut vendue aux Pérusse et passa au milieu du XVII^e siècle dans la famille de Hautefort.

En 1750, la Cour des Appeaux fut supprimée par Louis XV et remplacée par la sénéchaussée de Saint-Yrieix. Dès lors, Ségur tomba un peu dans l'oubli... et la ruine.

A la Révolution, c'est le fermier des Hautefort du château de Ségur qui l'acheta pour 30 francs. Il était aussi administrateur du haras royal de Pompadour. Sa famille donna des maires à Ségur.

En 1919 Ségur fut appelée Ségur-les-Goujons, puis en 1924, Ségur-le-Château.



Le château actuel.

Séance du jeudi 2 juillet 2009

« DESSINS SUR LES VIEILLES MAISONS PÉRIGORDINES »

par Jean Cornet.

Jean Cornet* nous a présenté et commenté une cinquantaine de dessins de vieilles maisons paysannes de Dordogne, maisons situées dans tout le département... disons que le Sud de celui-ci fut un peu favorisé.

Cette séance a enthousiasmé un nombreux auditoire pour trois raisons principales.

D'abord et avant tout par le choix de maisons harmonieuses, traditionnelles dans leurs différents terroirs, pleines de charme avec leurs 'Bolets', escaliers, fenêtres, toitures, épis de faîtage, plantés dans leur époque.

Ensuite par des dessins précis et débordant de l'amour et du talent de la dessinatrice pour ces demeures ancestrales. Dessins où la griffe de l'artiste fait tout de suite ressortir le détail prenant.

Mais encore par le « cours magistral » de Jean Cornet, homme de lettres qui sut nous charmer par ses anecdotes et ses descriptions, et surtout par une passion inextinguible de ce 'petit' patrimoine oublié, mal protégé, mais aussi parfois bien mis en valeur.

* Professeur de lettres, latin-grec

Président de l'Association Maisons Paysannes Dordogne-Périgord (1995-2006)

Administrateur de l'Association « la Pierre Angulaire »

Rédaction de divers articles sur le patrimoine rural

Publication « Le Périgord des Maisons Paysannes » Ed. Pilote 24

Membre de l'Institut Eugène Le Roy.

Conférencier présenté et hébergé par monsieur Jean-Jacques Rat, notre collègue, tous nos remerciements.



Séance du jeudi 3 septembre 2009

« HAUTEFAYE, L'ANNÉE TERRIBLE »

par Georges Marbeck.

Travail publié dans le présent ouvrage.

Séance du jeudi 1^{er} octobre 2009

« DE PICAUD À JAURÈS, UNE HISTOIRE D'AMITIÉ »

par Hervé Lapouge

Pierre André Joseph Louis Picaud vit le jour le 30 novembre 1851, rue Brune, à Nontron.

Le souvenir que nous en gardons est surtout lié à son action politique. Républicain déterminé, homme d'engagement et de conviction, il fut maire de Nontron, conseiller d'arrondissement et, en 1902, candidat aux élections législatives sous la bannière républicaine.

En successeur de son père, François Numa, il fut, après de brillantes études, à Nontron, au Lycée impérial de Périgueux, puis aux universités de Bordeaux et de Paris, dès l'âge de 25 ans, un médecin dévoué, attentif, et tout particulièrement aux plus déshérités. Médecin du corps et médecin de l'âme à la fois.

Ses multiples et souvent novatrices études et publications scientifiques furent saluées au plus haut niveau. Ses préparations pharmaceutiques firent longtemps merveille.

André Picaud fut également, tout au long d'une vie trop courte, l'ami fidèle, le confident discret et même parfois le guide de personnalités qui écrivirent les plus belles pages de l'histoire du Nontronnais, du Périgord et même de notre pays : Alcide Dusolier, Antonin Debidour, Émile Duponchel... Jean Jaurès, qui lui confia son beau-père à la Sous-préfecture de Nontron.



Il fut aussi et peut-être surtout un chef de famille, veillant sur tout et veillant sur tous ; frère, sœur, enfants, nièces et neveux...

Quand il s'éteignit, le lundi 5 septembre 1905, la ville de Nontron, dans la plus grande unanimité, ne put cacher ses larmes, son émotion, son immense douleur et témoigna, comme à nul autre, à sa mémoire, à sa famille, une profonde affection.

En effet, André Picaud avait pleinement rempli ses mandats avec à son bilan : écoles, réseau de chemins vicinaux, usine électrique, abattoir, eau courante... avait exercé son métier avec passion, compétence et humanisme ; en homme de progrès, ayant su changer de siècle.

Voyage du samedi 3 octobre 2009

« LES PIGEONNIERS. »

Matin : visite de La Tour-Blanche guidés par Gabriel Duverneuil

Après-midi : visite de Narbonne ; le Chapdeuil ; Tinteillac ; Bourg-des-Maisons.

Une relation plus détaillée de ce voyage sera publiée dans les prochaines Chroniques.

Séance du jeudi 5 novembre 2009

« DES PIGEONNIERS SEIGNEURIAUX »

par Gérard Francis

Travail publié dans le présent ouvrage.

SOMMAIRES DES CHRONIQUES NONTRONNAISES.

NUMERO –1 (A Saint-Martin le Pin au XVIIIe siècle) – 1981

- Fiche technique - Quelques précisions sur la monnaie et les mesures - Saint-Martin sur la carte de Belleyme
- Chapitre 1 : vivre et mourir à Saint-Martin au XVIIIe siècle
- Chapitre 2 : L'économie du village
- Chapitre 3 : Les cadres de la vie paroissiale
- Chapitre 4 : la société villageoise, la pyramide sociale
- Chapitre 5 : solidarité et tension au village. *Guy Mandon*

NUMERO 0 (biographies et bibliographies) Ecrivains et Terre Natale

- Joseph Nadaud - François Chabaneau - Camille Chabaneau - Les Verneilh-Puyraseau
- Joseph de Verneilh-Puyraseau - Félix de Verneilh-Puyraseau - Jules de Verneilh-Puyraseau
- Alcide Dusolier - Antonin Debidour - Ribault de Laugardière et G. de Monneron
- Georges Rocal - Fernand Dupuy - Michèle Brunet - Madeleine Ducourtieux
- Paulette Ménager - Paul Thibaud - Félicie Brouillet - Pierre Barrière
- Claude Barrière - Léonard Pomeyrol.

NUMERO 1 – 1981

- Du haut du clocher de Nontron : *Robert Bouet*
- Monnaies dans la région de Nontron sous Richard Cœur de Lion (1169-1199) : *Gérard Chaperon*
- Forge-Neuve et Montalembert : *Jean Maudet*
- La Nontronite : *Suzanne Battut*
- La montée à Paris d'un jeune Nontronnais, Antonin Debidour : *François Debidour*
- Les gisants de Javerlhac : *Marcel Belly*
- Registres paroissiaux de Teyjat (1754-1792) : *Robert Bouet*

NUMERO 2 – 1981

- Les Moulins du Bandiat : Travail collectif
- Au temps du subdélégué Duboffrand : *Robert Bouet*
- Le château de Piégut : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Notes sur la Cure de Nontron et ses curés du XVIe au XVIIIe siècle : *Robert Bouet*
- Les Bernardières : *Jean Perrard*
- Poésies intimes de Camille Chabaneau : *Hélène Clavaud*
- Autour d'une prescription médicale à Javerlhac en 1680 : *Odette Plazer*

NUMERO 3 – 1982

- Les métiers de Nontron : *Madeleine Thibaud*
- Les châteaux de Nontron : *Suzanne Battut*
- Les Carnot : *Paulette Boudriol*
- La poste à Nontron : *Gérard Chaperon*
- L'église de Nontron pendant la Révolution française : *Robert Bouet*

NUMERO 4 – 1983

- La vie municipale à Javerlhac de 1837 à 1891 : *Marthe Bontemps et Charlotte Martial*
- Quelques coutumes dévotieuses et pratiques superstitieuses dans le Nontronnais : *Odette Plazer*
- La direction de l'Hôpital de Nontron de 1802 à 1952 : *Robert Bouet*
- Nontron et le pouvoir politique de 1789 à 1815 : *Irène Massevy*
- Routes et chemins en Nontronnais : *Madeleine Thibaud*

NUMERO 5 – 1984

- Les guérisseurs, leurs remèdes, les Saints guérisseurs : *Joseph Doucet*
- Petite étude historique sur la ligne du chemin de fer du Quéroy à Nontron : *François Reix*
- Les chemins de fer en Nontronnais, les projets non réalisés, Nontron-Périgueux et Nontron Chabannais : *François Reix*
- La carrière administrative de Jean-Baptiste-Joseph Verneilh Puyraseau (1756-1839) : *Roland Drago*
- La Renaudie : *Docteur Georges Durieux*
- Disparition des ruines du château-fort de Nontron : *Suzanne Battut*
- La caisse d'épargne de Nontron : *Denise Lafarge*

NUMERO 6 – 1985

- Connaissance d'Henri Delage : *Jean Delage*
- Piégut : ses marchés, son tramway : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Sur les traces de Burgou : *Paul Thibaud*

- Les dix dernières années de Du Guesclin : *Jean Perrard*
- Règlement de police municipale de Nontron du 20 décembre 1850 au 30 novembre 1889 : *Hélène Clavaud*
- Un lustre de Notre-Dame de Nontron : *Suzanne Battut*
- La vie rurale en Périgord Vert dans la première moitié du XXe siècle : *Fernand Dupuis*

NUMERO 7 – 1986

- Historique du GRHIN. Sa centième : *Hélène Clavaud*
- Délibération du Conseil Municipal de la commune d'Etouars (sollicite érection en succursale) : *Louis Le Cam*
- Hôpital de Nontron. Legs et aliénations : *Hélène Clavaud*
- Saint-Pardoux-La-Rivière des origines à 1300 : *René Agard-Lafond*
- Des fontaines miraculeuses – Les bonnes fontaines : *Joseph Doucet*
- L'Hôtel de ville de Nontron : *Irène Massevy*
- En Nontronnais au temps des Etats-Généraux (1788-1789) : *Robert Bouet*

NUMERO 8 – 1987

- La Baronnie de Nontron dans la mouvance de Bretagne (1275-1464) : *Suzanne Battut*
- Deux parlementaires nontronnais, Thomas et Alcide Dusolier : *Henri Laforest*
- Richard Cœur de Lion en Limousin : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Procès à cadavre du curé de Nontron, Jean-Baptiste Turçat, en 1759 : *Robert Bouet*

NUMERO 9 – 1987

- L'affaire de Vaucocour ou le soulèvement d'Abjat en 1640 : *Robert Fayemendy*
- La fabrication de canons de marine dans les forges du Nontronnais : *Pierre Blanc*
- « Le pain noir » Nontron, 7 avril 1817 : *Irène Massevy*
- Léonard Pomeyrol, directeur d'école et écrivain occitan : *Marcel Belly*

NUMERO 10 – SPECIAL BICENTENAIRE – 1989

- Le district de Nontron : 1789 – 1790 – 1791 – 1792 : *Robert Fayemendy*
- Sacrilège à Teyjat : *Marcel Belly*
- Deux curés en révolution : *Robert Bouet*
- Etat-civil de la commune de Nontron, décennie 1793-1802 : *Louis Le Cam*
- Tribulations du curé Dubut de Front-sur-Dronne pendant la Révolution : *Docteur Georges Durieux*
- Les fêtes révolutionnaires à Nontron : *Irène Massevy*
- « Souvenir de 75 ans... » Verneilh Puyraseau : *Jean Bardoulat*

NUMERO 11 – 1990

- L'abbaye de Peyrouse : *Joseph Doucet*
- Premier collègue de Nontron : *Hélène Clavaud*
- Les vicissitudes du langage : *Paul Thibaud*
- La vie quotidienne à Nontron au début du XIXe siècle : *Irène Massevy*

NUMERO 12 – 1991

- Notes d'histoire sur la forge de Rudeau ou des Bernardières : *Madeleine Hériard*
- Histoire vécue d'une jeune fille sous la Terreur : *Jacqueline Carensou*
- Mémoires d'émigration d'un gentilhomme périgordin, Antoine Faurichon de la Bardonnie (1791-1797) : *Jacqueline Carensou*
- Extrait du rapport sur les gisements de plomb argentifère : *P. Termier*
- Les petits moulins de Saint-Estèphe : *Madeleine Thibaud*

NUMERO 13 – 1997

- Le conventionnel Jean Allafort et ses enfants : *Marthe Bontemps*
- Un aristocrate périgordin dans la Révolution française, le citoyen Chapelle-Julilhac : *Pierre Ortega*
- Un Périgordin de Nontron : Le comte de Saint-Aulaire, *François Debidour*
- Un prêtre philanthrope, Pierre Védey : *Irène Massevy*
- L'agronomie forestière de Justin Amédée de la Garde : *Armand Affagard*
- Abbé Julien – Georges Rocal : *Paul Delavallade*

NUMERO 14 – 1998

- Le drame de Montcigoux : *Jean Bardoulat*
- Prisonniers de guerre et déserteurs pendant la Révolution : *Docteur Michel Duverger*
- L'octroi à Nontron au cours du XIXe siècle : *Odette Plazer*
- L'hospice de Nontron, les enfants trouvés : *Irène Massevy*

NUMERO 15 – 1999

- La Révolution de 1848 et la seconde République. Vie quotidienne et municipale à Nontron : *Louis Le Cam*
- Un rite politique oublié : la fête de l'Empereur en Nontronnais au second Empire : *Georges MarBeck*
- L'hospice de Nontron, les indigents : *Irène Massevy*
- Le crime du Bandiat : *Hervé Lapouge*

NUMERO 16 – 2000

- Pour un centenaire, le chanoine Lavergne, archiprêtre de Nontron : *Père Pommarède*
- Aux armes Citoyens de Javerlhac ! : *Odette Plazer*
- Thomas-Robert Bugeaud (1784-1849) « Ense et Aratro »-« Par l'épée et la charrue » : *Pierre Ortega*
- Lucien-Jacques Janet de Lasfond (1819-1893), Louvetier, Maire et pamphlétaire : *A.Ribadeau Dumas*
- L'état civil dans la société du Haut-Périgord et du Bas-Limousin aux XVIIIe et XIXe, *Robert Fayemendy*
- Cent ans de murs peints publicitaires en Nontronnais : *Alain Poinet*

NUMERO 17 – 2001

- La Cella de Badeix dans l'ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*
- La fuite de Louis XVI – Réactions en Dordogne : *François Reix*
- François Chabaneau, un savant périgordin oublié (1754-1842) : *Abbé Robert Bouet*
- L'hospice de Nontron reçoit les militaires (1802-1835) : *Irène Massevy*
- De la naissance de l'assurance à l'incendie du château de Nontron : *Alain Poinet*
- Javerlhac au temps de la séparation de l'Eglise et de L'Etat (1880-1910) : *Odette Plazer*

NUMERO 18 – 2002

- Le nom de Nontron dans la littérature : *Jean-Bernard Besse*
- Nos prieurés de l'ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Alcide Dusolier (1836-1918) : *Robert Fayemendy*
- Antonin Debidour (1847-1917) : *Jeanine Valade*
- Léon Sireyjol (1861-1942) : *Jean-Serge Eloi*
- En Périgord-Vert, quelques Maires des moins notables aux notables : *Daniel Lacombe*

NUMERO 19 – SPECIAL 25 ANS DU GRHIN – 2003

- Un pionnier de l'aviation, méconnu, le baron Charles de Verneilh-Puyraseau : *Jean Bardoulat*
- Alcide Dusolier, homme politique : *Robert Fayemendy*
- Un brin d'histoire et d'éducation civique à l'aube du 3^{ème} millénaire : *Pierre Guillout*
- Histoire du Lycée-Collège Alcide Dusolier de Nontron : *Louis Le Cam*
- Grandmont, un Ordre qui connut quelques désordres : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Apothicaires et leurs remèdes en Nontronnais : *Odette Plazer*
- Le monument aux morts de Saint-Pardoux. Aperçus de la Grande Guerre : *François Reix*

NUMERO 20 – 2004

- Réfractaires, émigrés et biens nationaux en Javerlhacois (1789-1794) : *Odette Plazer*
- Les guerres de Religion en Nord-Périgord : *Anne-Marie Cocula*
- Rochers de légende du chaos granitique de Piégut-Pluviers. Communes d'Augignac et de Saint-Estèphe : *Bernadette Dumas-Oklé*
- Grandmont dans la tourmente. Les chocs de la civilisation occidentale du 14^{ème} au 17^{ème}. : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Les Périgordin dans les Brigades Internationales. : *Jean-Jacques Gillot*
- Etude sur le chemin de fer en Dordogne : *Daniel Lacombe*
- Réfractaires, émigrés et biens nationaux (1789-1794) deuxième partie : *Odette Plazer*

NUMERO 21 – 2005

- La Chapelle (St) Robert et Forgeneuve pendant la Révolution ; les ateliers de salpêtre : *Odette Plazer*
- Aspects de la vie rurale en Nord Périgord, souvenirs d'un médecin de campagne de Thiviers : *Dr. Claude Hautefeuille*
- Saint-Angel et le domaine de La Pouyade ; *Marie-Thérèse Mousnier*
- Noblesse aujourd'hui, dans son contexte historique : *Henri Malga*
- L'héraldique ; explications des règles élémentaires de quelques blasons du Périgord : *Henri Malga*
- 1- Badeix et la Réforme du 17^e siècle. 2- Destruction de l'Ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*

NUMERO 21 Bis (supplément spécial Mme Battut) 2005

- Manuscrit sur les châteaux de Nontron et leurs seigneurs
- Pièces annexes
- Histoire d'un lustre de l'église de Nontron
- La Nontronite.

NUMERO 22 – 2006

- Histoires d'encriers : *Jean Bardoulat*
- Instruments de musique ancienne : *Michel Dollé*
- Les origines de la cavalerie française : *Henri Malga*
- Heurs et malheurs de la Royale. L'Hermione : *Dr Claude Varlet*
- Les relations entre la France et les Pays-Bas pendant les Temps Modernes : *Gérard Van Der Most*.

NUMERO 22 bis – 2006

- Guerres et insurrections de la misère : *Marie-Thérèse Mousnier*

NUMERO 23 – 2007

- Villebois-Mareuil, le La Fayette de l'Afrique du Sud : *Henri Malga*
- L'eau et les hommes : *Bernadette Dumas-Oklé*
- La lumière de Chartres dans les ténèbres périgordines : *Thierry Baritaud*
- Le général d'Empire Fournier-Sarlovèze, comte de Louis XVIII, 1775-1827 : *Henri Malga*
- Véritable et tragique histoire du château de LERM : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Réception d'un hôte de marque au XVIIe siècle : *Jean-Marie Bouzy*

NUMERO 24 – 2008

- L'abbaye de Ligeux, pensionnat pour jeunes filles nées : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Albert de Calvimont, préfet et homme de lettres : *Philippe Lalanne de Jonquel*
- Jean de Bretagne, vicomte de Limoges : *Francis Gérard*

NUMERO 25 – 2009

- Armand-Emmanuel de Richelieu (1766-1822) : *Geneviève Moreau*
- Madame Grand, Madame de Talleyrand-Périgord, Princesse de Bénévent : *Jean-Marie Bouzy*
- George Sand (1804-1876) : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Les débuts de la carte postale : *Jean-Pierre Rudeaux*
- Aucors, histoire du château et de ses seigneurs (1100-2000) : *Claude-Henri Piraud*
- Hautefaye 1870 : *Georges Marbeck*
- Des pigeonniers seigneuriaux : *Francis Gérard*

NUMERO 26 – 2010

- Notre voyage à La Tour-Blanche : *Gabriel Duverneuil, Francis Gérard*
- La prison militaire de Nontron en 1944 : *Jean-Jacques Gillot*
- Lussas et Nontronneau : *Abbé Robert Bouet*
- Fontaines, ses prieurés, son château : *Michel Vergnaud*
- La Vicomté de Turenne : *Marie-Thérèse Mousnier, Gérard Francis, Henri Malga*
- La Guyenne : le tremplin politique d'Henri III de Navarre, le futur Henri IV : *Anne-Marie Cocula, Marie Pauthier*
- Le camp américain de la Forêt de La Braconne : *Colonel Jean Delahaye*

NUMERO 27 – 2011

- Notre voyage en Charente : *Francis Gérard*
- Les écrivains du Piégutais : *Jean Bardoulat*
- Le canton de Jumilhac-le-Grand : *Jean-Pierre Rudeaux*
- Jean Guy Antoine Devard : *Hervé Lapouge*
- Notre voyage vers les Bastides : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Nontron en cartes, plans, gravures... : *François Reix*
- L'Aquitaine : *Marie-Thérèse Mousnier*

NUMERO 28 – 2012

- Des dessins du baron de Verneilh-Puyraseau : *Francis Gérard*
- Michèle Brunet - de la place du Canton à Lecture pour tous : *Hervé Lapouge*
- Notre voyage en Charente : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Le vin de Rossignol et des environs : *Michel Vergnaud*
- Teyjat - présence du passé : *Jean-Marc Warembourg*
- La Vierge dorée de l'église de Bussière-Badil : *Marie Pauthier*

NUMERO 28 bis - Tome 1 – 2012

- Œuvres de Jules de Verneilh ; les publications dans le Bulletin de la SHAP : *F. Gérard*

NUMERO 28 bis - Tome 2 – 2012

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; les autres publications : *F. Gérard*

NUMERO 28 bis - Tome 3 – 2012

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; Florilège : *F. Gérard*

NUMERO 29 – 2013

- La route de la poste royale, la « diagonale d'Aquitaine ». *Gabriel Duverneuil*
- Bourdeilles XIVe siècle. Huit années de présence anglaise. *Bernard Angeli*
- Petit Patrimoine. Patrimoine oublié... *Marie Pauthier*
- Notre Voyage dans le Brantômois. *Jean-Pierre Rudeaux*

NUMERO 29 bis

- Naissance des associations à Nontron : *D. Poupeau*

NUMERO 30 - 2014

- A propos des fouilles archéologiques. *Gabriel Duverneuil - Francis Gérard*
- Le voyage touristique de Raymond Poincaré en Dordogne. *Jean-Pierre Rudeaux*
- La vie quotidienne au Moyen Age. *Sonia Breux-Pouxviel*
- Les tailleries de meules de Saint-Crépin-de-Richemont. *Maurice Cestac*
- Construction du chemin de fer de Nontron à Thiviers. *François Reix*

NUMERO 30 bis

- Un siècle au service de l'herbe à Nicot : *Jean Bardoulat*

NUMEROS SPECIAUX 1, 2, 3, 4, 5, 6 : chanoine *Brugière*

- **1** : Le canton de Nontron ;
- **2** : Le canton de Mareuil ;
- **3** : Le canton de Bussière-Badil ;
- **4** : Le canton de Verteillac ;
- **5** : Le canton de Champagnac.
- **6** : Le canton de Saint-Pardoux-la-Rivière

Commande d'anciennes Chroniques¹ :

Commande des numéros :

N^{os} -1 à 29 15 € X = €

Frais postaux pour envoi des Chroniques (5 €)

Total : €

N.B. : les numéros spéciaux du chanoine **Brugière** sont vendus au prix de **25 €** l'exemplaire.

Les tomes 28 bis des œuvres de Jules de **Verneilh** sont vendus **30 €** l'exemplaire.

Le numéro 29 bis est vendu **11 €** l'exemplaire.

Le numéro 30 bis est vendu **6 €** l'exemplaire.

Date :

Signature :

Chèque de règlement à l'ordre du GRHIN

Commande à envoyer à GERARD Francis
Bernardières
24340 CHAMPEAUX
frgerard24@orange.fr



Bulletin d'adhésion au GRHIN

Mme, M., Mlle, M. et Mme

prénom :

Adresse :

Désirez-vous

Recevoir le CR mensuel par Mail ; adresse Mail :

Recevoir le CR mensuel par courrier papier à votre adresse.

Cotisation simple : (35 €)

Cotisation en couple : (40 €)²

Coupon à accompagner d'un chèque libellé à l'ordre du GRHIN , à l'adresse suivante :

Dominique Poupeau
Le Puy de Fleury
24300 NONTRON

1 - page à couper, à photocopier ou recopier.

2 - ne donnant droit qu'à un seul exemplaire des Chroniques